

L'Exécuteur [169]

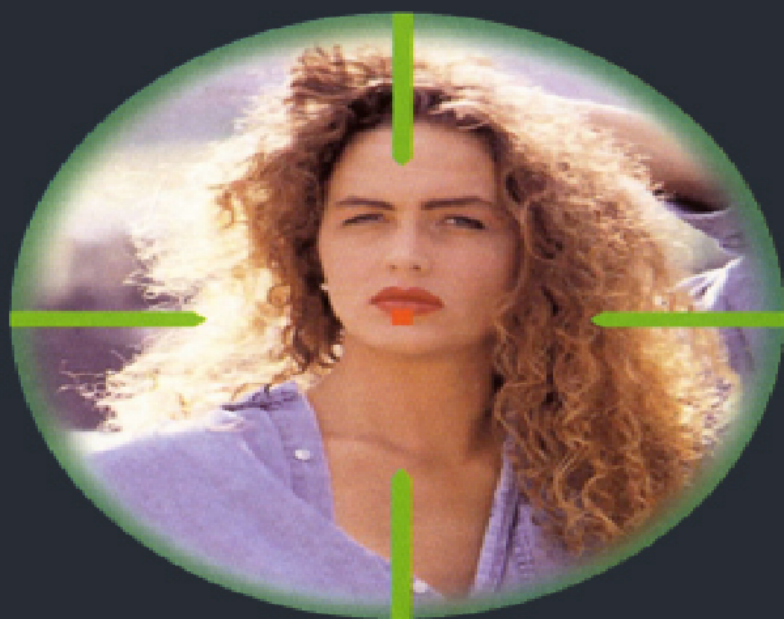
– Les anges noirs du Michigan

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

L'EXÉCUTEUR



LES ANGES NOIRS DU MICHIGAN

par Don Pendleton

VAUVENARGUES



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

Les anges noirs du Michigan

CHAPITRE PREMIER

Mack Bolan se redressa et tâcha de s'étirer, les muscles engourdis par sa longue planque. Le Guerrier était masqué par une grosse haie sauvage à une centaine de mètres de l'entrée principale de Gerley Chemical Corporation, à Talville, dans le Michigan. Il s'agissait d'une importante entreprise travaillant pour le ministère de la Défense, spécialisée dans la recherche en armement, et, notamment, dans le domaine de la guerre chimique. Depuis quelque temps, quelqu'un, chez Gerley, dérobaient des informations secrètes concernant les expériences biochimiques et microbiennes, ainsi que d'importantes quantités des produits rares, couteux et extrêmement dangereux utilisés dans le cadre de ces expériences. Parallèlement, les renseignements américains avaient eu vent de l'arrivée sur le marché mafieux de documents volés et de substances diverses. Le tout avait été acheté par un groupe de narcotrafiquants boliviens mené par un certain Jax Allmus, rival de longue date de son voisin colombien, le cartel de Medellin. Il était connu des services que Jax Allmus, profitant de l'état moribond des narcos colombiens, était sur le point de s'emparer du marché sud-américain de la cocaïne. On craignait en haut lieu que les Boliviens n'utilisent ce qu'ils venaient d'acquérir pour étouffer ce qui restait du cartel ou, ce qui était plus dérangeant, ne cèdent le tout à une faction terroriste anti-américaine qui, en échange, les aiderait à mettre en place leur propre réseau de distribution de cocaïne.

Durant les dernières semaines, des agents du Black Warriors Group avaient été infiltrés dans le grand complexe de Gerley, pendant que d'autres ratissaient discrètement les environs immédiats. Et, ce matin même, l'équipe de ratissage avait fait la découverte, dans le bois qui se trouvait à côté du parking du personnel, de documents volés et dissimulés dans un tube en plastique. Curieusement, les documents en question n'avaient rien à voir avec la guerre chimique : ils concernaient de nouvelles utilisations de certaines drogues dans le traitement de la schizophrénie et autres troubles mentaux. Des documents semblables, ainsi que des échantillons des drogues utilisées dans la phase expérimentale de l'étude, avaient déjà disparu au cours du mois précédent, mais, à l'époque, on avait attribué le tout à un membre du personnel désireux de se shooter à peu de frais. Pourtant, peu à peu, l'hypothèse prévalait que les deux séries de vols ne constituaient qu'une seule et même affaire; non seulement il était possible que leurs responsables envisagent le terrorisme chimique conventionnel, mais un scénario diabolique circulait, dans lequel un

groupe essaierait de créer une arme capable de s'attaquer aussi bien aux facultés mentales d'un individu qu'à ses systèmes respiratoires et circulatoires. La seule façon de déterminer si une telle hypothèse pouvait être sérieusement envisagée était de découvrir la ou les personnes qui sortaient de chez Gerley les documents et les produits en question, et, aussi, de traquer ceux qui les récupéraient.

On s'était donc livré à un petit échange, glissant de nouveaux papiers bourrés de données convaincantes mais fausses dans le tube en plastique, lequel avait été replacé là où il avait été trouvé.

Quatre hélicoptères surveillaient chacun un périmètre des environs immédiats de Talville, prêts à intervenir et assurer un soutien aérien si jamais la chasse était donnée. Plus près, il y avait Don White, un vétéran des forces d'interventions anti-terroristes de la police de Détroit. Planqué dans un arbre, à une soixantaine de mètres, il jouissait d'un point de vue parfait sur le point de livraison. Pour lui faciliter les choses, son fusil Marlin 336 CS était équipé d'une puissante lunette de vision nocturne; et au cas où il deviendrait nécessaire d'affronter l'ennemi ici même, White était un tireur d'élite réputé. Bien sûr, à distance respectueuse, une équipe des Black Warriors balisait le terrain.

Bolan se trouvait là en free lance, à la demande de son vieil ami Hal Brognola, le Numéro Un du *Justice Department*. En effet, sa confiance dans les forces spéciales de Détroit avait des limites. D'ailleurs, un des hélicos était piloté par le copain de Mack Bolan, Jack Grimaldi. A eux deux, et quelle que soit l'évolution de la situation, ils pourraient réagir en binôme indépendant n'ayant de comptes à rendre à personne. Mais, pour l'instant, il ne se passait rien et le talkie-walkie qui aurait permis à l'Exécuteur de communiquer avec le reste de l'équipe restait silencieux.

Il serait bientôt minuit. Chez Gerley, l'équipe de nuit était déjà au travail, et tous ceux qui les avaient précédés entre 15 et 23 heures avaient quitté le parking depuis un bon moment. Bolan avait espéré que quelqu'un essaierait de récupérer le container durant le changement d'équipe, mais personne ne s'était éloigné du parking et le tube était toujours à sa place.

Soudain, au moment où l'Exécuteur commençait à pester contre les coups pourris sur lesquels le mettait trop souvent son vieux copain Hal, une explosion déchira la nuit, à guère plus d'une centaine de mètres. Bolan scruta les bois alentour. Il y eut une seconde déflagration, encore plus puissante que la première, et, à travers les arbres, il parvint à distinguer un jaillissement de flammes à l'extrémité d'un camping voisin. Puis, alors que les explosions résonnaient encore à travers la forêt, l'Exécuteur entendit une femme crier, un cri qui venait de la même direction que les explosions.

Se redressant, le Guerrier sortit de la haie et pressa le bouton d'émission de son talkie-walkie.

— Tout le monde en alerte ! Je vais voir ce que c'est, dit-il dans le combiné. White, gardez un œil sur ce qui se passe ici, ça pourrait bien être une diversion.

— Pigé, répondit White. Faites gaffe...

Alors qu'il s'élançait vers les bois, Bolan passa une main sous son blouson et sortit de son holster le Beretta 93-R. Quelque chose lui disait que l'enfer qu'il entrevoyait de l'autre côté de la forêt était porteur de très mauvaises nouvelles à venir.

*

* *

Helena Simmons surveillait le camping depuis le début de la soirée. Son attention s'était concentrée sur le mobil-home installé le plus près des arbres – le même mobil-home qui, brutalement, venait d'être pulvérisé par deux explosions successives.

Alors que la jeune femme quittait son abri sous les arbres pour s'approcher du véhicule en feu, un homme au visage caché par une cagoule de ski se dressa brusquement devant elle. Elle laissa échapper un cri de surprise, qui mourut d'autant plus vite dans sa gorge que l'homme lui plaqua une main sur la bouche, tout en la contournant et en posant le canon d'un calibre .22 contre ses côtes.

— Ferme-la ! ordonna-t-il entre ses dents.

S'il avait été surpris par la force de l'explosion au point d'être jeté au sol, l'homme l'avait été encore plus par l'arrivée soudaine de la jeune femme. Et s'il avait hâte de quitter les lieux, il n'avait pas du tout envie de laisser derrière lui un témoin qui avait une chance, même infime, de l'identifier.

— Tu viens avec moi, ordonna-t-il en tirant Helena par le bras tandis qu'il s'engageait dans le sentier boueux qui s'enfonçait dans la forêt.

Elle lutta et trébucha plusieurs fois alors qu'il l'entraînait avec brutalité. Bientôt, elle entendit le murmure de la Long Nose River, un cours d'eau assez large qui courait au cœur de la forêt. Il y avait des aires de pique-nique le long de la rive, et, bien que le parc soit fermé depuis le début de la soirée, une lumière brillait encore en haut de la passerelle qui enjambait la rivière.

Ils avaient traversé la moitié du petit pont quand l'homme s'arrêta soudain, tirant si violemment Helena que celle-ci sentit quelque chose céder dans son épaule et éprouva une violente douleur dans le crâne et sur toute la longueur de son bras gauche. Elle laissa échapper un cri qui se bloqua net dans sa gorge. Un autre homme armé venait d'apparaître à l'extrémité du pont. Si l'ampoule de la passerelle l'éclairait à peine, Helena put voir qu'il était grand, qu'il avait les

cheveux courts et portait des vêtements sombres. Sa première pensée fut qu'il s'agissait d'un complice de son agresseur, puis elle comprit que l'autre l'avait attirée à lui pour qu'elle lui serve de rempart.

— Laissez-la partir et lâchez votre arme ! lança le nouveau venu.

— Ah ouais ? Pourquoi ça ne serait pas plutôt toi qui laisserais gentiment tomber ton flingue ?

— Ça ne va pas se...

— Tu fais ça, ou je la descends !

Durant une milliseconde, l'Exécuteur eut le temps de déterminer que la situation était inédite pour lui. L'homme à la cagoule s'était positionné de sorte à être parfaitement abrité par son otage. Autre point d'importance : le canon de son arme était pressé contre la gorge de la jeune femme. Même si, par miracle, Bolan trouvait le moyen de tirer et de tuer l'homme sur le coup, il ne pouvait pas être sûr que l'autre n'appuierait pas sur la détente; et il y avait peu de blessures aussi fatales qu'une balle qui traversait la jugulaire ou la carotide.

L'Exécuteur choisit donc la seule solution donnant une chance de sauver la jeune femme. Tendant lentement le bras sur le côté, il laissa aller le Beretta, qui tomba sur les feuilles, à ses pieds.

Quoique désarmé, il n'en restait pas moins à l'affût. Alors que le flingueur repoussait soudain sa prisonnière et dirigeait son pistolet vers lui, il était déjà en mouvement et plongeait sur le sol. L'autre salaud tira, et la balle siffla au-dessus de Bolan alors qu'il atterrissait à côté du tronc d'un chêne abattu. Un second projectile mordit l'écorce, près de sa tête, mais il rampait déjà à l'abri derrière le gros arbre.

Le Guerrier resta couché et immobile, hors de vue de son adversaire, s'efforçant de prévoir quel serait son prochain mouvement. Finalement, il perçut des bruits de pas sur la passerelle.

Une nouvelle détonation partit, qui fut suivie d'un bruit de verre cassé. La lampe du pont s'éteignit, plongeant les bois dans l'obscurité. Entendant des bruits de lutte, Bolan se leva et boula par-dessus le tronc jusqu'à son pistolet. Au moment où il le récupérait, la femme cria de nouveau, et son cri cessa net tandis qu'il entendait le bruit d'un corps tombant dans l'eau.

Les yeux de l'Exécuteur n'étaient pas encore assez habitués à la pénombre du clair de lune pour être en mesure de repérer le flingueur sur le pont. Néanmoins, des bruits de pas indiquaient que l'autre battait en retraite. Levant le Beretta, Bolan balança une triple rafale. Les trois projectiles manquèrent leur cible, tout comme ceux que le cagoulé lui expédia quand il se retrouva de l'autre côté de la passerelle.

Même s'il aurait aimé poursuivre ce salaud, le premier souci de Bolan fut de s'occuper de la femme. Il ne l'avait plus entendue depuis qu'elle était tombée à l'eau, et rien ne laissait penser qu'elle avait fait

surface ou qu'elle avait commencé de nager.

S'emparant de son talkie-walkie, le Guerrier fit un ultra rapide compte rendu de ce qui venait de se passer à Don White, ajoutant :

— Ça n'est qu'une supposition, mais il pourrait bien s'agir de notre homme. Il vient vers vous.

— Je l'attends, répondit White.

Très vite, Bolan descendit jusqu'au bord de l'eau, où il se débarrassa de ses chaussures et de son holster, dans lequel il remit le Beretta. Scrutant la surface sombre de l'eau à la recherche de la femme, il finit par la repérer, couchée sur le ventre au milieu de la rivière, à une trentaine de mètres, bloquée par un amoncellement de débris faisant barrage. Quelques secondes plus tard, il la tirait sur la berge, suffoquant et recrachant de l'eau.

— Doucement ! lui dit-il. Doucement...

Elle ouvrit des yeux, cligna furieusement et se calma aussitôt qu'elle eut reconnu Bolan. Entre deux quintes de toux, elle demanda :

— Que s'est-il passé ?

S'agenouillant à côté d'elle sans répondre, Bolan la laissa se vider les poumons, puis s'asseoir, avant de demander :

— Ça va ?

— Mon épaule... et mon crâne, dit-elle avec peine.

Au loin, ils pouvaient entendre des sirènes qui se rapprochaient. A travers les arbres, ils distinguaient les restes embrasés du mobil-home. Bolan déclipa son talkie-walkie de sa ceinture mais, comme il le craignait, son bain dans la rivière l'avait rendu inutilisable.

— Restez couchée, dit-il à la femme, tout en récupérant son Beretta. Je vais essayer de rattraper le salaud qui vous a fait ça.

— Mais...

— Je ne pense pas qu'il reviendra par ici, coupa Bolan d'un ton rassurant. Reposez-vous. Et appelez à l'aide si je ne suis pas de retour dans quelques minutes.

Il avait disparu avant qu'elle puisse le retenir. Rapidement, il trouva un des sentiers balisés, reconnut la disposition des lieux et suivit le chemin qui menait au parking de Gerley. Le hurlement des sirènes était trop proche pour qu'il puisse distinguer aucun autre bruit dans les bois, et, à cause de l'obscurité, il était difficile pour lui de repérer les traces qu'aurait pu laisser le flingueur.

Bientôt, il se trouva à hauteur de la haie dans laquelle il avait fait le guet. Il sortit du sentier et coupa à travers les fougères pour rejoindre la clairière où se trouvait Don White. Il se mit à courir quand il distingua une silhouette suspendue à une des branches les plus basses de l'arbre. A mesure qu'il se rapprochait, il se rendit compte qu'il s'agissait de White, qui donnait l'impression d'être tombé de son poste d'observation et de s'être pris accidentellement la

cheville dans une fourche. Les yeux de l'homme étaient ouverts, mais il ne bougeait pas, et du sang s'écoulait régulièrement de son torse. Bolan avait déjà compris.

Dans un mouvement réflexe, le Guerrier s'accroupit, conscient qu'il pouvait être la prochaine cible. Mais il n'y eut pas d'autre coup de feu.

Sortant prudemment de derrière son abri, Bolan se redressa, décoina le pied de White et fit glisser le soldat jusqu'au sol. Il chercha le poulx, mais ne le trouva pas.

Après avoir allongé le corps, il partit en petite foulée jusqu'au groupe de rochers dans lequel se trouvaient les documents.

Le tube de plastique avait disparu. Cela signifiait assez clairement que l'assassin de White était aussi impliqué dans les vols qui sévissaient chez Gerley.

Bolan revint jusqu'à son compagnon, furieux et désorienté. Il y avait trop de monde sur cette affaire et, comme toujours dans ce genre de montage, tout avait foiré ! Il n'espérait même pas que l'assassin de White puisse se faire ramasser dans le filet tendu par les Black Warriors. Vu comment il s'était offert le tireur d'élite, on avait affaire à un pro et, certainement, à un solitaire entraîné. C'était le plus beau foutoir qu'il avait vu depuis longtemps...

CHAPITRE II

Helena tenait à peine debout, son épaule la lançait et une douleur lancinante lui vrillait le crâne là où son agresseur l'avait frappée avec son pistolet avant de la jeter de la passerelle. Pourtant, et malgré la recommandation de l'inconnu, elle n'avait pas très envie de rester au bord de la rivière. Elle était trempée, elle avait froid, et elle voulait revenir au camping afin de parler aux policiers.

Au bout de dix minutes, alors que son sauveur n'était toujours pas revenu, elle décida d'y aller, rejoignant le premier sentier qui se présentait. Elle avait perdu ses chaussures dans la rivière, et, à chaque pas, une pierre lui rentrait dans la plante des pieds, lui arrachant une grimace. Pour sa protection, elle ramassa une branche et l'agrippa comme une batte de base-ball. Ça ne l'aiderait pas vraiment si jamais elle était de nouveau confrontée à son agresseur, elle le savait, mais le seul fait d'avoir une arme, aussi primitive soit-elle, lui donnait l'impression d'être un peu moins vulnérable.

— Ne te laisse pas aller ! murmura-t-elle. Tu dois bien ça à Joey.

Elle inspira profondément, à plusieurs reprises, et se frictionna les bras pour lutter contre le froid. Dès qu'elle eut de nouveau le contrôle de soi, elle traversa le pont et se dirigea vers la pente qui menait au camping.

Deux véhicules de pompiers et trois voitures du shérif du comté se trouvaient sur place. Alors que les pompiers arrosaient à la lance les décombres, fumants de ce qui restait du mobil-home, les adjoints du shérif s'efforçaient de tenir à l'écart la petite foule de curieux qui s'était déjà formée.

— Allez, les amis ! lança le shérif adjoint Todd Jeffler. On va s'en tenir là pour cette nuit, d'accord ?

Jeffler, qui avait été quarterback dans l'équipe de l'université du Michigan, n'avait pas besoin de son revolver de service pour en imposer. Alors que les dernières flammes s'éteignaient derrière lui, le petit groupe commença de se disperser et les gens rentrèrent chez eux. Jeffler tâcha de raisonner ceux qui s'attardaient, mais, quand il vit une jeune femme sortir de la forêt, il laissa le contrôle de la foule à ses collègues et enjamba les tuyaux des lances à incendie pour la rejoindre.

— Hé, vous ! lança-t-il. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

— C'est un peu long à expliquer...

— Ouais, et j'ai comme l'impression qu'il va falloir que je prenne le temps de vous écouter, répliqua Jeffler.

Il se dirigea vers le véhicule de pompiers le plus proche.

— Mais d'abord, dit-il, voyons si on ne trouve pas quelque chose pour vous sécher.

— Merci.

Ils avaient à peine fait quelques pas, quand Jeffler entendit du bruit derrière eux. Jetant un coup d'œil par-dessus son épaule, il vit un homme vêtu d'un pantalon et d'un col roulé noir, sur lequel il portait un blouson de cuir sombre, sortir de la forêt et glisser une arme dans son holster. Jeffler sortit son propre revolver et se plaça devant la jeune femme.

— Ne bougez plus, là-bas ! ordonna-t-il.

Le shérif Mitch Hough, un grand baraqué qui avait dépassé la cinquantaine, entendit Jeffler et sortit à son tour son arme, se précipitant pour lui apporter du soutien.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? lança-t-il.

— Je suis agent fédéral, annonça Bolan, tout en prenant soin de garder ses mains bien en évidence alors qu'il continuait d'avancer.

— Je le reconnais, intervint Helena. Il m'a sauvé la vie.

Hough abaissa son arme et fit signe à Jeffler de faire de même. Quand Bolan arriva à leur hauteur, il sortit une pièce d'identité et la tendit à Hough.

— Agent spécial Belasko, du *Justice Department*.

— On peut savoir ce qui vous amène par ici ? demanda Hough en rendant sa carte à Bolan.

Derrière lui, le shérif adjoint Jeffler s'approcha de l'arrière du camion de pompiers pour y prendre une couverture de laine.

— Une affaire confidentielle, répondit Bolan, qui concerne le complexe Gerley Chemical, de l'autre côté du bois.

Il ne se donna pas la peine d'expliquer plus en détail. Pour l'instant, aucune décision n'avait été prise pour savoir s'il fallait rendre publiques les circonstances de la mort de Don White. Ce n'était d'ailleurs pas l'affaire de Bolan, mais celle de l'équipe qui avait été appelée pour s'occuper du corps de White et mener les recherches afin de retrouver son assassin. Dans l'immédiat, le principal souci de Bolan était d'établir un lien entre l'explosion du mobil-home et l'échec de la mission de surveillance.

— Je vois, fit le shérif qui ne voyait rien du tout.

Pour se donner contenance, il se tourna vers Helena.

— C'est quoi cette histoire, comme quoi il vous aurait sauvé la vie ?

Jeffler arrivait avec une couverture. Helena le remercia et s'enveloppa dedans tandis qu'elle expliquait comment elle avait été surprise par un homme armé peu après les explosions, puis la façon dont Bolan l'avait secourue après qu'elle avait été poussée du pont.

— D'accord, c'est bon, commenta Hough quand elle eut fini. Mais revenons en arrière. Qu'est-ce que vous faisiez là, au juste ?

« Bonne question ! » songea Bolan qui se demandait bien quel était le rôle de cette fille dans tout ce bordel.

Helena hésita un instant, avant de jeter un coup d'œil à ce qui restait du mobil-home. Les pompiers pénétraient seulement maintenant à l'intérieur de la structure afin d'éteindre les dernières braises.

— J'espionnais l'homme qui habite là. Ken Bridony.

— Pourquoi ? demanda Jeffler.

— Parce que je crois que c'est lui qui a tué mon frère et sa famille ! lança Helena.

Tandis que Jeffler échangeait un coup d'œil avec le shérif, le vrombissement de deux hélicoptères Bell se fit entendre au-dessus de leurs têtes. Les projecteurs des deux appareils cisailaient la nuit de leur lueur aveuglante.

— Ils sont de notre côté, précisa Bolan aux officiers qui s'étaient tournés vers les appareils.

L'un d'eux était sans aucun doute piloté par Jack Grimaldi. Bolan était conscient que trop de temps s'était écoulé depuis le meurtre de White et qu'ils ne pourraient pas retrouver l'assassin. Néanmoins, la situation imposait de poursuivre les recherches.

— Continuez, dit le shérif Hough à Helena.

— Vous m'accordez une seconde ?

La jeune femme se percha sur l'arrière du camion le plus proche et ramena ses jambes vers elle, de manière à ce que ses pieds soient couverts par la couverture. Un des pompiers sortit une bouteille Thermos et lui offrit une tasse de café. Elle le remercia, but une gorgée puis poursuivit.

— J'ai bavardé avec les voisins de mon frère, et ils m'ont rapporté un détail intéressant. Il aurait eu une dispute avec un homme à tout faire qu'il avait embauché pour effectuer quelques travaux à la ferme. Joey a fini par le virer, et l'homme l'aurait menacé.

— Et cet homme était Ken Bridony, conclut facilement Bolan.

Helena hochla la tête.

— Je suis venue ici dans la soirée pour parler avec certaines des personnes qui habitent ici. Je suis journaliste, et je leur ai dit que je préparais un article pour mon magazine. J'ai posé quelques questions à propos de Bridony de façon indirecte. Je ne voulais pas éveiller les soupçons, pas tant que je n'avais pas davantage de preuves...

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue nous voir, madame Simmons ? demanda Jeffler.

— Je ne sais pas. J'aurais dû, bien sûr, mais... c'était mon frère, vous comprenez ?

Des larmes brillèrent dans les yeux de la femme. Elle serra encore la couverture autour d'elle et posa le regard sur le mobil-home le plus proche. Elle reprit la parole d'une voix brisée.

— Si cet homme... a tué Joey, sa femme et ses enfants, je... je voulais comprendre pourquoi. Par moi-même.

Helena se tut. Aucun des hommes ne chercha à la pousser plus loin, du moins dans l'immédiat. Bolan était particulièrement intrigué. Il n'avait aucune idée des circonstances dans lesquelles le frère d'Helena et sa famille avaient été tués; et il ne pouvait donc déterminer si cela avait le moindre rapport avec les problèmes d'espionnage auxquels les gens de chez Gerley Chemical étaient confrontés. Néanmoins, il avait la certitude qu'il lui faudrait creuser de ce côté.

Le shérif s'apprêtait à reprendre son interrogatoire quand trois pompiers sortirent des décombres du mobil-home de Bridony. L'un d'eux se dirigea droit vers les shérifs adjoints.

— Vous avez trouvé pourquoi le feu a pris ? demanda Jeffler.

— Un peu ! La chambre du fond était remplie de petites bouteilles de gaz et de cocktails Molotov. Et le type qu'on a trouvé à l'intérieur ne vous en dira pas plus.

— Vous avez trouvé quelqu'un ?

— Ouais. Enfin, ce qu'il en reste. Il va falloir compter sur les empreintes dentaires pour avoir une chance de l'identifier.

— Je n'y comprends rien, murmura Helena. J'étais presque certaine que mon agresseur était Bridony... Qui était-ce, alors ?

Dix ans plus tôt, Rosey Tosca avait été une star du football américain à East Windsor High, et il était toujours en pleine forme grâce à un entraînement physique régulier. Ça n'avait donc rien d'étonnant pour lui qu'il ait été en mesure de tuer ce connard dans son arbre, de faire un détour par le point de livraison de chez Gerley, et qu'il se soit ensuite enfoncé dans les bois, échappant aux autorités qui avaient tendu leurs filets avec l'espoir de l'appréhender.

A présent, retenant son souffle à l'arrière d'un taxi qui roulait vers le sud, sur Woodward Avenue, Tosca s'autorisa sa cigarette quotidienne, une de ces Cartier pleines de classe vendues dans de beaux paquets allongés. Il l'alluma et aspira profondément, accueillant avec volupté la brûlure aiguë de la fumée dans ses poumons. Il la recracha lentement, pinçant les lèvres pour envoyer un mince nuage de fumée vers le compteur installé derrière le siège avant.

— Je suis désolé, monsieur, lui dit le chauffeur en le regardant dans le rétroviseur intérieur, mais c'est une voiture non fumeur.

— Vraiment ?

Tosca sortit un billet de dix dollars de son portefeuille et le plia

soigneusement en deux avant de le faire passer au conducteur.

— Le monsieur, sur le billet, dit que ça ira...

— Euh... Si un président le dit, je ne vais pas le contrarier, hein ?

— C'est mieux comme ça.

Le feu passa au vert, et ils traversèrent Long Lake Road.

— Si ça ne vous ennuie pas, reprit le chauffeur, je préférerais que vous ne souffliez pas trop la fumée vers moi. C'est que j'essaye d'arrêter, et chaque fois que j'ai une bouffée de ce truc... hum, ça me fait vraiment envie, vous voyez ?

— Ouais, fit Tosca. Parfois, c'est pas facile de se débarrasser des mauvaises habitudes.

Les mauvaises habitudes, Tosca connaissait. Rien que cette nuit, il s'était rendu coupable de meurtre, d'incendie volontaire, de kidnapping, de coups et blessures et d'espionnage; et s'il n'avait pas rencontré l'autre flingueur dans les bois, près du camping, il aurait pu ajouter le viol à sa liste.

Le taxi roulait maintenant dans Bloomfield Hills, une des banlieues les plus chic de Détroit. Alors qu'ils quittaient Woodward Avenue, Tosca admira les belles propriétés autour de lui. Il était entré dans quelques-unes, parfois invité par leurs propriétaires, parfois de son propre fait. Là, sur sa droite, il y avait cette maison où il avait mangé du caviar et siroté du champagne avec un cadre de l'automobile après une énorme transaction de cocaïne. Et ici, il y avait la résidence des domestiques d'une grande propriété, dans laquelle il s'était introduit quelques semaines plus tôt et où il avait violé une femme de chambre pendant trois heures, lui faisant jurer le silence en la menaçant de tuer ses enfants si jamais elle parlait. Il sourit en se rappelant la tête de la fille quand il avait sorti sa perruche de sa cage et lui avait arraché la tête pour montrer qu'il était sérieux.

Deux pâtés de maisons plus loin, Tosca écrasa sa cigarette et ordonna au chauffeur de s'arrêter devant un parc.

— Huit dollars cinquante, annonça l'autre.

Tosca lui tendit encore un billet de dix dollars et lui dit de garder la monnaie. Le type le remercia et s'éloigna, laissant Tosca sur le trottoir.

Le flingueur fit craquer ses doigts. Il attendit deux minutes, puis revint en arrière sur près de six pâtés de maisons, jusqu'à ce qu'il atteigne une allée en cul-de-sac qui longeait le douzième trou du superbe terrain de golf du Pontiac Meadows Country Club. Il y avait là six immenses maisons dont les jardins étaient tous entourés par de hauts murs et des clôtures; pour y avoir accès, il fallait franchir d'impressionnants portails métalliques.

Tosca s'approcha de l'un d'eux et posa le pouce sur le bouton de l'Interphone intégré au pilier de brique. A travers la grille, il pouvait

voir une caméra de surveillance braquée sur lui. Il regarda l'objectif avec détachement, et un moment passa avant qu'un grésillement ne jaillisse du petit haut-parleur situé au-dessus du bouton.

— Oui, qui est-ce ? demanda une voix.

— La petite souris ! répliqua Tosca. Bon, fais-moi une fleur, maintenant, et regarde un peu ton foutu écran de contrôle.

Il y eut une pause, au terme de laquelle la voix désincarnée se fit de nouveau entendre.

— Attends ici.

— Je préférerais entrer. Peut-être que je pourrais avoir un truc à boire, ou quelque chose d'autre...

Cette fois, il n'y eut aucune réponse. Le flingueur fixa le haut-parleur, tâchant de maîtriser sa mauvaise humeur. Il avait toujours eu horreur de traiter avec ces fils de putes bouffis de suffisance. Quand vous alliez voir l'un d'eux dans son bureau, il y avait toujours une connasse de secrétaire pour vous faire poireauter pendant une bonne demi-heure dans une ignoble salle d'attente. Si vous appeliez au téléphone, on vous mettait en stand-by – et pas parce que l'autre était occupé, tu parles ! C'était juste un de ces petits jeux de cons destinés à bien vous faire comprendre que vous n'étiez pas assez important pour que l'homme interrompe ce qu'il était en train de faire.

Une porte s'ouvrit dans l'allée clôturée qui reliait le garage à la maison elle-même, livrant passage à un homme dont le mètre quatre-vingt-dix et les cent dix kilos tendaient son costume en peau de requin. Frankie Cerdæ, le garde du corps du grand homme, avec son nez épaté, sa moustache ébouriffée et, dans ses petits yeux sombres, une lueur menaçante tandis qu'il s'avançait d'une démarche pesante. Tosca imaginait que l'autre devait avoir un .44 Magnum sous son manteau, avec en prime un petit automatique caché dans le dos. Cerdæ figurait au palmarès des rares personnes que Tosca craignait en ce monde.

Ce que l'intéressé ne devait évidemment jamais savoir.

— Hé, salut, King Kong ! lança-t-il alors que le balèze s'approchait de la grille. Tu m'ouvres ?

— Va te faire foutre, répliqua Cerdæ de sa voix grave.

Il tendit sa main gauche.

— Tu l'as ?

— Qu'est-ce que tu crois ? Evidemment que je l'ai !

— Donne, alors ! marmonna Cerdæ avec impatience. J'ai pas que ça à foutre.

— Où est mon argent ?

— Putain de merde ! Faut vraiment que tu fasses le même numéro chaque fois que tu fais tes livraisons ? Tu me donnes d'abord ce que tu as récupéré, et ensuite tu es payé. Pigé ?

— Et si pour une fois je rentrais pour donner ça directement au boss ?

— Oublie ça. Il est occupé.

— Ouais, c'est ça...

Il plonge la main dans sa poche de manteau et en sortit une épaisse enveloppe, qu'il laissa bien voir à Tosca.

— Bon, tu veux ça, oui ou non ?

Tosca avait les yeux rivés sur l'enveloppe. Cinquante billets de mille dollars pour une nuit de travail.

— D'accord, d'accord, dit-il.

Il ouvrit son propre blouson et sortit le container avec les documents provenant de Gerley Chemical. Il le passa entre les barreaux du portail, et Cerdæ s'en empara en échange de l'enveloppe.

— C'est bien, dit-il. Maintenant, dégage.

Tosca lui sourit avec mépris.

— Moi aussi, ça m'a fait plaisir de te voir, King Kong.

Cerdæ se détourna et rejoignit l'allée. Tosca le regarda s'éloigner, la rage au ventre. Quelle bande d'enfoirés ! songea-t-il. Bien à l'abri dans leurs châteaux pendant que des loufiats dans son genre prenaient tous les risques.

— Un de ces jours..., marmonna Tosca.

Il s'éloigna de la propriété et, rompant son code personnel de conduite, alluma une seconde cigarette.

— Ouais, un de ces jours...

CHAPITRE III

— C'est arrivé il y a un peu plus d'un mois, expliqua Helena. Nous avions une vieille ferme familiale juste en dehors de Pontiac. Mon frère y vivait depuis quelques années avec Ruby et leurs deux enfants. Ils avaient vraiment bien arrangé l'endroit. Une nouvelle étable, de nouvelles clôtures, et ils avaient redécoré une grande partie de la maison. Leur projet, c'était que tout soit fini au printemps. Et puis...

La voix d'Helen flancha et ses yeux s'embruèrent.

— Je suis désolé, dit Bolan.

— Ça ira.

Quand Bolan avait demandé s'il pouvait lui poser quelques questions, elle l'avait invité dans son appartement de Talville Terrace, à moins de cinq kilomètres du terrain de camping. Ils étaient assis à la table de la cuisine, de laquelle on apercevait les immeubles de Détroit. Helena s'était changée, passant des vêtements secs et tirant ses cheveux en arrière en queue-de-cheval. Elle ne portait pas de maquillage, sa pommette était toujours jaune et enflée là où son agresseur l'avait frappée, mais, malgré ça, malgré l'épreuve qu'elle venait d'endurer, ou peut-être grâce à elle, il se dégageait de cette femme une formidable impression d'énergie.

— Ken Bridony avait été employé pour travailler à la ferme ? demanda Bolan.

— Oui. En tout cas, c'est ce qu'on m'a dit. Il était plutôt bon pour ce qui était charpenterie, mais il faisait aussi des travaux de plomberie et d'électricité. D'après ce que j'ai entendu, c'est à cause des fils qu'il avait posés dans l'étable qu'il s'est fait virer. Quand Joey lui a dit que ça n'était pas aux normes et qu'il devait tout refaire, Bridony lui a répondu qu'il ne referait rien, sauf si on le payait en plus pour ça. Joey lui a dit qu'il n'en était pas question.

Helena s'empourpra, puis continua.

— En fait, d'après ce que j'ai compris, Joey n'a pas vraiment employé ces mots, mais il était clair qu'il ne voulait plus voir Bridony. Il lui a versé l'équivalent d'une semaine de travail et lui a dit de partir sur-le-champ.

La bouilloire se mit à siffler sur la cuisinière à gaz. Helena se leva et proposa à Bolan :

— Vous voulez du thé ?

Bolan secoua la tête. Il trouvait un peu dur d'interroger la jeune femme dans un moment pareil, mais il pensait que c'était nécessaire pour avoir une idée précise de ce qui s'était passé à la ferme Simmons. Il laissa un instant de répit à la jeune femme, puis demanda :

— Les meurtres ont eu lieu le week-end après que Bridony s'était fait virer ?

— Oui.

Helena laissa tomber un sachet de thé dans sa tasse et la remplit d'eau bouillante. Sa voix se fit plus tranchante.

— On les a tués avec des fusils et pratiquement à bout portant. On a retrouvé Joey et Ruby dehors, près du corral. Les gosses...

Une larme apparut au coin de son œil et roula sur sa joue. Elle l'essuya rapidement.

— Les gosses étaient dans leur lit. Le médecin légiste a dit qu'ils dormaient quand c'est arrivé.

Sur le comptoir de la cuisine, Bolan vit une photo de Joey Simmons et de sa famille. Si le portrait était récent, les deux enfants semblaient tous les deux avoir moins de cinq ans. L'idée qu'on puisse tuer des enfants aussi jeunes était particulièrement odieuse à Bolan. Un instant, il se trouva renvoyé quelques années en arrière et s'étonna de ressentir une douleur aussi forte, aussi neuve au souvenir de deux autres enfants, massacrés avec leur mère par la mafia. Deux gamins qui lui avaient donné, un instant, le sentiment d'être un être humain comme les autres, deux gamins qu'il avait aimés comme ses propres enfants et qui avaient su faire sourire le petit Cheng. Et le guerrier solitaire éprouva au souvenir de Jill et des petits Emmerdeurs comme un frisson mortel[i]...

S'il comprenait sans peine le désir qu'avait Helena de retrouver le responsable de ce massacre, il comprenait encore mieux le besoin qu'elle avait d'exprimer cette monstrueuse tuerie. Il voulait l'aider, aussi bien pour elle que pour lui. Et le mieux qu'il pouvait faire dans l'immédiat, c'était de lui offrir une écoute attentive.

— Je suis désolé, répéta Bolan.

— Merci, dit Helena, qui faisait les cent pas dans la cuisine en attendant que le thé infuse. La police n'a pas été fichue de trouver ne serait-ce qu'un suspect sérieux; et quand je me suis aperçue qu'ils ne tenaient pas compte de ce qui s'était passé avec Bridony – ils ne l'ont même pas interrogé ! – j'ai décidé de prendre moi-même les choses en main. J'ai une certaine expérience...

— Je vois ça.

Bolan avait posé les yeux sur un mur du salon voisin et sur un alignement de couvertures encadrées du magazine *Détroit Monthly*.

— Vous êtes journaliste, n'est-ce pas ?

— Je suis un des rédacteurs en chef, mais je me charge aussi de certaines enquêtes.

A cet instant, le téléphone se mit à sonner dans une pièce voisine.

— Quand on parle du diable..., dit Helena en allant répondre. C'est ma ligne professionnelle. Si vous voulez bien m'excuser.

— Je vous en prie.

Quittant la cuisine, il alla jeter un coup d'œil aux couvertures de magazines. Si la plupart étaient des photos de personnalités locales, certaines étaient consacrées à d'autres sujets, et, chaque fois, c'était Helena qui signait l'article. L'un d'eux abordait la question des gangs et de l'épidémie du crack, un autre les violations de sécurité dans plusieurs usines de constructions automobiles. Une couverture attira particulièrement l'attention de Bolan : elle représentait une photo aérienne des bâtiments de Gerley Chemical à Talville, avec comme titre : « Gerley, à quel prix ? » Visiblement, le dossier avait été entièrement écrit par Helena et il remontait à trois mois à peine.

Il y avait une bibliothèque sur le mur opposé, et, comme il s'y attendait, Bolan trouva les derniers numéros du mensuel dans des coffrets de rangement. Il sortit celui qu'il cherchait et commença de parcourir l'enquête d'Helena, surtout consacrée aux recherches biochimiques que menait Gerley pour le compte du *Defense Department*. Le texte de présentation traitait du problème moral que constituait l'implication de Gerley dans ce qui était avant tout une forme interdite d'armement; Helena soulevait ensuite la question de savoir ce qui se passerait si les résultats des recherches et des tests devenaient la cible d'espions étrangers. Elle était même allée jusqu'à imaginer des scénarios dans lesquels ces espions parvenaient à mettre la main sur les produits mis au point. Il était étonnant de voir comment certaines de ses hypothèses s'étaient vérifiées, alors qu'elle ne se doutait même pas de ce qui se passait, les incidents étant tous demeurés confidentiel défense.

Bolan regarda en direction de la jeune femme, se demandant s'il devait lui révéler que la raison de sa présence était justement les failles dans la sécurité de chez Gerley. Il décida de ne pas le faire. Si elle était une de ses super journalistes auxquels il avait déjà eu affaire dans le passé, il n'avait aucune chance de lui soutirer la moindre information sans éveiller ses soupçons. Et une fois qu'on avait ouvert la boîte de Pandore qu'était la méfiance d'un journaliste, il n'y avait plus moyen de la refermer. Pour obtenir quoi que ce soit d'Helena, il n'avait qu'une solution : la mêler à sa propre enquête. Et de cela, il ne voulait en aucun cas.

Une fois qu'elle eut raccroché le téléphone, elle se tourna vers lui et le Guerrier put voir qu'elle paraissait contrariée.

— C'était un de nos journalistes, du service des informations locales, expliqua-t-elle. Il était au bureau du shérif et vérifiait les registres. Il a entendu qu'ils avaient juste fini de chercher dans les décombres du mobil-home de Bridony. Ils ont trouvé un fusil, du même calibre que celui qui a été utilisé pour massacrer la famille de Joey.

— Et cela ne vous surprend pas, n'est-ce pas ?

— Non, pas vraiment, mais...

Helena s'interrompit pour boire une gorgée de thé.

Bolan avait son idée de ce qu'elle pensait.

— Mais vous êtes à peu près certaine que le fusil n'appartenait pas à Bridony.

— Bien vu, confirma-t-elle. Je pense qu'il a été caché là, comme les bouteilles de gaz et les cocktails Molotov.

— Quelqu'un essayait de lui faire porter le chapeau.

Helena termina sa tasse de thé et alla la poser sur sa soucoupe.

— Vous savez, confessa-t-elle, quand je suis allée sur le terrain de camping, ce soir, j'étais persuadée que Ken Bridony avait tué mon frère. Maintenant, je suis presque certaine du contraire.

— Et vous pensez que le coupable est l'homme que vous avez surpris du côté du mobil-home ?

La jeune femme posa un regard dur sur Bolan.

— Pas vous ?

— En ligne, les nanas, le tombeur de ces dames est arrivé !

Rosey Tosca descendit de sa Harley Davidson et sourit largement aux filles en jean et blouson noir qui traînaient avec leur petit copain devant chez Mofo, un bar à motards plutôt délabré situé au cœur du comté de Macomb, à une bonne demi-heure de route du bas de Détroit. Il y avait au moins deux douzaines d'autres grosses motos alignées, et la plupart de leurs propriétaires faisaient partie des Renégats, le plus craint des gangs de motards dans un rayon de cinquante kilomètres. Le groupe s'appelait Les Anges noirs du Michigan, mais comme ils avaient fait des ravages dans la région et trahi toutes les règles non écrites établies entre gangs, les autres voyous les avaient baptisés les *Renegades*, les Renégats. Et le reste de la population de Détroit en avait fait autant.

Un des membres du gang dressa son majeur et lança :

— Va te faire foutre !

— Non, merci, Brewster ! répliqua Tosca.

Il s'attira l'attention de la fille qui accompagnait le motard, une fille plutôt bien roulée, avec des cheveux teints au henné et une couche de maquillage qui, avec le faible éclairage, rendait son âge incertain : elle pouvait aussi bien avoir seize ans que trente-six.

— Toi, lui lança Tosca, si tu me dis : « Va te faire foutre », ça pourrait m'intéresser.

— Tu parles ! répliqua la fille en faisant claquer une bulle de chewing-gum.

— Tu sais pas ce que tu perds, poupée.

— Ne joue pas trop avec ta chance, Tosca, intervint Brewster d'un

ton menaçant.

— Hé, mais tu devrais être flatté, Ducon !

Tosca donna un léger coup sur l'épaule du motard, retirant sa main avant que l'autre ait pu l'agripper. Il envoya un baiser à la fille et ajouta :

— Si jamais tu changes d'avis, je suis à l'intérieur.

Alors qu'il gravissait les marches qui menaient au bar, Brewster se tourna vers ses copains.

— Pourquoi est-ce que je dois me farcir cette tête de nœud chaque fois qu'il se pointe ici, hein ? On pourrait pas se le choper et le griller au barbecue ou quelque chose comme ça ?

— Mais oui ! se moqua un des autres motards. Hé ! Brewster, va donc prendre une autre bière et mets-la en veilleuse, d'accord ?

Tosca ne se sentait pas du tout concerné par les menaces de Brewster ou les autres mises en boîte auxquelles il avait invariablement droit chaque fois qu'il se montrait chez Mofo, c'est-à-dire environ deux fois par semaine. Il savait qu'il avait les bonnes grâces de Scotty Sear, le chef des Anges noirs, et cela pour une excellente raison : c'était lui, Tosca, qui fournissait les Renégats en cocaïne, en crack et en héro, non seulement pour leur consommation personnelle, mais aussi pour aller dealer dans les rues. Et si ça ne suffisait pas, des rumeurs tout ce qu'il y avait de plus fondées affirmaient que les opérations de drogue de Tosca étaient liées avec les affaires de la famille Bariggia. Les Anges noirs, qui soignaient leurs propres relations avec la mafia, ne tenaient pas à ce qu'elles soient compromises en maltraitant un allié commun.

Aussi Tosca pouvait-il entrer chez Mofo avec une expression de parfaite impunité, s'imprégnant de l'odeur épaisse de fumée, de bière et de vomi. Dans un coin, un juke-box jouait très fort, et le bar était bondé, surtout si l'on considérait qu'il était plus de 3 heures du matin. L'animation était particulièrement importante du côté des tables de billard, où se jouait un maximum de fric. Tosca se pencha sur le comptoir et demanda une bière au barman, un type aux yeux ternes qui était, et de loin, l'homme le plus gros qu'il eût jamais vu. Dès qu'il eut son verre, Tosca se dirigea vers la table de billard la plus proche.

Scotty Sear, un gars grand et musclé avec un regard bleu pâle et une veuve noire tatouée sur la joue gauche, était en train de vider la table, prenant à peine le temps d'ajuster ses coups. En moins d'une minute, il eut envoyé toutes les billes dans les poches et la partie fut terminée.

Sear posa sa canne à côté de lui d'un air suffisant et saisit le billet de cinquante dollars froissé que son adversaire avait laissé tomber sur le feutre vert. Il le défroissa d'un air nonchalant, avant de le glisser dans le décolleté plongeant d'une brunette à gros seins qui se tenait

derrière lui.

— Voilà, fit-il. Comme ça, tu pourras te faire faire les ongles, demain.

La fille jeta sa tête en arrière et éclata de rire. Sear l'attira et l'embrassa, laissant sa main glisser dans son dos. Elle se plaqua contre lui, levant une jambe pour toucher l'entrejambe de Sear avec l'intérieur de sa cuisse. Au même moment, elle repéra Tosca, qui avait les yeux fixés sur elle.

— Rosey ! lança-t-elle gaiement.

Elle repoussa Sear et adressa à Tosca un sourire d'invite. Sear le remarqua, mais ne parut pas s'en inquiéter.

— Une belle partie, Scotty ! lança Tosca au chef de gang en haussant la voix pour être entendu par dessus le brouhaha ambiant.

— Oh ! j'ai déjà fait mieux.

— On en est tous là.

— Peut-être, oui.

Dans une poche de son blouson, Sear prit un paquet de cigarettes et le secoua pour en faire sortir quelques-unes.

— Dis-moi, Rosey, quelles sont les prévisions météo ?

Tosca refusa d'un geste les cigarettes, mais brandit son briquet à l'intention de la copine de Scotty. Elle prit une des cigarettes et sourit tandis que Tosca la lui allumait. Tout en faisant de l'œil à Tosca, elle avait toujours un bras passé autour de Sear. Tosca sentit qu'il bandait. D'expérience, il savait que la fille aimait bien les petites parties à trois, et Scotty s'accommodait aussi bien que lui de ce genre d'arrangement.

— Le temps ? fit Tosca en souriant à Scotty et à la fille. Je vois de la neige, de la neige, toujours plus de neige...

— C'est vrai ? s'exclama Scotty.

Lui aussi se mit à sourire. De la neige, de la neige, toujours plus de neige... Cela voulait dire précisément trois kilos de coke non coupée. C'était très bien. Vraiment très bien.

— Si nous en avons autant que tu le dis, il va falloir sortir les chasse-neige.

Il faisait allusion à la distribution et à la nécessité de faire un marché avec d'autres gangs de Détroit.

— Je l'attends pour demain après-midi, indiqua Tosca.

— Même endroit ? demanda Scotty.

— Même endroit.

— Ça me paraît bon. Tu me laisses juste le temps de passer un coup de fil pour préparer les pelles.

Après avoir pêché une pièce d'un quart de dollar dans sa poche, Sear ôta la main de la fille et lui dit :

— Tu tiens compagnie à Rosey, Jeri, d'accord ?

— Bien sûr, dit-elle, faisant aussitôt passer sa main sur l'épaule du

tueur.

Ils regardèrent Sear se frayer un chemin entre les motards et s'approcher d'un téléphone mural installé près des toilettes pour hommes. Tosca avait toujours les yeux fixés sur le chef de gang quand il sentit les lèvres de Jeri se fermer sur son lobe d'oreille.

— Dis donc, mon chou, lui glissa-t-elle, t'as des friandises pour moi ?

— Peut-être.

— Allez ! Je suis sûre que t'en as.

La fille glissa la pointe de la langue dans l'oreille de Tosca, tout en faisant passer sa main sur sa taille, par-dessus le .357 Magnum coincé dans sa ceinture, pour aller la poser entre ses cuisses.

— Tu sais ce que Jeri aime, lui chuchota-t-elle à l'oreille. Et Jeri sait ce que tu aimes...

— Tu devrais aussi savoir que ça n'est pas là que je range ma came, lui dit Tosca.

— Uh-huh, fit Jeri, qui ôta sa main et commença à chercher dans les poches de Tosca.

Celui-ci tourna la tête et posa les lèvres sur celles de la fille. Tandis qu'ils s'embrassaient, il sentit les doigts de Jeri sous son manteau, qui se fermèrent sur deux petites fioles de verre pleines de cocaïne. L'une était un échantillon destiné à Sera; mais l'autre n'était que pour Jeri.

— Juste une, ma poule, lui dit-il. Crois-moi, ce sera suffisant.

— Hmm, elle est si bonne que ça ?

— Y'a qu'une façon de vérifier.

Elle approfondit son baiser, plongeant la langue dans la bouche de Tosca, puis s'écarta soudain.

— Je reviens tout de suite, dit-elle en fermant la main sur une des fioles. J'ai juste besoin de me repoudrer le nez.

Tosca lui grimaça un sourire, avant de terminer ce qui lui restait de bière et de brandir sa chope vide jusqu'à ce que le barman la récupère et la remplace par une pleine. Tosca paya ses consommations, laissant un généreux pourboire, puis se tourna pour profiter de l'ambiance survoltée qui régnait dans la salle. Il y avait un début de dispute à une des tables, et, dans un box, une femme était en train de chevaucher un motard, sa jupe remontée sur les cuisses, la tête renversée en arrière alors qu'elle allait et venait au-dessus de l'homme.

Ici, au moins, il y avait de la vie, se dit-il avec joie. Il n'y avait pas de ces foutus intellos prétentieux avec qui il avait affaire quand il allait travailler du côté de Dearbom ou Bloomfield Hills. Ici, il avait l'impression de se trouver avec des âmes sœurs, des gens qui savaient profiter de l'instant.

Tosca était si absorbé par sa rêverie qu'il ne remarqua pas le shérif

adjoint Todd Jeffler qui se frayait un chemin vers lui à travers la foule. Jeffler avait beau être en civil, avec un blouson de cuir marron et un jean noir, il ne passait pas inaperçu. Il n'eut d'ailleurs pas besoin non plus de sortir son badge pour attirer l'attention de Tosca.

— Dehors ! fit Jeffler quand ils se trouvèrent face à face. Tout de suite !

— J'ai pas fini ma bière, répondit Tosca.

Jeffler lui arracha la chope et la balança à travers la pièce.

— Maintenant c'est fait !

Tosca soupira et commença à suivre le shérif adjoint vers la sortie. Il décocha un sourire aux motards qui se trouvaient à la table de billard la plus proche.

— Faut l'excuser, lança-t-il en désignant Jeffler. C'est l'époque de ses règles.

Au lieu d'utiliser l'entrée principale, Jeffler entraîna Tosca vers la porte de côté, qui donnait sur une allée étroite et sombre. L'air était saturé par les émanations d'une semaine d'ordures qui débordaient d'une grande benne.

Alors qu'il suivait Jeffler sur les marches, Tosca lui lança d'une voix traînante :

— Bon, alors qu'est-ce qui...

Il fut pris au dépourvu quand la silhouette d'un monstre surgit de l'ombre, agrippant le col de son blouson et l'envoyant dinguer contre la benne à ordures.

— Hé ! fit Tosca en reconnaissant Frankie Cerdae. Vous jouez à quoi au juste ?

— Qu'est-ce que tu crois, petite merde ? rugit Cerdae. Tu t'imaginais vraiment qu'on ne l'apprendrait pas ?

— Apprendre quoi ? De quoi il parle ? demanda Tosca en se tournant vers Jeffler.

— Il parle d'un boulot pas terminé, Rosey, expliqua Jeffler.

— Tu nous avais pas dit qu'un témoin t'avait vu quitter le mobil-home de Bridony, ce soir, gronda Cerdae.

— Un témoin ? Vous rigolez ? Elle a rien pu voir ! Je portais une cagoule !

— Pourquoi tu t'es pas débarrassé d'elle ? demanda Cerdae.

— Hé ! j'allais le faire, mais j'ai été interrompu, d'accord ?

Tosca réussit à échapper à l'étreinte du balèze et s'écarta de la benne.

— Ecoutez, il n'y a vraiment pas de quoi s'affoler. C'était juste une nana.

— Ah ouais ? fit Jeffler. Le problème, c'est que la nana en question c'est Helena Simmons. Ça te dit quelque chose, Rosey ?

— Quoi ? fit Tosca, incrédule. Allez, les mecs, vous déconnez ?

— J'étais là quand elle est arrivée, expliqua Jeffler. Peut-être qu'elle t'a pas bien vu, mais laisse-lui le quart d'un dixième de chance, et elle va recomposer le puzzle rapido. Et on peut pas se permettre ça, t'es d'accord ?

Alors que Tosca hésitait, Cerdae s'approcha de nouveau de lui, sortit son magnum et lui pressa le canon de l'arme sur la nuque.

— On peut pas se permettre ça, t'es d'accord ? répéta-t-il.

— Non, on peut pas se le permettre. Mais vous inquiétez pas. Je vais m'occuper d'elle.

— Quand ? voulut savoir Cerdae.

— Demain matin, première heure, promet Tosca. Vous avez ma parole.

— Ta parole ! fit Jeffler avec mépris.

— Puisque je vous le dis ! C'est comme si cette gonzesse était morte.

Le sourire aux lèvres, Cerdae recula.

— C'est des trucs comme ça qu'on aime entendre.

Son sourire se transforma en un rictus sauvage.

— On lira la page nécro du journal, dit-il. Si son nom n'y figure pas demain soir, le tien y sera après-demain.

Tosca resta près de la benne, essayant de contenir la rage qu'il sentait battre en lui. L'idée de suivre ces deux enfoirés et de les descendre avec son .357 le tentait assez. Ça ne serait pas la première fois que des hommes se feraient étendre sur le parking de Mofo – et certainement pas la dernière non plus, bon sang ! Mais, bien sûr, Jeffler et Cerdae n'étaient que des garçons de course. Les liquider créerait plus de problèmes que ça n'en résoudrait, et Tosca le savait. Non, il lui suffisait d'examiner la situation pour comprendre qu'il n'y avait qu'une solution : Helena Simmons devait mourir.

Se baissant, il releva une jambe de pantalon, assez pour pouvoir atteindre l'intérieur de sa botte. Il sortit l'enveloppe que lui avait donnée Cerdae plus tôt dans la soirée, l'ouvrit, sortit dix mille dollars qu'il glissa dans sa botte, et mit les quatre mille restant dans l'enveloppe.

D'un pas nonchalant, il regagna en sifflotant l'avant de chez Mofo où une poignée de motards étaient toujours installés sur leur Harley. Il s'approcha de Brewster, assis tout seul dans un coin.

— Qu'est-ce que tu veux, bon Dieu ? demanda-t-il en voyant Tosca approcher de lui.

— Je viens acheter la paix, annonça le flingueur en tendant l'enveloppe. Vas-y, ouvre-la.

Brewster s'exécuta et laissa échapper un sifflement, puis leva les yeux sur Tosca.

— Ça fait un joli paquet, commenta-t-il, avant d'ajouter d'un ton

moqueur : qu'est-ce que je dois faire pour mériter ça ? Tuer quelqu'un ?

Tosca se mit à rire.

— T'es vraiment un futé, toi...

CHAPITRE IV

L'aube venait tout juste de se lever, et Bolan se trouvait dans le bureau du shérif Hough, en compagnie du shérif adjoint Jeffler et du détective Keith Tabell, lequel venait de se joindre à la réunion, une tasse de café noir et fumant à la main.

— Les empreintes dentaires sont bien les mêmes, révéla-t-il en s'adossant à un classeur à dossiers. Le cadavre est bien celui de Ken Bridony. Et, d'après le légiste, il était mort avant que son mobil-home prenne feu. On a découvert des traces de blessures assez éloquentes à l'arrière du crâne.

— Ça n'est pas vraiment une surprise, remarqua Bolan. Mais il nous reste encore à découvrir qui voulait lui faire endosser le meurtre des Simmons, et pourquoi.

— Le « pourquoi » semble assez évident, répondit Hough. Grâce à cette dispute qu'il avait eue avec Joey Simmons, après avoir été viré, il avait un mobile tout trouvé. Et si personne ne se présentait pour lui offrir un alibi et affirmer qu'il était occupé à l'heure du meurtre, il devenait le parfait pigeon.

— D'autant plus maintenant qu'il est mort et dans l'impossibilité de se défendre, souligna Tabell.

— Absolument, approuva Bolan. Et c'est précisément ce qui m'ennuie. Je ne sais pas qui est le vrai tueur, mais je sais qu'il s'est donné du mal pour attirer l'attention sur Bridony. D'un côté, il a fallu qu'il apprenne cette histoire de dispute; et de l'autre, il fallait qu'il planque le fusil et tous ces trucs incendiaires dans le mobil-home.

Hough suivit le cheminement de pensée de Bolan.

— Si je comprends bien, vous croyez que les Simmons n'ont pas été tués par des vagabonds ?

— Si c'était le cas, leur assassin se serait enfui aussitôt après son massacre. Et il serait à l'autre bout du pays à l'heure qu'il est. L'autre détail gênant, c'est que rien n'a été volé dans la ferme, n'est-ce pas ?

— Non, c'est vrai, confirma le détective Tabell après avoir parcouru rapidement son dossier. Alors, à moins qu'on ait laissé passer un truc, ça élimine la thèse du cambriolage.

— Je crois que vous oubliez quelque chose, messieurs, intervint le shérif adjoint Jeffler. Il se peut très bien que Bridony ait tué les Simmons... mais qu'il ait eu un complice, qui l'a tué et a fichu le feu à son mobil-home.

— C'est possible, reconnut Tabell. Dans ce cas, nous retournons à la case départ.

— Peut-être pas, fit le shérif Hough en tapotant avec un stylo sur

son bureau. Peut-être pas.

— Qu'est-ce que vous avez en tête ? lui demanda Bolan.

Hough se leva et s'approcha de son classeur à dossiers, obligeant Tabell à se déplacer afin qu'il puisse ouvrir le tiroir du bas. Tout en cherchant, il dit à Bolan :

— Au cours des quatre derniers mois environ, nous avons eu une série de disparitions. Des adolescents pour la plupart, le plus souvent des fugues, mais deux des affaires concernaient ces gamins qui vendent des fleurs aux carrefours. Ah ! voilà !

— Quel est le rapport ? demanda Bolan.

— Le rapport, c'est que nous avons interrogé Bridony à propos des disparitions. Apparemment, quelqu'un l'avait vu acheter des fleurs à un des gosses une heure à peine avant qu'il ne disparaisse. Malheureusement, nous n'avons rien pu trouver contre lui. On l'a même mis sous surveillance pendant quelques jours, sans que ça donne quoi que ce soit. Alors, on a laissé tomber.

— Ce qui ne veut pas dire qu'il n'était pas coupable, souligna Jeffler. Peut-être qu'il a ramassé un de ces gamins et s'en est servi comme complice, et que le gosse s'est ensuite retourné contre lui.

Alors que les autres continuaient d'évoquer les diverses possibilités, Bolan les écouta en silence, essayant d'y voir plus clair. Il était venu à Détroit pour une histoire d'espionnage chez Gerley Chemical, et, maintenant, au lieu d'avoir affaire à un vol de documents secrets, il semblait qu'il doive aussi composer avec le massacre d'une famille et une vague de disparitions d'adolescents. Il n'avait aucune idée sur la façon dont tout cela s'assemblait – ni même si, d'ailleurs, il y avait le moindre rapport entre tous ces éléments. Décidément l'ami Brognola avait le don de le brancher sur des coups pourris à souhait. Lui qui, à peine de retour d'un blitz ravageur en Sicile[ii], se préparait à aller bousculer la fourmilière mafieuse du côté de Houston, Texas, perdait son temps au Michigan sur une histoire qui, en plus, semblait ne rien avoir affaire avec *Cosa Nostra*. Hal Brognola avait beau être son plus fidèle ami, il faudrait qu'un jour il apprenne à lui dire non une fois pour toutes. Jouer les agents fédéraux n'était décidément pas sa tasse de thé et, Hal le savait, son combat était beaucoup plus personnel.

Dans l'immédiat, cependant, il n'avait pas d'autre choix que de jouer son rôle d'agent du *Justice Department*, et il semblait que sa meilleure piste soit d'essayer de trouver une solution au massacre de la famille Simmons. Etant donné la nature confidentielle de l'enquête concernant Gerley Chemical, il n'avait pas la possibilité d'évoquer une quelconque stratégie avec aucun des hommes présents dans la pièce; et la possibilité d'un lien avec cette histoire d'adolescents disparus lui paraissait plus que faible.

Le Guerrier se tourna vers le shérif.

— Les autopsies n'ont rien donné d'intéressant ?

— Les autopsies ? répéta Hough.

— J'imagine qu'on a dû déterminer l'angle selon lequel les balles avaient pénétré les victimes. Et dans ces conditions, on devrait pouvoir estimer si on doit rechercher un droitier ou un...

— Je crois que vous n'avez pas compris, monsieur Belasko, coupa le shérif. Il n'y a pas eu d'autopsies.

— Non ? fit Bolan en fronçant les sourcils. Et pourquoi ça ?

— La famille voulait qu'il en soit ainsi. De plus, les circonstances de la mort des quatre Simmons étaient on ne pouvait plus claire.

— Ça n'est pas la seule raison pour laquelle on fait une autopsie. Je...

— Monsieur Belasko ! coupa de nouveau Hough, avec une évidente irritation. Je n'ai pas besoin qu'on me fasse un cours de procédure criminelle, merci. Je sais que l'autopsie pouvait révéler le genre de renseignements auxquels vous avez fait allusion, mais les chances étaient minces. Nous avons estimé les bénéfices possibles, puis décidé que la situation ne justifiait pas que nous allions à rencontre des désirs de la famille.

— Quand vous dites « famille », vous parlez de Helena ? demanda Bolan.

Hough secoua la tête.

— Non. Elle, elle était d'accord pour l'autopsie. Ce sont ses parents qui y étaient résolument opposés. Nous les avons écoutés.

— Eh bien, vous avez fait une erreur.

— Vous pouvez penser ce que vous voulez, monsieur Belasko, répondit Hough. Mais je vous rappelle que c'est ma juridiction, ici, et je vous saurais gré de bien vouloir quitter vos grands airs et de ne plus nous parler comme si nous étions des gars de la campagne vaguement arriérés.

— Message reçu, dit Bolan en se levant. Si vous voulez bien m'excuser, je crois que vous pouvez très bien vous passer de moi.

— Je vous accompagne, proposa le shérif adjoint Jeffler en gagnant la porte avec Bolan.

— Je connais le chemin.

— Ça ira. J'ai fini mon service, de toute façon.

Jeffler suivit Bolan dans le couloir, et, une fois qu'ils eurent fermé la porte, le shérif adjoint vint se placer au côté du Guerrier.

— Il faut excuser le chef, reprit-il. Ces dernières semaines il est plutôt à cran. Comme vous pouvez vous en douter, les gens du coin sont remontés à cause de la tuerie et de ces disparitions de gosses. Ils veulent qu'on fasse quelque chose, et le shérif s'y emploie, vous pouvez me croire.

— Je ne remets pas en question sa bonne volonté. Plutôt ses méthodes.

Au bout du couloir, Jeffler tint la porte ouverte à Bolan, puis ils se dirigèrent tous les deux vers le parking.

— Qu'est-ce que vous avez l'intention de faire, maintenant ? demanda le shérif adjoit.

— Je vais m'entendre avec Helena et avoir une discussion avec ses parents. Je suis certain qu'ils voudraient voir les assassins passer en justice. S'ils comprennent l'importance de procéder à une autopsie, peut-être changeront-ils d'avis.

— J'en doute, dit Jeffler, mais je vous souhaite bonne chance.

— Merci.

Bolan monta à bord de sa voiture de location et s'insinua dans la circulation matinale.

Jeffler, lui, se dirigea vers son pick-up Dodge, donnant un grand coup de poing sur le tableau de bord quand il se trouva au volant. La présence de cet agent fédéral à Talville le contrariait, surtout si l'autre devait continuer à passer du temps avec Helena Simmons. S'ils représentaient l'un comme l'autre une menace, ils avaient à eux deux encore plus de chances de tomber sur des preuves suffisantes pour mettre à jour les activités clandestines auxquelles participait Jeffler. Et il était hors de question qu'il laisse une telle chose arriver.

Il saisit le téléphone cellulaire qui se trouvait sous son tableau de bord et composa rapidement le numéro de Tosca. On lui répondit à la cinquième sonnerie.

— C'est Jeffler, chuchota-t-il d'un ton pressant. Nous avons encore des problèmes.

— Ouais ? Et si tu me laissais régler ceux que j'ai sur le dos ? répliqua Tosca.

— Ils veulent exhumer les corps.

— Qui ? demanda Tosca. Qui veut faire ça ?

— Belasko. Le type sur lequel tu es tombé sur le pont. Il va faire son possible pour que toute la famille soit exhumée et qu'on procède aux autopsies.

— Merde !

— Comme tu dis. S'ils commencent à faire des prélèvements de tissus, ou je ne sais quoi, tout risque d'être découvert.

— T'as pas besoin de me faire de dessin.

— Alors, il faut agir, dit Jeffler. Maintenant !

— Je t'écoute...

— Belasko a comme projet d'aller avec Helena voir sa famille et d'obtenir son consentement pour l'autopsie. Ce serait une excellente occasion de se débarrasser de tout ce petit monde.

— Je m'en charge, promet Tosca. Et pour les corps ?

— Ça, je m'en occupe.
— Non !
— Pourquoi non ? demanda Jeffler. Je sais comment aller au...
— Ecoute, l'interrompit Tosca, j'ai dit que je me chargeais de ça aussi, d'accord ?
— Mais ça doit être fait tout de suite. Et si tu dois t'occuper de...
— C'est mon truc, O.K. ? Toi, tu gardes ton calme et tu contrôles tout ce qui concerne ta partie. N'oublie pas que tu dois réunir tout ce que nous avons promis aux Boliviens avant ce soir.

— Je sais, dit Jeffler, mais je...
— Tu te contentes de gérer ça, coupa Tosca, et tu me laisses faire le reste. Je te verrai à l'entrepôt ce soir.

Il raccrocha avant que Jeffler n'ait pu ajouter quoi que ce soit.

Alors qu'il remettait le téléphone en place, le shérif adjoint prit une longue inspiration, essayant de calmer les martèlements frénétiques de son cœur. Jusqu'à la nuit dernière, il lui semblait que tout se passait sans problème. Maintenant, il avait l'impression qu'un piège se refermait sur lui.

— Hé, Todd !

Sursautant, Jeffler leva les yeux et vit un de ses collègues qui se tenait devant son pick-up. Depuis combien de temps se trouvait-il là ?

— Ça va ? demanda l'autre quand Jeffler eut baissé sa vitre.

— Ouais, ouais, ça va, mentit Jeffler.

— Tant mieux, parce que tu fais une drôle de tête. Heureusement que c'est ton jour de repos. A ta place, j'irais me foutre au pieu et j'essaierais d'oublier le boulot pendant un moment.

— T'as raison, marmonna Jeffler avant de mettre le contact.

Bien sûr, il savait qu'il n'allait prendre aucun repos, aujourd'hui. Pour ça, il n'y avait aucune chance.

Rosey Tosca était très contrarié par la perspective de voir la famille Simmons exhumée. Alors qu'il raccrochait le téléphone après avoir parlé à Jeffler, il fouilla dans les poches de son manteau, posé sur une chaise à côté de lui, à la recherche de ses cigarettes. A présent, il n'était plus question qu'il se contente d'une seule clope pour la journée.

Il se trouvait dans le salon de sa petite maison située près de Ridon, une banlieue surpeuplée et principalement habitée par des ouvriers italiens. Même s'il logeait la plupart du temps dans des hôtels de luxe, Tosca préférait garder un profil bas pour ce qui concernait sa résidence principale. Non seulement ça permettait de détourner d'éventuels soupçons pour ce qui concernait ses sources de revenus, mais il aimait vraiment le quartier, avec ses gosses turbulents, les effluves de bonne cuisine italienne qui flottaient ici et là et une

ambiance de voisinage pittoresque.

Alors qu'il allumait sa cigarette, Scotty Sear le rejoignit d'un pas tranquille; il sortait de la chambre voisine et remontait la fermeture Eclair de son jean. Par la porte ouverte, Tosca vit Jeri qui sommeillait au milieu des draps et des couvertures en désordre, repue et épuisée par les heures de sexe qu'elle venait de partager avec ses amants.

— T'en fais une tronche, mec, remarqua Sear en piquant une clope à Tosca. C'étaient des mauvaises nouvelles, au téléphone ?

— Ouais. On a un problème... La famille Simmons. Il semblerait qu'on va les déterrer pour une autopsie.

Le motard hoqueta.

— Quand ?

— Dès qu'ils auront tiré toutes les bonnes ficelles. Peut-être cet après-midi, au plus tôt.

Sear jeta un coup d'œil à la pendule murale.

— Ça me laisse deux heures.

— Tu veux t'en charger ? demanda Tosca.

— Ben, ouais, pourquoi pas ? Il faut juste que je passe à la maison et que je prenne deux ou trois gars avec moi. Tu dois t'occuper de la cargaison de coke, non ?

Tosca hocha de nouveau la tête.

— Exact.

— On ferait peut-être mieux de trouver un nouveau point de livraison, d'ailleurs, remarqua Sear. Le cimetière commence à devenir un petit peu trop chaud, maintenant.

— Ça roule.

Sear passa un T-shirt, puis enfila son blouson de cuir.

— Et on va devoir démonter le labo, aussi, au moins jusqu'à ce que les choses se calment.

— Bonne idée.

— A plus tard, dit Sear, avant de franchir la porte.

Tosca tira longuement sur sa cigarette. Dès qu'il eut entendu le moteur de la Harley de Sear rugir, il décrocha le téléphone et passa un coup de fil à John Brewster.

— Il est l'heure, lui dit-il.

— Hein ? Quoi ? fit Brewster d'une voix endormie. Hé ! mais c'est la nuit, bordel !

— C'est le matin, Ducon. Maintenant, tu fermes ta gueule et tu écoutes.

Tosca lui expliqua tout ce qu'il avait appris par Jeffler à propos de l'agent fédéral et de Helena Simmons, notamment leur projet d'aller voir les parents de la jeune femme; il esquaissa ensuite rapidement les contours d'un plan que Brewster devrait mettre en pratique. Il lui fit répéter chaque détail pour être certain que l'autre avait compris.

— Bien, fit Tosca une fois que Brewster eut bien récité sa leçon. Maintenant, au boulot !

— T'as rien contre si je prends quelqu'un avec moi ? demanda le motard.

— Tu penses à qui ?

— Ce gamin qui me tanne pour pouvoir faire partie du gang. Il serait parfait... et il ne me coûterait pas un rond.

— Je me fous de savoir si tu emploies ta mère, du moment que le boulot est fait et bien fait. Souviens-toi : tu foires, et c'est pour ta poire.

Tosca raccrocha et esquissa un sourire tandis qu'il rejoignait la cuisine. Il était toujours étonné de constater comme il était facile de déléguer le sale boulot. Bon sang ! il pourrait aussi bien diriger lui-même les Renégats.

Il bâilla tandis qu'il faisait une incursion dans le réfrigérateur et en sortait une petite boîte de jus d'orange. S'adossant à l'évier, il but quelques gorgées en regardant par la fenêtre ses cinq dobermans dressés à l'attaque qui jouaient sur la pelouse du jardin. Quand un camion poubelle passa derrière le mur de brique qui séparait le jardin de l'allée, les chiens changèrent brusquement de direction et se précipitèrent en aboyant vers le portail, où ils harcelèrent l'éboueur quand il vint s'occuper des ordures de Tosca.

— Salut ! lui lança Jeri en arrivant du couloir, vêtue seulement d'un T-shirt de Tosca. Où est Scotty ?

— Il avait des courses à faire.

— Alors, on est juste toi et moi ?

Se rapprochant de Tosca, Jeri vint essayer d'un doigt le jus d'orange qu'il avait sur les lèvres.

— Et si tu revenais au lit...

— Je peux pas. J'ai une journée chargée qui m'attend.

— S'il te plaît, insista la fille.

Elle retira le T-shirt, offrant à Tosca son corps magnifique.

— J'ai encore besoin de...

— Plus tard, peut-être.

Il ouvrit un tiroir et sortit une fiole remplie d'amphétamines. Il en avala deux et en balança une poignée dans sa poche, avant de tendre le petit flacon à Jeri.

— Tiens, voilà ton petit déjeuner. Après ça, tu t'habilles. On doit avoir dégagé dans cinq minutes.

Jeri prit quelques comprimés, puis regagna la chambre pour aller chercher ses vêtements. Pendant ce temps, Tosca s'aspergea le visage d'eau froide, s'essuya, se rendit dans la chambre, enfila une chemise et des bottes en peau de lézard. Jeri le regarda alors qu'il sortait son flingue de sa commode et l'examinait.

— T'as déjà tué quelqu'un, Rosey ?

— Personne qui ne le méritait pas, répliqua-t-il en glissant son arme dans la ceinture de son pantalon.

— Allez, sérieusement ! Tu l'as déjà fait ?

Un sourire aux lèvres, Tosca secoua la tête.

— Bien sûr que non. Je suis un vrai boy-scout, moi. Si je le porte, c'est juste pour me défendre.

Jeri se mit à rire en enfilant son jean.

— Si t'es un boy-scout, moi je suis toujours vierge !

Tosca s'approcha d'elle et la prit dans ses bras.

— C'est vraiment chouette de ta part de t'être réservée pour moi...

Il l'embrassa, puis lui donna une claque sur les fesses.

— Allez, on y va !

Ils embarquèrent à bord d'une Ford 73 Econoline bien patinée et aux vitres teintées. Tosca aurait pu sans problème se payer bien mieux, mais il était sentimentalement attaché au véhicule et avait déjà remplacé deux fois le moteur pour le conserver.

Il roula vers le sud, prit l'Interstate 75, sortit au niveau de Eight Mile Road, larguant Jeri chez elle. Elle habitait dans un bel immeuble situé à deux pas de l'hippodrome de Hazel Park, où elle gagnait sa vie de façon décente en racolant de gros gagnants au bar du club house.

Contrairement à ce qu'il avait dit à Scotty Sear, Tosca n'avait pas besoin d'être à Wyandotte pour la cargaison de cocaïne avant tard dans la soirée. Tandis que les Renégats se chargeaient de finir le boulot qu'il n'avait pas terminé, il jugea qu'il avait quelques heures à tuer. Lui-même habitué de l'hippodrome, il décida de rouler jusqu'à Hazel Park et de jouer pendant un moment. Des clients à lui venaient régulièrement aux courses, et s'il arrivait à en trouver deux ou trois en pleine période de chance, il pourrait probablement trouver des acheteurs pour sa nouvelle coke.

Il avait parcouru quelques dizaines de mètres, quand une autre opportunité, bien plus tentante, se présenta à lui.

A trois pâtés de maisons, un adolescent efflanqué se tenait à un croisement, tirant sur une cigarette en même temps qu'il agitait des bouquets de roses en direction des automobilistes qui passaient. Il avait choisi un emplacement plutôt mauvais, étant donné qu'il n'y avait pas d'immeubles ou de maisons dans les environs immédiats, et que le trafic était presque inexistant.

Tosca s'arrêta contre le trottoir et, laissant son moteur tourner, il ouvrit sa boîte à gants, pour en tirer un mouchoir et une bouteille de chloroforme. Après avoir baissé sa vitre, il ouvrit la bouteille et imbiba le mouchoir, rangea la bouteille et cacha le mouchoir sous le siège du passager. Il baissa la fenêtre côté passager pour aérer.

Repartant, il descendit la rue en surveillant la circulation. Deux

voitures passèrent à la hauteur de l'adolescent sans même ralentir. Dès qu'elles eurent disparu, et alors qu'aucune autre n'était en vue, il accéléra. Il passa à son tour à la hauteur de l'adolescent, puis freina brusquement et recula.

Comme il l'avait prévu, le gamin balança sa cigarette et courut pour rejoindre la Ford.

— Salut ! fit Tosca quand l'adolescent se pencha à la fenêtre du passager. Elles sont fraîches, tes roses ?

— Non, elles prennent juste bien soin d'elles, plaisanta l'autre.

Il ne devait pas avoir plus de quatorze ans. Il avait le visage pâle, éclaboussé d'une multitude de taches de rousseur et de boutons d'acné. Comme il souriait, il révéla deux beaux appareils dentaires.

— Je blague, expliqua-t-il. Bien sûr qu'elles sont fraîches ! Un dollar pièce.

— J'en prends dix, lança Tosca en sortant un billet de dix dollars de son portefeuille.

Quand le gamin se pencha à l'intérieur pour saisir le billet, Tosca s'inclina soudain et agrippa l'autre par le revers de son blouson, le secouant pour le faire entrer à moitié dans le véhicule.

— Hé ! fit le gamin en luttant pour lui échapper.

En hâte, Tosca récupéra le mouchoir et le plaqua sur le visage de sa victime, étouffant ses cris. Le gosse se débattit encore quelques secondes, puis devint soudain tout flasque.

Tosca finit de le tirer complètement dans la Ford, avant de le pousser sans ménagement à l'arrière. Il regarda par les fenêtres et dans ses rétroviseurs, s'assurant qu'aucun automobiliste n'était arrivé sur les lieux. Satisfait de constater que la voie était libre, il fit marche arrière puis disparut.

CHAPITRE V

— Je sais que ça n'a pas été facile pour vous de prendre cette décision, dit Bolan à George Simmons.

Le père d'Helena le considéra gravement.

— J'espère simplement que vous avez raison à propos de cette histoire. Vous n'avez pas idée de la façon dont tout ça ébranle ma femme.

Les deux hommes se tenaient devant la porte d'entrée de la petite maison de George et Toni Simmons, située à moins de dix kilomètres de la ferme où la famille de Joey avait été massacrée. Derrière eux, Helena réconfortait sa mère, visiblement ravagée par la douleur. Bolan observa un instant la malheureuse, puis se tourna de nouveau vers son mari.

— Je sais que c'est douloureux, déclara le Guerrier, mais aussi longtemps que le coupable sera libre, le processus de deuil ne pourra pas se faire vraiment.

— Alors, trouvez-le, quel qu'il soit. Et quel que soit le temps qu'il faudra...

— Nous l'aurons, promit Bolan. Vous avez ma promesse.

Les deux hommes se serrèrent la main tandis qu'Helena serrait une dernière fois sa mère dans ses bras, avant de rejoindre Bolan dans le couloir d'entrée. George Simmons embrassa la jeune femme et la tint un instant devant lui, à bout de bras, ses grandes mains calleuses posées sur ses épaules.

— Tu es tout ce qui nous reste, Hellie. Je sais que tu es en âge d'agir comme tu l'entends et que je n'ai jamais été capable de te dicter ta conduite, mais, je t'en prie, pour ta mère, reste en dehors de tout ça. Laisse faire M. Belasko et les autorités.

— Je serai prudente, papa. D'accord ?

— Ce n'est pas la réponse que j'attendais...

— Ne me demande pas de te mentir, s'il te plaît.

Helena baissa la voix de façon que sa mère ne puisse pas l'entendre.

— Je n'ai pas l'intention de rester à me tordre les mains et à pleurer s'il y a un moyen pour moi d'agir pour que justice soit faite. Tu as ma promesse que je serai prudente.

George fixa encore un instant sa fille, puis souleva lentement ses mains avant de s'écarter.

— Tu es aussi butée que moi, dit-il avec un sourire triste. Dans ces conditions, j'imagine que je ne peux sans doute pas te blâmer vraiment, n'est-ce pas ?

Helena fit un pas en avant et l'embrassa.

— Je t'aime, papa.

— Moi aussi.

— Ça n'a pas été facile, déclara Helena avec un soupir alors que Bolan mettait la voiture en marche.

— Je sais, mais on ne pouvait pas faire autrement. Une fois que le juge vous aura donné le feu vert et qu'on pourra exhumer les corps, nous aurons de bonnes chances de trouver un nouvel angle pour chercher le tueur.

— Je l'espère vraiment.

Dès qu'ils eurent rejoint la route, ils restèrent tous les deux silencieux. Bolan réfléchissait à la conversation qu'il avait eue avec le père d'Helena et à sa promesse de traquer et capturer le tueur. Pour un homme qui n'était jamais revenu sur sa parole, il s'était sacrément engagé, surtout quand on considérait que les meurtres n'avaient, dans le meilleur des cas, qu'un rapport périphérique avec la raison qui l'avait conduit dans le Michigan.

Pourquoi, alors, avoir fait cette promesse ? La réponse la plus évidente aurait été la jeune femme séduisante assise à côté de lui, et Bolan ne pouvait nier qu'il était assez attiré par Helena. Mais il fallait plus qu'un joli visage pour influencer l'Exécuteur. L'expérience lui avait entre autres appris qu'il y avait mieux à faire que de compromettre son jugement en succombant à des motivations personnelles.

Toutefois, au bout du compte, c'était bien un facteur personnel qui se trouvait à l'origine de l'engagement qu'avait pris Bolan de trouver l'assassin de Joey Simmons et de sa famille. Il était obligé de l'admettre, alors qu'il roulait sur cette route du Michigan.

La clé se trouvait, il le savait, dans la mort des êtres qui lui étaient chers et qui avaient péri. Jill et ses enfants, bien sûr, le jeune Cheng, isolé dans son autisme, d'autres encore, mais, surtout, plus loin dans son passé. Durant tout le temps qu'il avait combattu le Viêt-Cong, côtoyant la mort en permanence, Bolan n'avait à aucun moment envisagé que la vie de sa famille, aux Etats-Unis, pourrait être menacée. Et, pourtant, lorsqu'il était revenu, il lui avait fallu enterrer la plupart de ceux qu'il aimait.

C'étaient ces meurtres qui avaient propulsé Bolan dans une nouvelle guerre. Quand il avait appris que la mafia était responsable de l'extermination de sa famille, il avait juré vengeance et décidé de consacrer sa vie à combattre le Crime Organisé. Une guerre sanglante, sans merci, qui durait depuis des années et s'était étendue à d'autres ennemis, tout aussi vicieux : les terroristes, les agents des renseignements passés à l'ennemi... bref, le diable sous tous les

oripeaux derrière lesquels il tentait de se cacher.

Même si, dans son combat, il pouvait maintenant compter sur l'appui de Hal Brognola et de ses Black Warriors, avec tout ce que cela signifiait d'hommes, d'armes et d'équipement, cette guerre demeurerait avant tout celle d'un homme seul, qui n'obéissait qu'à son propre code et gardait à la mémoire le drame qui avait fait de lui ce qu'il était aujourd'hui. Quand il se trouvait confronté à des circonstances qui rappelaient de très près celles qu'il avait lui-même connues, Mack Bolan ne pouvait pas tourner le dos et s'en aller sans rien faire.

— Nous les trouverons, dit-il soudain à Helena après plusieurs minutes de silence.

Mais, alors même qu'il faisait cette promesse, Bolan commençait à penser que c'étaient peut-être les tueurs qui les avaient trouvés.

A peine avaient-ils quitté la maison des parents d'Helena que le Guerrier avait remarqué deux motocyclistes qui surgissaient d'une route perpendiculaire pour suivre la Mustang. Maintenant, après plusieurs kilomètres, et après qu'il avait changé d'itinéraire à plusieurs reprises, les deux bikers étaient toujours visibles dans son rétroviseur, gagnant lentement du terrain. Avec un paysage composé uniquement de champs de part et d'autre de la route à deux voies, il savait que si ces types avaient l'intention de faire autre chose que le suivre, c'était maintenant qu'ils allaient passer à l'action.

Tout en faisant glisser la fermeture Eclair de son blouson pour dégager le Beretta rangé dans son holster d'épaule, il se tourna vers Helena.

— J'aimerais que vous vous teniez prête à vous pencher en avant quand je vous le dirai, d'accord ?

A sa grande surprise, Helena lui répondit :

— Vous les avez aussi remarqués, n'est-ce pas ?

— Ouais, fit le Guerrier en accélérant.

La Mustang prit de la vitesse, passant très vite devant un champ rempli de rangées de hauts plants de maïs bien secs.

Les deux motards avaient accéléré.

Brewster chevauchait une Harley Davidson, l'emblème des Renégats peint sur le réservoir de la machine et cousu sur le dos de sa veste en jean. A côté de lui se trouvait Ronnie Guinness, un dur à cuire de vingt-deux ans qui était passé de maisons de redressement en prisons au cours des six dernières années, pour une série de délits qui allaient du vol à l'étalage et du vagabondage aux coups et blessures et au vol à main armée. Il espérait aujourd'hui ajouter le meurtre à son sinistre palmarès, afin d'assurer ainsi son admission au sein des *Renegades*.

Tenant son guidon de la main droite, Guinness plongeait la main

dans son manteau de cuir et sortit un calibre .38. Cela faisait déjà un certain temps qu'il avait appris que tirer sur une selle, de cheval ou de moto, n'était pas aussi facile que dans les films; mais d'innombrables heures passées à s'entraîner l'avaient pratiquement élevé au niveau de légende parmi ses amis. Quand il visa au-dessus de son guidon et pressa la détente, il ne lui fallut que trois coups pour atteindre son but – à savoir un des pneus de la Mustang.

Presque aussitôt, la voiture commença à zigzaguer. Guinness sourit avec satisfaction et glissa son flingue dans son manteau. Il jeta un coup d'œil de côté vers Brewster, lui-même armé d'un fusil à canon scié.

— Joli tir ! cria son chef par-dessus le rugissement de leurs machines. Maintenant, on les achève.

Bolan avait à peine fermé les doigts sur son Beretta qu'il s'aperçut qu'un des motards avait sorti un flingue. Plaçant aussitôt les deux mains sur le volant, le Guerrier cria :

— Penchez-vous ! Maintenant !

De l'intérieur de la voiture, la première détonation fit à peine plus qu'un son étouffé, surtout en comparaison avec le coup de tonnerre que fit presque aussitôt une balle pulvérisant le rétroviseur extérieur, côté passager.

Helena se pencha en avant, essayant visiblement d'atteindre son sac. Bolan avait toute son attention concentrée sur son rétroviseur et sur la route, devant lui, mais, du coin de l'œil, il la vit qui sortait un petit automatique.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, au juste ?

— Exactement ce que vous croyez, répondit-elle en dégageant le cran de sûreté du pistolet.

Au même moment, un nouveau tir explosa un des pneus. La Mustang chassa d'un côté, et Bolan dut se battre avec le volant pour essayer de contrôler le véhicule. Mais, à cause de la vitesse, c'était presque impossible, et l'Exécuteur savait qu'il avait mieux à faire que de risquer d'entraîner la voiture dans un tonneau en freinant brusquement. Alors que la Mustang commençait sérieusement à chasser, il cria :

— Cramponnez-vous ! On va sortir de la route !

CHAPITRE VI

La Mustang dérapa, décapita un indicateur kilométrique et, sautant par-dessus un fossé peu profond, fonça dans la clôture de fil de fer qui ceinturait le champ de maïs. Les poteaux de bois à moitié pourris furent coupés net par l'impact, et la clôture elle-même s'aplatit sous le poids de la voiture alors que celle-ci s'enfonçait dans les cultures. Le sol, encore détrempe des dernières pluies, ralentit le véhicule, qui roula quand même encore quelques instants en cahotant au milieu des hautes tiges, avant de s'immobiliser.

Brewster et Guinness quittèrent la route et s'arrêtèrent près de la clôture défoncée.

— J'arrive pas à les voir.

— C'est facile de retrouver leur trace, répondit Brewster. On va laisser nos Harley dans le champ et on ira les finir à pied.

Guinness approuva d'un hochement de tête, engageant en douceur sa moto sur le fil de fer couché, puis dans la première rangée de maïs. Dès qu'il fut certain qu'il était invisible de la route, il éteignit le moteur et installa sa machine sur un lit de tiges couchées. Brewster l'imita, et un silence étrange tomba soudain sur la campagne.

— On se sépare, chuchota Brewster en indiquant d'un geste qu'il allait passer sur la droite.

Son fusil à canon scié en main, il s'enfonça dans le maïs.

Guinness attendit un moment, le temps de recharger son flingue. Il était toujours dans l'euphorie qu'avait suscitée en lui la façon dont il avait explosé le pneu de la Mustang dès son second tir. Brewster devait être impressionné ! Tout ce qu'il avait à faire, maintenant, c'était de terminer le boulot, et il aurait enfin le droit de porter les couleurs des Renégats. Et là, ça serait carrément grand. En tant que membre du gang, il participerait à toutes sortes d'actions, il pourrait lever un max de ces nanas super chaudes qui n'attendaient que de se faire tirer par des motards... Bon sang ! une fois qu'il aurait passé l'épreuve d'initiation, il espérait bien qu'on le laisserait fêter la chose avec un de ces gang bangs dont il avait souvent entendu parler. Avec un peu de bol, la nana qu'ils avaient poursuivie était encore vivante, et elle ferait aussi très bien l'affaire.

Mais, d'abord, il devait la retrouver et s'assurer que le type qui l'accompagnait était mort. S'il était préférable qu'on ait l'impression qu'il avait été tué dans l'accident, comme l'avait expliqué Brewster, Guinness espérait secrètement que ce ne serait pas aussi simple. Bien sûr, il obtiendrait du crédit pour avoir buté le mec, mais ça craignait un peu comme initiation. Lui, ce qui lui plairait, c'était un truc à

l'ancienne, où il se retrouverait face à l'autre connard avant de lui montrer de quoi il était capable.

Alors qu'il s'engageait dans le champ, une brise soudaine se mit à souffler, agitant les hautes tiges autour de lui. Il y avait un autre bruit, aussi, et le motard s'arrêta net, se tournant pour pointer son arme vers l'endroit d'où provenait le son, sur sa gauche. Il se retint de presser la détente à la dernière seconde, quand il se rendit compte qu'il s'agissait seulement du vent qui agitait les membres d'un vieil épouvantail usé et à moitié tombé de son perchoir.

Guinness s'en éloigna alors pour chercher la Mustang. Le vent continuait à souffler, faisant frissonner les plants de maïs et énervant de plus en plus le motard. Des corbeaux, effrayés par ce qui venait de se passer, avaient trouvé refuge sur une ligne électrique. Quand l'un d'eux commença à crier, le croassement irréal sonna comme un rire moqueur.

— Vos gueules ! siffla Guinness en jetant un coup d'œil vers les oiseaux.

Ils l'ignorèrent, et l'un d'eux jacassa de nouveau en changeant de position sur le fil, agitant doucement les ailes. C'était une vision prémonitoire, surtout pour Guinness qui, lorsqu'il était gosse, avait vu plusieurs fois *Les Oiseaux* d'Alfred Hitchcock. Quelque part en lui, il avait l'impression que les corbeaux allaient s'envoler tous ensemble et l'attaquer en piquet.

« Reprends-toi », s'ordonna-t-il en s'enfonçant parmi les épis de maïs. Heureusement qu'il n'était pas avec Brewster. Si quelqu'un l'avait vu maintenant, à moitié mort de trouille à cause du bruit du vent et de volatiles braillards, il ne s'en serait pas relevé.

Ainsi que Brewster l'avait prévu, il était assez facile de retrouver le chemin qu'avait suivi la Mustang. L'espèce de sentier qu'elle avait creusé était assez large pour que Guinness puisse le garder en vue tandis qu'il restait quelques rangées en retrait, se dissimulant derrière des plants alentour.

Finalement, il aperçut la voiture. Vu l'angle par lequel il arrivait, il lui était assez difficile de distinguer le moindre mouvement à l'intérieur. Il regarda au-delà du véhicule, essayant de repérer Brewster qui devait arriver de l'autre côté. Mais il n'y avait aucun signe de son équipier.

— Bon, nous y voilà, chuchota-t-il en levant son arme.

Une tige de maïs couchée craqua sous son poids quand il marcha dessus.

Au même moment, Guinness devina un mouvement sur sa gauche.

Avant que le motard ait pu réagir, Bolan avait surgi du rideau de végétation. D'un mouvement sec de la main sur le poignet du motard,

il lui fit lâcher son flingue. Puis, dans le même mouvement, l'Exécuteur plia le bras et décocha un terrifiant coup de coude dans la gorge de son adversaire, avec une telle violence qu'il entendit la trachée craquer. Suffoquant, incapable de crier, le jeune type tituba vers l'arrière. Totalement anéanti par l'attaque surprise, il n'opposa pratiquement aucune résistance quand Bolan l'entraîna au sol et le mit définitivement hors-jeu.

Le Guerrier avait espéré qu'il pourrait en finir avec celui-là sans alerter son copain, mais, apparemment, il avait échoué : tandis qu'il se redressait sur les genoux, il entendit un hoquet de surprise et comprit aussitôt qu'Helena avait un problème.

Il s'élança aussitôt, essayant d'atteindre la voiture à temps, mais il avait encore quelques mètres à parcourir quand il entendit la détonation d'un fusil se répercuter à travers les maïs.

Il se rua, se préparant au pire. A sa grande surprise, il trouva Brewster étendu sur le sol, mort, son fusil à côté de lui. Helena était toujours assise à l'avant de la Mustang, la portière à moitié entrouverte et criblée d'impacts de plomb. Elle tenait encore son petit pistolet en position de tir, braqué sur le cadavre étalé par terre. Elle avait le visage livide et une expression terrifiée.

— Il allait me tuer, balbutia-t-elle dans un souffle alors que Bolan la rejoignait. Il allait me tuer !

Et il avait presque réussi. Baissant les yeux, Bolan vit le sang qui suintait à travers le manteau de la jeune femme. Elle continuait de fixer Brewster, inconsciente de sa blessure, déjà en état de choc. Bolan se pencha lentement et la débarrassa de son arme.

— Tout va bien, dit-il.

— Il allait me tuer..., répéta-t-elle.

A une trentaine de kilomètres de là, Rosey Tosca conduisait son van sur un vieux pont de brique qui surplombait le lac Jeltz, une des plus grandes étendues d'eau du comté de Macomb. Quelques bateaux étaient sortis, ancrés pour la plupart près d'étendues de nénuphars sur le rivage opposé, là où la pêche était la meilleure. Deux pêcheurs se tenaient contre la balustrade du pont, les yeux fixés sur leur ligne plongée dans les eaux encore froides de mars.

— Moi, les gars, j'ai déjà fait une belle prise, gloussa Tosca pour lui-même en passant à leur hauteur.

L'adolescent qu'il avait kidnappé un peu plus tôt était couché à l'arrière du van, les yeux bandés, bâillonné, les pieds et les poings liés. Il commençait tout juste à reprendre connaissance. Quand Tosca prit un virage un peu serré, le gamin glissa sur le sol et se cogna contre le côté de la camionnette. Il laissa échapper un gémissement étouffé.

— On y est presque, *amigo*, lui lança Tosca.

Après avoir dépassé un camp d'été pour jeunes, fermé à cette époque de l'année, Tosca ralentit et s'engagea sur une route privée. Un mur de pierres assemblées au mortier encerclait une vaste propriété d'une dizaine d'hectares, en bordure du lac. A une quarantaine de mètres de la route principale, un kiosque de sécurité se trouvait devant un portail, derrière lequel un panneau indiquait : Beta Institute.

Tosca s'arrêta à la hauteur du cabanon. Il baissa sa vitre teintée et sourit à l'agent de la sécurité.

— Salut, Dennis !

— Bonjour, monsieur, répondit l'autre, un jeune d'une vingtaine d'années aux cheveux coupés en brosse et à l'allure de jeune recrue tout juste sortie d'un camp de formation de marines.

Il pressa un bouton sur son panneau de contrôle, et les grilles de fer forgé commencèrent de s'ouvrir lentement.

— A plus tard, lança encore Tosca au garde, lui adressant un salut moqueur avant de franchir la grille.

Au début, il n'y avait rien à voir, sinon d'interminables rangées de pins espacés régulièrement qui bordaient la route et la plongeaient dans une ombre assez profonde.

Puis les arbres ouvraient soudain sur un petit campus, constitué de quatorze bâtiments de tailles variées, tous très récents et construits suffisamment bas pour se confondre avec le paysage environnant. Au premier regard on pouvait se croire dans une petite université chic pour gosses sans problème, issus de la classe aisée. Une telle confusion était d'ailleurs ce qu'avait cherché le fondateur de l'institut, faisant dessiner les plans du campus en s'inspirant d'un collège privé pour privilégiés de Los Angeles.

Il y avait quelques personnes dans le parc, mais on était loin de l'agitation d'une université en milieu de semestre. Il fallut que Tosca ait tourné sur sa droite et qu'il passe à proximité d'un amphithéâtre en plein air pour repérer un groupe d'une vingtaine de jeunes gens et de jeunes filles qui assistaient à ce qui pouvait passer pour un cours en plein air. Par sa fenêtre ouverte, toutefois, il put entendre que c'était autre chose qu'une simple classe.

Les étudiants réunis dans l'amphithéâtre s'étaient mis à chanter dans un ensemble parfait. Selon Tosca, cela pouvait être du latin, ou peut-être encore de l'espagnol. Remontant sa fenêtre pour ne plus entendre, il commença à taper des doigts sur le volant et à siffloter l'air qui passait à la radio.

Il aurait dû être blasé. Pourtant, alors qu'il collaborait depuis trois ans avec le Beta Institute, Tosca se sentait mal à l'aise chaque fois qu'il en passait l'entrée. Il y avait quelque chose dans cette entreprise qui s'adressait à une part de lui-même, un coin sombre de son esprit. La

fascination et la peur qu'il éprouvait le ramenaient au temps de son enfance, quand il faisait des cauchemars très réalistes après avoir vu très tard à la télé des films d'horreur. Bien sûr, la solution la plus évidente aurait consisté à ne plus regarder ces films, mais Tosca ne le pouvait pas. Il était irrésistiblement attiré par la sensation qu'il éprouvait lorsqu'il s'éveillait au beau milieu d'un cauchemar – le pouls accéléré, un état d'alerte, l'impression qu'il avait été entraîné dans un monde différent et qui, d'une certaine manière, lui était vital. Au fil des ans, il s'était aperçu qu'il pouvait approcher certaines de ces sensations en prenant des drogues ou en commettant des crimes, mais ses activités avec le Beta Institute étaient ce qu'il avait expérimenté de plus proche pour confiner à cet état particulier. Ici, derrière une façade apparemment tranquille et dans un magnifique environnement, se cachait un pays irréel peuplé de savants fous et de zombies vivants, de Frankenstein et de Mr Hyde. Pour Tosca, faire affaire avec un monde pareil sans être aspiré par lui était un trip incomparable. Et le fait d'être payé de façon exorbitante pour sa participation ne réussissait qu'à rendre le jeu encore plus excitant.

Tosca dépassa l'amphithéâtre puis s'engagea dans une allée où une pancarte indiquait : Bureau du Doyen. L'allée monta à travers une nouvelle ceinture de pins, le conduisant jusqu'à un bâtiment de deux niveaux construit sur le flanc d'une colline artificielle haute d'une trentaine de mètres, au sommet de laquelle se trouvait un garage et un parking. Tosca se glissa dans une place située près de l'entrée principale, coupa son moteur et sortit du van. Il se trouvait sur le toit de l'immeuble.

Un grand type portant un uniforme semblable à celui du garde de l'entrée sortit du garage. A sa ceinture, était accroché un holster qui contenait un pistolet mitrailleur Uzi.

— J'ai besoin d'une chaise roulante, lui indiqua Tosca en faisant le tour du van.

— J'en apporte une, répondit l'homme, sans paraître surpris.

Il revint quelques instants plus tard, poussant le fauteuil devant lui. Quand Tosca eut ouvert l'arrière de son van, il fit signe au garde de venir l'aider à sortir l'adolescent. Le gosse essaya de résister, s'agitant et s'efforçant de donner des coups de pieds malgré ses liens.

— Hé ! arrête tes conneries ! dit Tosca en lui donnant une claque sur l'arrière de la tête.

Il l'immobilisa ensuite tandis que le garde déclipait quelque chose de la poche de poitrine de son uniforme. Cela ressemblait à un stylo, mais, quand il ôta le capuchon, une aiguille hypodermique étincela dans la lumière de l'après-midi, avant que le garde ne la plonge dans l'épaule de l'adolescent.

Le gamin se tendit alors que l'aiguille s'enfonçait, puis il

commença à pleurer quand le garde la retira et la balança dans un réceptacle à ordures tout proche. N'opposant plus de résistance, le gosse fut transféré sur la chaise roulante, puis attaché par une série de lanières de cuir.

— Je peux m'en occuper, maintenant, dit Tosca en se plaçant derrière le fauteuil. Tenez-moi juste la porte.

Le garde s'exécuta, et Tosca fit rouler son prisonnier dans ce qui ressemblait à une serre. Des rangées de plantes fleuries s'alignaient le long des murs de verre de la structure, emplissant l'air de leurs parfums. Deux hommes en blouse de laboratoire étaient penchés au-dessus d'une grappe de plantes, extrayant avec minutie des échantillons de pollen et prenant des notes sur des clip-boards. Derrière eux, on avait une vue imprenable sur le lac Jeltz et l'arrière de l'Institut, essentiellement des bosquets de pins et de petites zones aménagées en jardins.

Les hommes regardèrent Tosca et l'adolescent dans le fauteuil roulant, avant de se remettre sans un mot à leur travail. Tosca poussa le fauteuil à travers la serre jusqu'à un ascenseur. Tout en l'attendant, il dit à son prisonnier :

— Quel dommage que tu puisses pas vendre ces fleurs ! Beaucoup sont rares, très rares, surtout dans cette partie du monde.

Le gosse ne répondit pas. La piqûre l'avait assommé, et il s'écroulait maladroitement d'un côté à l'autre de son fauteuil, la mâchoire pendante.

Quand les portes de l'ascenseur s'ouvrirent, Tosca fit rentrer l'adolescent dans la cabine, puis appuya sur le bouton du rez-de-chaussée.

— Tu vas aimer cet endroit, dit-il. Attends un peu de voir.

L'ascenseur s'arrêta en douceur et les portes s'ouvrirent de nouveau. Tosca s'engagea avec le fauteuil dans un couloir sans fenêtre mais très éclairé. Au premier coin, il tourna sur sa droite et suivit un couloir encore plus long. Il n'alla pas très loin, toutefois, car une porte s'ouvrit à la volée, livrant passage à une silhouette familière qui lui bloquait le passage.

— Qu'est-ce que tu fous ici, nom de Dieu ? demanda Frankie Cerdæ. Tu es censé flinguer cette Simmons, non ?

— On s'en occupe.

— Tu devais t'en occuper toi-même.

— Je me souviens pas que qui que ce soit ait dit ça, répliqua Tosca. En plus, j'étais occupé avec ce gosse.

Cerdæ maîtrisa son humeur alors qu'il regardait l'adolescent.

— Un fugueur ? demanda-t-il.

Tosca secoua la tête.

— Vendeur de fleurs.

— Ça revient au même.

— Et il se défend bien quand il est réveillé, promet Tosca. Un sujet parfait.

— Eh bien, on verra ce que le patron en dit, déclara Cerdæ en venant prendre en charge le gamin.

Il posa un regard dédaigneux sur Tosca.

— Je suppose que tu veux comme d'habitude.

— T'as deviné, répondit Tosca. Mais tu ne peux rien me dire là-dessus tant que tu n'as pas essayé.

— Je crois que je m'en passerai.

De la main, Cerdæ désigna une porte au fond du couloir.

— Je crois qu'il y en a une là-bas. Sers-toi.

Alors que Cerdæ s'éloignait avec l'adolescent, Tosca se dirigea vers la porte et l'ouvrit à la volée. Faisant un pas à l'intérieur de la pièce, il sourit avec satisfaction. La chambre était petite et faiblement éclairée, dépourvue de meubles à l'exception d'un lit à une place sur lequel était couchée une gosse d'à peine quinze ans, vêtue d'une blouse d'hôpital qui ne cachait pas grand-chose de son corps. Elle ne donna pas l'impression d'avoir entendu Tosca entrer dans la pièce.

— Hé ! c'est que t'es une sacrée beauté, mon cœur !

Tosca ferma la porte derrière lui et la verrouilla. Il s'approcha du lit et se pencha sur la fille, lui levant le bras droit et le laissant retomber mollement sur le lit. Elle avait assez de calmants pour dormir encore au moins deux heures...

CHAPITRE VII

— Elle a perdu beaucoup de sang, la balle a endommagé quelques côtes, mais il n'y a pas de dommages sérieux, affirma le médecin. Il lui faudra simplement du temps pour récupérer.

— Merci, toubib, dit Bolan.

Le médecin s'excusa, laissant Hal Brognola et Mack en tête à tête. Ils étaient à l'hôpital de Mosenan Isle, une petite île située sur la Détroit River, près de Wyandotte. Propriété des militaires américains, Mosenan abritait une base de haute sécurité qui se consacrait presque exclusivement à la recherche bio-chimique. Gerley Chemical était leur premier fournisseur en matériel de laboratoire, ainsi que leur sous-traitant sur une série de projets de recherches secrets. Un lien qui inquiétait Bolan.

— Tu n'as aucun souci à te faire, Striker. Elle sera surveillée vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Ça ira.

— Je n'en suis pas si sûr.

En quelques mots, Bolan évoqua le reportage qu'elle avait écrit pour le *Détroit Monthly* à propos de Gerley Chemical.

— Elle a failli être tuée à deux reprises au cours des deux derniers jours, conclut-il. Il ne peut s'agir d'une coïncidence; il est évident que quelqu'un veut la faire taire de peur qu'elle soit assise sur des infos explosives – des infos qui contiendraient la solution à notre affaire d'espionnage.

— Ça me semble un peu tiré par les cheveux, objecta Brognola. N'oublie pas que dans les deux incidents, elle n'était pas à proprement parler une cible. Simplement, elle s'est trouvée au mauvais endroit au mauvais moment lorsqu'elle a été agressée près du mobil-home de Bridony. Et pour aujourd'hui, c'est peut-être après toi que les motards en avaient, non ?

— On n'est sûr de rien, insista Bolan. Imagine que ce soit moi qui aie raison. S'il y a bien une faille dans la sécurité du site Gerley de Talville, qu'est-ce qui me dit qu'il n'y a pas aussi des traîtres sur cette île ?

Brognola était arrivé dans le Michigan trois heures plus tôt. Les deux premières avaient été passées en compagnie de hauts fonctionnaires afin d'étudier les problèmes de sécurité que rencontrait Gerley. Les uns avaient exprimé leur frustration, d'autres leur inquiétude de voir qu'on ne savait toujours pas qui faisait sortir des substances biochimiques et des informations secrètes du site de Talville. Et quand tout ce petit monde avait appris ce qui était arrivé à Don White et à Helena Simmons, un plan d'action avait été mis sur

pied. Brognola s'y était vivement opposé, mais il s'était trouvé seul et s'était vu confier la tâche délicate d'annoncer la nouvelle à la jeune femme.

— Elle sera en sécurité ici, répéta-t-il. Nous allons faire venir une équipe extérieure à cette affaire. Des gars n'ayant pas le moindre lien avec Gerley.

Bolan marcha jusqu'à une fenêtre et désigna les immeubles, de l'autre côté de l'île.

— Mais là-bas ? Il y a des gens qui traitent avec Gerley tout le temps, là-bas. S'ils apprennent qu'Helena se planque ici, ils pourraient...

La voix de Bolan mourut, et il se tourna vers Brognola en plissant les yeux.

— Oui, continua Brognola, ils pourraient essayer de faire quelque chose. Et s'ils tentent quoi que ce soit, nous serons à l'affût. Nous avons aussi mis son appartement de Talville sous surveillance. Si quelqu'un s'y montre, on lui tombera dessus.

— Si je comprends bien, elle sert d'appât.

— Ça ne vient pas de moi, Striker. Il se trouve même que j'étais contre, mais tu sais comment sont les choses. Je ne fais pas la pluie et le beau temps...

Il soupira et reporta son attention sur une mince pile de feuilles posées sur la table, devant lui.

— A propos de la ou les personnes qui font sortir des trucs de chez Gerley, nous avons déjà écarté deux des trois équipes. Ça nous laisse une douzaine de personnes à surveiller et sur qui enquêter. Tout ça prend du temps.

— En tout cas, remarqua Bolan, quand les autres auront mis la main sur les documents récupérés et qu'ils s'apercevront qu'ils sont faux, ils se rendront compte aussi qu'on se rapproche d'eux. Il se pourrait qu'un maillon de la chaîne casse et les mette dedans.

— Exactement.

L'Exécuteur but une gorgée de café, essayant d'imaginer d'autres angles sous lesquels aborder cette affaire.

— Et pour le meurtre de Don White ? On a des pistes ?

— On a fait des études balistiques sur les balles qu'on lui a retirées du corps – du calibre 22. Mais ça ne nous avance pas à grand-chose.

— Peut-être aura-t-on plus de chance avec le fusil du motard, suggéra Bolan. Si on peut établir un lien avec les blessures de la famille Simmons, ça pourrait être un élément capital.

— Sauf que nous savons déjà que l'arme du crime a été découverte dans le mobil-home de Bridony, rappela Brognola.

— Une des armes du crime. Tant qu'il n'y a pas eu d'autopsie, tu ne peux pas affirmer qu'il n'y avait pas un autre fusil...

— C'est vrai, reconnu Brognola. Ça vaut le coup de fouiller dans cette direction. Et pour ce qui concerne ce gang de motards, les Renégats, j'attends un rapport complet pour le milieu de l'après-midi. Je sais déjà qu'ils trempent dans toutes sortes d'activités illicites. Drogue, prostitution, vol à main armée, meurtres...

— Et tentatives de meurtres, ajouta Bolan.

— Exact.

L'Exécuteur jeta un coup d'œil à sa montre.

— Les corps des Simmons vont être exhumés dans deux heures. Je tiens à être là-bas. Est-ce que tu as besoin de moi ici ?

— Attends voir...

Alors que Brognola parcourait ses notes, la porte de la salle s'ouvrit et laissa le passage à Jack Grimaldi. L'Exécuteur et lui s'étaient rencontrés dans des camps opposés, puisque Jack avait été pilote pour la mafia, mais ils étaient alliés depuis bien longtemps, et, au fil des ans, ils avaient combattu ensemble d'innombrables fois. La spécialité de Grimaldi était l'aviation, mais, au cours des nombreuses opérations qu'il avait menées au côté de l'Exécuteur, le pilote avait prouvé amplement qu'il était aussi à l'aise à l'extérieur d'un cockpit qu'à l'intérieur.

— J'ai entendu dire que ça avait chauffé, aujourd'hui, dit-il à Bolan en se laissant tomber sur une chaise vacante et en tendant une pochette de papier Kraft à Brognola.

— Rien que ma ration quotidienne.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Brognola en ouvrant le dossier.

— Les résultats de l'enquête sur Ken Bridony, répondit le pilote. Il a le profil. Solitaire, paranoïaque, brillant sur peu de chose. Il vivait dans le camping depuis quatre mois.

— Un lien avec Gerley Chemical ?

— A part le fait de vivre de l'autre côté du bois, non, répondit Grimaldi. Il prenait bien des médicaments venant des laboratoires Gerley, mais on pourrait en dire autant de la moitié des habitants du Michigan.

Brognola haussa les sourcils.

— D'après ce que je lis là, Bridony n'avait pas fait de déclaration pour l'achat du fusil.

— Non, mais il pourrait très bien l'avoir volé, souligna Grimaldi. Ou l'avoir acheté au marché noir... Il y a plein de façons.

— Et moi, affirma Bolan, je persiste à croire qu'il a dû être planqué par la personne qui les a flingués, Don White et lui. Et ça n'était pas un adolescent fugueur.

Bolan feuilleta le rapport et trouva un autre détail qui l'intrigua.

— C'est quoi cette histoire comme quoi il était étudiant ? Je croyais qu'il avait une trentaine d'années.

— Trente-deux. Il prenait juste des cours de programmation informatique, précisa Grimaldi en désignant une ligne. Ce Beta Institute est une espèce d'école privée. Ils organisent des cours de formation professionnelle ouverts au public, mais ils ont aussi beaucoup d'étudiants à demeure.

— C'est une résidence universitaire ?

— Pas exactement. Autant que je sache, le campus semble se partager en deux. A côté des classes de formation, un peu à part, il y a un centre de soins. Tu sais, le genre d'endroit qui fait à la fois centre de désintoxication et où les gens envoient leurs gosses quand ils deviennent incontrôlables. L'endroit appartient à des privés. Ils gardent un profil bas, et rien ne laisse penser qu'ils fassent quoi que ce soit qui aille à l'encontre de la loi.

— Je me demande..., commença Brognola. Il pourrait y avoir un lien entre ces gosses à problèmes et le fait que Bridony a été suspecté de kidnapper des adolescents.

— Comment ça ? demanda Bolan.

— Je n'en sais trop rien. Peut-être qu'il se rendait juste dans cette école pour être à proximité des gamins. On n'a pas déterminé s'il était maniaque ou souffrait de troubles quelconques, mais si c'est le cas, c'était comme qui dirait l'endroit idéal pour rôder...

— Et pas simplement pour ça, intervint Grimaldi. Si la théorie selon laquelle Bridony aurait été flingué par son complice tient, il se pourrait qu'il l'ait rencontré dans cet institut.

— Le gus que j'ai croisé dans la forêt n'avait rien d'un gamin.

— Et Bridony non plus, rappela Grimaldi à Bolan. S'il suivait un de ces cours de formation, il y avait probablement d'autres adultes avec lui.

— Ça vaudrait le coup d'aller s'y intéresser, dit Brognola.

— Je m'en occupe, promet le pilote. Je veux essayer d'en apprendre un peu plus sur ses autres contacts de travail et aller encore jeter un coup d'œil du côté du camping. On va bien finir par trouver un truc pour dénouer ce sac d'embrouilles.

Rosey Tosca était allongé sur le lit, avec la fille couchée en travers du matelas, inconsciente et nue. Tosca se trouvait dans la pièce depuis environ une heure, et, à présent, épuisé et pensif, il fixait le plafonnier.

A l'heure qu'il était, pensa-t-il, Helena Simmons et le type qui l'avait sauvée n'étaient probablement plus que de l'histoire ancienne; et Scotty Sear était probablement en train de faire ce qu'il fallait pour qu'il n'y ait pas d'autopsie de la famille Simmons.

Ça ferait deux gros soucis en moins, et il lui restait quelques heures avant de se rendre à Wyandotte. Une halte au club de gym était

inévitable, décida-t-il. Il se tremperait dans la piscine, profiterait du sauna, s'arrangerait pour que cette grosse Suédoise lui fasse un long massage, puis il s'habillerait pour aller se payer un bon repas, avec un bon vin, chez McWitt, sur Olympic Avenue. Après ça, il se sentirait au top et capable de négocier avec les Boliviens.

La rêverie de Tosca fut brutalement interrompue par des coups donnés à la porte.

— Le boss veut te voir, lui dit Cerdæ à travers le battant. Habille-toi et amène ton cul vite fait !

— On dit : « s'il vous plaît », répliqua Tosca d'un ton moqueur.

— Va te faire foutre !

Tosca entendit Cerdæ s'éloigner. Il repoussa la fille, puis s'assit sur le lit et récupéra ses affaires. Tout en s'habillant, il jeta un coup d'œil à sa dernière victime. Si elle était comme les autres, elle se réveillerait sans le moindre souvenir de ce qui venait de lui arriver. Les « conseillers » de l'institut lui diraient tout ce qu'il fallait pour briser un peu plus ce qui lui restait de volonté, faisant d'elle une travailleuse pleine de loyauté, et reconnaissante pour la modeste position qu'on lui accorderait.

Une fois habillé, Tosca quitta la pièce. Quand il eut atteint une grande galerie, il entra dans une immense antichambre, presque aveuglante dans sa blancheur. Cerdæ n'était visible nulle part. La seule autre personne dans la pièce était l'homme responsable de la création du Beta Institute ainsi que de ses projets en cours – l'homme que Frankie Cerdæ avait pour fonction de protéger.

Agé d'une soixantaine d'années, le Dr Mark Dykes avait le teint très pâle et les épaules tombantes, avec un bouc de la même nuance argentée que ses cheveux coupés court; il portait des lunettes à monture de métal et avait un regard bleu clair. Levant les yeux de son clip-board, il offrit un sourire chaleureux à Tosca et tendit une large main osseuse.

— Rosey, mon garçon ! lança-t-il d'un ton jovial en lui serrant la main. Vous nous avez apporté un bon élément, cette fois. De première qualité, vraiment.

— Heureux de l'entendre.

— J'ai pensé que vous aimeriez peut-être voir ce que nous avons fait avec lui.

— Euh... oui, pourquoi pas ? fit Tosca en haussant les épaules.

— Pourquoi pas, en effet !

Dykes tapa des mains et fit signe à Tosca de le suivre tandis qu'il traversait la pièce.

— Venez, c'est par là.

Ils s'approchèrent d'une des grandes fenêtres qui occupaient un des murs. Quand Dykes appuya sur un bouton qui se trouvait à côté de

l'encadrement, un mince volet s'enroula dans le mur, révélant que la fenêtre était en réalité un miroir sans tain, permettant de voir sans être vu ce qui se passait dans la pièce voisine. Tosca découvrit ainsi deux personnes, assises sur des chaises de part et d'autre d'une table. Une femme d'une quarantaine d'années, vêtue d'une robe bleue toute simple, et le jeune que Tosca avait amené.

— C'est un sujet parfait, expliqua Dykes. Borné et absolument pas coopératif. Nous le soupçonnons d'être un fugueur, mais il ne nous a rien dit de l'endroit d'où il vient, de ses parents ni de la raison pour laquelle il était dans la rue. Rien.

— Mais cela va changer, n'est-ce pas ?

— Absolument, confirma Dykes en consultant sa montre. Nous lui avons injecté le sérum il y a quelques minutes. Il ne nous reste plus qu'à croiser les doigts...

Alors que Tosca gardait les yeux fixés sur ce qui se passait de l'autre côté de la fenêtre, Dykes actionna un interrupteur qui leur permettait d'entendre ce qui se disait de l'autre côté du miroir.

— Comment t'appelles-tu ? demanda la femme.

— Jim, répondit le gamin avec désinvolture.

— Jim comment ?

— Jim Claney.

L'adolescent tapait en rythme sur la table avec ses doigts, hochant sans arrêt la tête. Rien, dans son regard clair, ne trahissait le fait qu'il était drogué. Il n'y avait plus aucun signe de la résistance qu'il avait opposée un peu plus tôt, et il ne semblait pas avoir conscience des circonstances dans lesquelles il s'était retrouvé là. En le voyant, on aurait pu croire qu'il s'agissait d'un lycéen curieux venu bavarder avec un conseiller d'orientation.

— Et d'où viens-tu, Jim Claney ? demanda la femme.

— Californie. Anaheim, répondit le garçon sans la moindre hésitation, avant d'ajouter avec un sourire espiègle : A deux pâtés de maisons du stade de base-ball. Vous connaissez les Angels ?

— Oui. Et est-ce que tes parents vivent toujours à Anaheim ?

— Bien sûr. Mon père est flic, et ma mère s'occupe de la maison.

— Je vois. Et pourquoi est-ce que tu as quitté la maison ?

— J'en avais marre que papa me tabasse.

Tandis que l'entretien se poursuivait, Dykes se tourna vers son compagnon :

— Pas mal, n'est-ce pas ?

Tosca était impressionné.

— Vous dites qu'avant d'avoir pris le sérum, il ne vous aurait jamais raconté tout ça ?

— Pas un mot, assura Dykes en riant. En fait, il y a encore cinq minutes, nous n'étions pas sûrs qu'il avait dans son vocabulaire

d'autres mots que : « Allez vous faire foutre ! »

— Ça ne semble pas le gêner du tout de parler, maintenant, observa Tosca.

— En effet. Et si tout se passe comme je l'espère, il s'endormira une fois que la drogue fera moins d'effet. Et, à son réveil, il n'aura aucun souvenir de ce qui se sera passé.

— C'est comme pour l'hypnose, suggéra Tosca.

— Dans un sens, acquiesça Dykes. Mais il m'a quand même fallu près de vingt ans pour en arriver là.

— Sans blague ?

Tosca fixa le jeune qui, de l'autre côté de la vitre, allumait tranquillement une cigarette.

— Et ces papiers que je vous ai apportés la nuit dernière ? Est-ce qu'ils vous sont utiles ?

Dykes sourit.

— Il faut qu'on parle de ça, Rosey. Mais ça peut attendre.

Soudain sur ses gardes, Tosca fronça les sourcils.

— Qu'est-ce qui se passe ? Je vous ai tout apporté.

— Je n'ai aucun doute là-dessus. Mais je vous en prie, ne nous soucions pas de ça maintenant. Ce qui se passe ici est plus important et... Attendez ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

Dans l'autre pièce, les choses avaient soudain mal tourné. Une minute plus tôt, le gamin riait en parlant avec la femme et en tirant sur sa cigarette; et il était maintenant debout, suffoquant et se tenant la gorge. La femme se leva à son tour et contourna la table pour l'aider.

Dykes s'approcha de l'Interphone installé près de la porte, appuya sur un bouton et cria :

— Code Bleu, salle 5 ! Code Bleu, salle 5.

Tosca le suivit ensuite dans la pièce, où l'adolescent s'était effondré sur le sol. Son visage avait viré au bleu. La femme lui inclina la tête en arrière et commença à lui faire de la respiration artificielle. Quelques secondes plus tard, Frankie Cerdas fit irruption dans la pièce avec deux hommes en blouse blanche qui avaient apporté des seringues et un défibrillateur portable. Tosca se tint en retrait tandis que les autres se penchaient au-dessus du jeune, essayant par divers moyens de le ranimer. Quand le bouche-à-bouche eut échoué et que plusieurs injections n'eurent produit aucun effet, on plaça les défibrillateurs sur le torse nu de l'adolescent et une charge électrique lui traversa le corps. Il tressauta violemment, mais le cœur refusa de repartir.

— Il nous a quittés, finit par reconnaître Dykes, qui avait perdu toute son euphorie. Je n'arrive pas à y croire...

— C'est arrivé juste après qu'il a commencé à fumer sa cigarette, observa la femme.

— Je le sais !

— Mais jusque-là, tout se passait bien, intervint Tosca. Vous devez être tout près de votre but, n'est-ce pas ?

— Comment savoir ? s'écria Dykes. Peut-être y a-t-il un lien avec la cigarette... et peut-être ne s'agit-il que d'une coïncidence, vous comprenez ? Je vais être obligé de le charcuter pour savoir.

Le médecin ramassa le paquet de cigarettes du gamin et le balança contre le mur avant de quitter la pièce en trombe.

— O.K., O.K., fit Cerdas en s'avançant.

Il passa les mains sous les épaules du jeune et fit signe à un des médecins de lui attraper les jambes.

— Sortons-le d'ici.

Tosca observa le cadavre qu'on portait, puis se tourna vers la femme, qui était visiblement bouleversée par ce qui venait de se passer.

— C'est déjà arrivé combien de fois ? lui demanda-t-il.

La femme prit une profonde inspiration et dit :

— Rien n'est arrivé.

— Comment ça ?

— Vous ne comprenez donc pas ? insista la femme. Je vous dis que rien n'est arrivé...

CHAPITRE VIII

Le shérif Hough attendait à l'extérieur de sa voiture de patrouille quand Bolan arriva au Farthing Meadows Cemetery.

— Vous avez loué une autre Mustang ? s'exclama Hough comme Bolan sortait de sa voiture. Vous n'êtes pas du genre superstitieux, vous au moins.

— Je ne crois pas, non.

La tension entre les deux hommes était presque palpable, mais aucun ne semblait sur le point de présenter la moindre excuse.

— Tout est O.K. pour ce qui concerne la paperasserie, annonça Hough en tapotant une bosse sur la poche poitrine de son blouson. Les gars du légiste se trouvent déjà du côté des tombes. Ils voudraient commencer pendant qu'il fait encore jour.

— Ça me va, répondit Bolan.

Ils s'engagèrent sur une petite allée dallée en légère pente. Le sol était couvert de pierres tombales, mais aussi des dernières feuilles colorées de l'hiver perdues par les grands ormes dont les silhouettes sombres se détachaient sur le ciel limpide.

Alors qu'ils passaient une rangée d'arbustes, Bolan remarqua les restes écroulés d'un vieux mur de brique à travers le feuillage.

— Un bâtiment ? demanda-t-il.

— Un sanatorium, expliqua Hough avec un geste alentour. Il y a des années, tout ça était un asile de fous. On l'a fermé, et personne n'a eu le courage d'exploiter la terre; et le jour où on a eu assez des campeurs de passage qui fichaient le feu aux bâtiments en s'en allant, on a tout démoli avant d'en faire un cimetière. Les morts se foutent pas mal de savoir qu'il y avait une maison pour dingues ici, avant, vous ne croyez pas ?

— Je suppose que ça ne les gêne pas trop, en effet.

— En venant ici, j'ai donné un coup de fil à George et Toni Simmons, reprit Hough. Ils sont un tantinet effrayés par le fait d'avoir des gardes armés postés à l'extérieur de leur maison.

— On ne peut pas leur en vouloir, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur, on ne peut pas, reconnu le shérif. Je leur ai fait savoir que leur fille était protégée, elle aussi. Ils m'ont demandé où. Et, bien sûr, je n'ai pas pu leur répondre, vu que je n'en sais rien...

— Et je n'ai pas la possibilité de vous le dire. Elle est entre de bonnes mains.

— Ouais, fit Hough d'une voix traînante. En fait, George m'a raconté que vous lui aviez dit la même chose.

Une dispute n'intéressait pas Bolan, et il détourna les yeux du

shérif. Un peu plus haut, un des employés du cimetière était assis aux commandes d'une petite pelle mécanique, creusant la terre devant une pierre tombale sur laquelle était gravé le nom de Joseph James Simmons. Le légiste se tenait à côté, le visage vide d'expression. Il n'entamerait pas les autopsies tant que les corps n'auraient pas été transportés à la morgue du comté, mais on lui avait demandé d'accompagner Hough et d'assister aux événements en tant que témoin.

— Vous savez, Belasko, reprit Hough, je peux supporter le fait que vous ne m'aimiez pas, parce que, entre autres, ce sentiment est mutuel. Seulement, l'impression que j'ai ici, c'est que vous ne me faites pas confiance, et ça, ça m'ennuie.

— Je suis désolé de vous donner cette impression, parce que ça n'a rien de personnel.

— Ouais, d'accord.

Hough présenta Bolan au légiste, puis les trois hommes regardèrent en silence le type du cimetière qui continuait de creuser dans la terre et la déverser à quelques mètres de là, sur un tas qui grossissait. Le Guerrier jeta un coup d'œil aux pierres tombales de la femme de Joey et des enfants. De la terre fraîche avait été jetée sur les tombes quelques semaines plus tôt, mais elle s'était déjà mélangée avec l'herbe alentour. Il était clair que les tombes n'avaient pas été dérangées depuis l'enterrement.

Quelques minutes plus tard, l'employé vida une dernière fois la lame de sa pelle mécanique, avant d'éteindre le moteur de l'engin et de sauter à terre.

— Je me fais l'impression d'un profanateur de sépulture, marmonna le shérif.

Une fois que le cercueil eut été hissé aussi haut que possible, les jardiniers stoppèrent le treuil, puis prirent position de part et d'autre de la bière, la prenant par les poignées. Bolan et Hough assurèrent aussi leur prise, on compta jusqu'à trois, et les quatre hommes sortirent le cercueil du trou.

— C'est rudement léger ! s'étonna Hough. Surtout quand on pense que Joey faisait plus de cent kilos !

Bolan s'accroupit aussitôt et se pencha pour regarder le dessous du coffre de bois. Avec stupéfaction, il constata qu'une grande partie du fond avait été arrachée, révélant l'intérieur, qui était vide.

— Le corps a disparu, annonça-t-il.

Durant ses jours de repos, Todd Jeffler travaillait au noir comme chauffeur pour Sanicorp Ltd., une entreprise basée à Détroit et spécialisée dans l'enlèvement de déchets dangereux. Grâce à des tarifs ultra-compétitifs, des dirigeants pleins de zèle et un soutien discret du

syndicat de Jimmy Bariggia, Sanicorp avait pratiquement accaparé l'ensemble du marché au cours des dernières années, comptant parmi ses clients un grand constructeur automobile, d'importants centres pharmaceutiques à Kalamazoo, Niles et Lansing, et quatre installations militaires basées dans la péninsule inférieure.

Et bien sûr, Sanicorp avait aussi passé contrat avec Gerley Chemical.

Comme il le faisait chaque mardi après-midi depuis maintenant cinq mois, Jeffler passa le portail de chez Gerley à 14 h 30. Au volant, à côté de lui, il y avait Pedro Billings, un membre de longue date des Renégats, le gang de motards – même si rien dans son allure ne pouvait le laisser deviner. Comme Jeffler, le biker portait un gros imperméable jaune vif, sur un pantalon, des gants et des bottes assorties. Suspendu autour de son cou, un masque qui, en cas d'urgence, pouvait le protéger de bon nombre d'accidents parmi lesquels une fuite inattendue de produits toxiques.

Un garde apporta un clip-board jusqu'au camion et le tendit à Jeffler quand celui-ci eut baissé sa vitre.

— Ça gaze, Floyd ? lança Jeffler en gribouillant sa signature sur un formulaire d'admission.

— Ouais, ça va, répondit le garde.

Il adressa un vague signe de la tête à Pedro, puis demanda à Jeffler :

— Tu suis les Pistons, ce soir ?

— Tu penses bien que oui, répondit Jeffler en lui rendant le clip-board. Ils vont leur foutre douze points dans la vue, aux autres.

— Ça ressemble à un pari ou je m'y connais pas !

Le garde tendit deux badges d'identification à Jeffler.

— Qu'est-ce que tu dis de vingt dollars ?

— Ça marche !

Jeffler passa une vitesse tandis que le garde s'écartait et faisait signe à un autre homme de lever la barrière qui bloquait l'entrée. Jeffler pénétra sur le site et contourna le premier bâtiment qu'il croisa, jusqu'à un ponton de chargement festonné d'une multitude d'autocollants qui mettaient en garde contre la présence de toutes sortes de déchets dangereux dans les environs immédiats.

Laissant le moteur tourner, les deux hommes sortirent de la cabine et grimpèrent sur le ponton de chargement. Il y avait une sonnette sur le mur proche de la porte principale, et Jeffler la pressa, puis recula et attendit une réponse. Pedro regardait autour de lui avec nervosité.

— Tu crois que c'est une bonne idée de faire ça ? demanda-t-il. Surtout avec l'enquête en cours ?

— Qu'est-ce que tu veux faire d'autre, l'ami ? Arrêter ? Tu ne penses pas que ça ne servirait qu'à éveiller les soupçons, et qu'il vaut

mieux continuer comme si tout se passait normalement ?

Pedro réfléchit à la question et haussa les épaules.

— Je sais pas. Peut-être que tu as raison.

— Bien sûr que j'ai raison ! Et c'est pour ça que je mène les opérations.

— Moi je pensais que c'était juste parce que ton frangin travaille ici.

Jeffler décocha un regard d'avertissement à Pedro.

— Fais pas trop le malin. Tu m'as compris ?

— Je t'ai parfaitement compris.

— Bien, dit Jeffler.

Un moment plus tard, la porte s'ouvrit et Tim Jeffler, le jeune frère de Todd, accueillit les deux hommes dans l'entrepôt principal.

— Salut, frangin ! lança Todd en lui donnant un coup de poing sur l'épaule. Alors, tu vas nous refiler un peu de déchets ?

— C'est pas toujours ce que je fais ?

Tim désigna de la tête l'extrémité de l'entrepôt, où plusieurs tonneaux de deux cents litres étaient fixés sur une palette de bois.

— Bon, allez, on s'y met, dit Jeffler à Pedro.

Tandis que celui-ci traversait déjà le grand espace, Jeffler s'attarda pour se trouver seul avec son frère.

— On a des problèmes, Todd, lui dit alors Tim. De gros problèmes...

Pendant que les employés du cimetière déposaient le cercueil vide de Joey Simmons sur le chariot, Bolan et Hough revinrent vers la fosse et regardèrent dans le fond. Ils purent voir des éclats de bois mélangés à la terre meuble, ainsi qu'une ouverture, de la taille d'une bouche d'égout, juste à l'endroit où le cercueil avait dû être posé.

— Ça alors ! fit le shérif d'un ton incrédule.

Bolan sortit vite de sa propre stupeur et agrippa une des courroies du treuil, l'utilisant pour supporter son poids alors qu'il se laissait descendre dans la fosse. Une fois qu'il eut atteint le fond, il lâcha la courroie et sortit son Beretta. Jetant un coup d'œil dans le trou, il lança à Hough :

— Je ne peux pas voir très loin à l'intérieur, mais on dirait que ça fait comme un coude.

Quand il vit le Guerrier passer les jambes dans le trou, Hough laissa échapper un cri étranglé.

— Qu'est-ce que vous foutez, bon sang ?

— Je veux voir où ça mène.

— Vous êtes cinglé ? On n'a pas la moindre idée de ce qui se trouve là-dedans.

— J'ai bien l'intention de le découvrir.

Alors qu'il se tortillait dans l'ouverture, de la terre tomba tout autour de lui. Comme il avait cru le voir, le tunnel faisait un coude de presque quarante-cinq degrés, qui lui permit de se mouvoir lentement, en tâtant le terrain avec ses pieds. Une fois qu'il se trouva complètement à l'intérieur de l'étroit boyau, il observa une courte pause, le temps que ses yeux s'adaptent au changement de lumière. Le sol, autour de lui, était froid et humide. Il pouvait entendre le bruit de sa respiration dans l'espace confiné, mais il n'y avait pas d'autre son, excepté celui des petites mottes de terre qui tombaient dans l'ouverture.

Bolan avait descendu quelques mètres quand il déboucha sur un autre tunnel, à l'horizontale celui-ci. Il s'approcha avec prudence de l'ouverture, son arme devant lui. Incapable de sentir ou voir quoi que ce soit, il décida de poursuivre sa descente. Et très vite, son pied perdit le contact avec la terre ferme et se retrouva dans le vide. Le Guerrier continua d'avancer, prudemment, puis balança ses jambes en avant. Elles frôlèrent quelque chose de dur et de plat. Un mur. Il balança sa jambe d'avant en arrière et entra finalement en contact avec ce qui ressemblait au barreau d'une échelle. Se tordant, le Guerrier parvint à s'extraire du boyau et descendit l'échelle jusqu'à ce qu'un de ses pieds entre de nouveau en contact avec le sol. L'écho qu'il suscita sur sa droite et sa gauche lui donna une bonne idée de ce sur quoi il venait de tomber.

— Il y a une espèce de tunnel, ici, lança-t-il à Hough. Avec des murs carrelés et un sol de béton.

Le shérif s'était laissé tomber dans la fosse, et Bolan pouvait entrevoir sa silhouette dans la petite ouverture.

— Ça doit être un des sous-sols de l'asile, expliqua-t-il. Ils en avaient tout un réseau qui leur permettait de transporter les patients d'un bâtiment à l'autre.

— Je vais essayer de voir où celui-ci mène.

— Vous faites comme vous voulez, lui dit Hough. Bon sang, c'est trop fort, cette histoire.

Bolan ignore le shérif et commença à descendre le tunnel en tâtonnant, s'enfonçant dans des ténèbres de plus en plus épaisses et froides. L'odeur de pourriture et de décomposition était suffocante.

Après encore une trentaine de mètres, le tunnel faisait un coude. Bolan passa le coin avec prudence, puis se figea. Il y avait encore un tournant juste devant, et il repéra une faible lueur qui se répandait dans le passage.

Alors que Bolan avançait d'un pas, la lumière s'éteignit soudain et il entendit un mouvement. D'un geste instinctif, il s'accroupit et s'appuya sur un côté. Quelques secondes plus tard, il y eut des spots de lumière à l'autre bout du tunnel alors qu'un coup de feu partait et

qu'une balle venait fracasser le carrelage du mur situé derrière Bolan. Il pointa aussitôt son arme dans la direction et répliqua.

Il était difficile d'entendre quoi que ce soit par dessus l'écho des détonations, mais Bolan tendit l'oreille et perçut les bruits de pas de quelqu'un qui battait en retraite. Il se redressa et s'élança, se reposant sur sa mémoire pour estimer la distance jusqu'au prochain virage. Il s'arrêta juste au coin et écouta de nouveau. Les bruits de pas étaient plus distincts maintenant, et il crut deviner que le flingueur se trouvait dans une portion droite du tunnel. Positionnant son Beretta en mode automatique, Bolan vida ce qui restait de son chargeur droit devant lui.

Il n'y eut aucun feu de réplique.

Comme il repartait vers l'avant, le Guerrier plongea la main dans la poche de son manteau pour y prendre un chargeur plein. Rien. Il songea qu'il l'avait probablement perdu tandis qu'il descendait dans le tunnel.

Mais il n'était pas question pour lui de rebrousser chemin. Rangeant le Beretta dans son holster, il repartit. A un moment, il s'aperçut qu'il passait une intersection avec un autre tunnel, et il s'accroupit de nouveau, conscient que son gibier pouvait fort bien avoir réussi à sortir indemne de la fusillade. Comme tout restait silencieux, il reprit sa progression. Au bout de trois pas, il donna un coup de pied dans quelque chose qui se trouvait au milieu du tunnel. Il se baissa et fouilla le sol jusqu'à ce que ses doigts se ferment sur l'objet en question.

Une torche.

Il l'alluma et dirigea le faisceau lumineux vers l'endroit où il avait fait feu avec le Beretta.

A cet instant, il entendit un bruit derrière lui. Il pivota, captant dans la lumière de sa lampe une silhouette qui venait juste de jaillir de la jonction qu'il avait dépassée la seconde précédente. Le type avait le doigt sur la détente d'un .357 Magnum dirigé droit sur lui.

— T'es un homme mort, dit Scotty Sear à l'Exécuteur.

CHAPITRE IX

Dans le même mouvement, Bolan éteignit la lampe et plongeait sur sa droite alors qu'une détonation résonnait à travers le couloir. Il atterrit contre le mur, absorbant avec son épaule une grande partie du choc, puis s'agenouilla et agrippa fermement la torche, attendant dans le noir le prochain mouvement de son adversaire.

En fait, le biker s'écroula vers l'avant et atterrit la tête la première sur le sol. Son flingue lui échappa et glissa sur le béton jusqu'aux pieds de Bolan, qui s'en empara aussitôt, sans trop savoir ce qui venait de se passer.

— Belasko ? appela une voix familière surgie des ténèbres.

Bolan leva sa lampe et promena le faisceau lumineux dans la portion de couloir qu'il venait juste de traverser. Rien.

— Shérif ? appela-t-il en levant le Magnum dans sa main droite.

Hough surgit à la jonction du couloir, tenant son revolver de service. Il jeta un coup d'œil sur le corps inerte de Sear et lança :

— On dirait que je l'ai eu, pas vrai ?

L'Exécuteur braqua sa torche sur Sear, qui était couché par terre, sur le ventre. Du sang coulait de la blessure qu'il avait entre les omoplates.

— Ouais, vous l'avez eu, confirma-t-il en cherchant vainement le poulx du biker. Et juste au bon moment.

— Bon sang, c'est un sacré coup de bol.

Bolan lui jeta un regard acéré.

— Je ne vous attendais pas ici.

— Moi non plus, avoua Hough. Mais je me suis dit que si vous veniez jusqu'ici, le moins que je pouvais faire c'était de surveiller vos arrières.

— J'ai une dette envers vous, dit Bolan.

Hough haussa les épaules.

— Je suis un flic, pas un usurier. Vous ne me devez rien du tout.

Les deux hommes se regardèrent avec un nouveau respect, sans pour autant éprouver le besoin d'exprimer leur changement d'opinion respectif. Au bout d'un moment de silence, ils revinrent à des considérations plus immédiates. Alors que Bolan tournait le cadavre sur le dos, Hough vint l'examiner.

— Vous le connaissez ? demanda le Guerrier.

— Affirmatif, fit Hough en désignant un insigne sur l'épaule du blouson du biker. Il s'appelle Scotty Sear. Le chef des Renégats. Il appartenait au même gang que les deux gus qui ont essayé de vous avoir ce matin, Helena et vous.

L'Exécuteur hocha la tête.

— Je me demande ce qu'il fabrique dans cette histoire.

— Eh bien, à première vue, je dirais que Scotty a quelque chose à voir avec la disparition des corps.

— De toute la famille ?

— Ouais. Etant donné qu'ils étaient tous enterrés les uns à côté des autres, ça ne posait aucun problème d'embarquer tout le monde à partir du moment où ils avaient réussi à entrer dans la tombe.

Bolan fronça les sourcils.

— Mais comment est-ce qu'ils pouvaient savoir qu'un des tunnels passerait aussi près des tombes ?

— J'en sais trop rien, marmonna Hough, tout en fouillant dans les poches de Sear.

Dans le blouson du cadavre, il découvrit deux morceaux de papier plié.

— Peut-être que ça va nous aider...

Bolan braqua sa lampe sur les feuilles que Hough était en train de déplier. L'une d'elles était un vieux plan de l'asile de Farthing Meadows, montrant non seulement les bâtiments mais aussi le réseau de couloirs souterrains. La seconde était un papier calque, crayonné avec juste assez de détails pour suggérer les limites du cimetière actuel.

Hough posa le calque sur le plan, faisant concorder les bords, puis il désigna une rangée de rectangles allongés au milieu de la feuille supérieure.

— Voilà les tombes. Tout ce qu'ils avaient à faire, c'était descendre dans les couloirs, repérer l'emplacement qui les intéressait, puis creuser. Ce que j'aimerais savoir, c'est pourquoi ? Pourquoi est-ce que les Renégats voulaient récupérer ces corps ?

— Mon idée, c'est qu'ils n'avaient pas envie qu'il y ait une autopsie. Si je ne me trompe pas, et si j'en crois la manière dont ils nous ont coursés, Helena et moi, je dirais qu'ils sont directement impliqués dans les meurtres.

— Ouais, tout ça me paraît assez logique, approuva Hough. Mais ça n'explique pas tout.

Bolan se redressa, s'assurant que le cran de sécurité du magnum était repoussé.

— Faisons un tour et voyons si on peut trouver quelque chose. Peut-être que les corps sont toujours dans le coin.

— C'est ça, fit Hough d'un ton sceptique. Et aussi une des poules de Sear, pendant qu'on y est.

Il regarda de nouveau le plan, remarquant des traces de stylo sur le réseau de couloirs souterrains.

— A mon avis, observa-t-il en désignant une des marques, c'est par

là qu'ils sont rentrés. Ça donne dans une partie du cimetière où on n'a pas encore installé de tombes.

— Allons voir ça.

Les deux hommes rebroussèrent chemin jusqu'à l'intersection et s'engagèrent dans la portion devant laquelle Bolan était passé juste avant d'être surpris par Sear. Pour ne pas risquer de trop annoncer leur approche, Bolan dirigea le faisceau de sa lampe vers le bas, juste devant leurs pieds. Il y avait beaucoup d'empreintes de pas sur le béton crasseux, pour la plupart récentes. Le Guerrier se baissa pour les examiner de plus près.

— Il n'était pas seul, chuchota-t-il. Ils étaient au moins deux, voire trois.

— J'avais vraiment besoin d'apprendre ça ! marmonna Hough.

Ils reprirent leur progression. A la faveur de la faible lumière, on devinait à quel point le réseau souterrain s'était délabré depuis qu'on avait cessé de l'utiliser régulièrement. De la moisissure et des champignons divers couvraient les murs de carrelage, et, en certains endroits, des portions de plafond s'étaient écroulées, laissant sur le sol des amoncellement de terre et de carrelage brisé. A intervalles réguliers, des lampes de sécurité étaient scellées dans le mur, mais la plupart des ampoules étaient brisées.

Au bout d'une cinquantaine de mètres, le couloir bifurqua. Bolan éteignit sa lampe quand il aperçut en même temps que Hough une lumière vive en provenance d'une pièce située à l'extrémité du boyau. La clarté qui se déversait était suffisante pour qu'ils puissent poursuivre leur chemin sans crainte de heurter un obstacle et de signaler ainsi leur présence.

Il y avait de l'activité dans la pièce, comme en témoignaient des bruits de piétinements, des claquements de métal, le tintement du verre ainsi que le sifflement d'une lampe à pétrole. Ces sons masquèrent l'approche de Hough et de Bolan, qui purent s'accroupir à moins d'un mètre de l'entrée. Les deux hommes agrippèrent leurs armes à deux mains, puis Bolan entreprit un compte à rebours en hochant la tête.

Quand il l'abaisse pour la troisième fois, ils s'engouffrèrent dans l'entrée, leurs flingues en position de tir.

— Pas un geste ! ordonna Hough. Police !

A l'intérieur de la pièce se trouvait un autre membre des Renégats, un barbu avec de longs cheveux bruns attachés en queue-de-cheval. Il avait les bras passés autour d'une grosse boîte en carton pleine de pipettes à bec et autres accessoires de chimie. Il posa des yeux ébahis sur Hough et Bolan.

— Merde ! hoqueta-t-il. Hé ! tirez pas, les mecs !

— Pose la boîte par terre, lui dit Bolan. Lentement.

— O.K., O.K., mais tirez pas. J'suis pas armé.

Le biker se baissa lentement pour poser la boîte sur le sol. Alors qu'il se redressait, il porta la main à sa ceinture, et Bolan entrevit un reflet métallique éloquent. Il pressa la détente de son Beretta. Le Renégat se prit une triple rafale en plein torse et il tituba vers l'arrière, lâchant le flingue qu'il avait sorti de sa ceinture. Il était mort lorsqu'il s'écroula par terre.

— Mon cul qu'il était pas armé ! marmonna Hough en enjambant le cadavre pour récupérer l'arme, un monstrueux .454 Casull.

Tout au long d'un des murs de la pièce, se trouvait un escalier de béton qui menait au niveau du sol. Bolan commença de gravir les marches et lança à Hough :

— Il doit y en avoir un autre.

— Faites gaffe de pas tomber dans une embuscade, répliqua le shérif.

Les lourdes portes de bois qui gardaient l'accès à l'escalier étaient ouvertes, et alors qu'il continuait de monter, lentement, Bolan put entrevoir des fragments de ciel à travers les arbres. S'il y avait quelqu'un à l'entrée, il avait sans aucun doute entendu ce qui venait de se passer en dessous et il attendait, probablement armé d'un truc au moins aussi dévastateur que le Casull du Renégat.

Sur une des marches du haut se trouvait un gros sac rempli de poudre blanche. Il ne s'agissait pas de cocaïne, Bolan en était sûr; plutôt de lactose ou autre produit de ce genre utilisé pour couper la cocaïne avant qu'elle ne soit revendue au détail. Il avait pour sa part une idée bien précise de la façon dont il allait utiliser le sac.

Se penchant vers l'avant, il le souleva, sans cesser de tendre l'oreille pour guetter le moindre signe d'activité en surface. A part le pépiement des oiseaux et le murmure des feuilles, il n'y avait aucun bruit.

— Nous avons des hommes qui vous attendent dehors ! lança-t-il. Posez vos armes et levez les mains bien en l'air.

Il attendit un moment. N'obtenant pas de réponse, il continua de gravir les marches et balança le sac devant lui, à travers l'ouverture. Comme il l'espérait, le sac attira une pluie de balles, et quand Bolan émergea juste derrière lui, il gagna quelques précieuses secondes sur son éventuel assaillant et fut en mesure de le repérer avant d'être lui-même pris pour cible.

Le flingueur était penché derrière l'arrière d'une camionnette découverte, les mains crispées sur un Saturday Night Spécial assez cheap. Alors qu'il le dirigeait sur Bolan, une parabellum 9mm lui perça un trou bien net au milieu du front, projetant sa tête vers l'arrière. Son flingue tira inutilement sur le plateau du camion, puis il s'effondra sur le sol.

Tandis que Bolan cherchait du regard d'éventuels autres adversaires, Hough émergea du sous-sol à son tour. Ainsi que le shérif l'avait expliqué, ils se trouvaient dans une partie encore inutilisée du cimetière, bien à l'abri des regards – y compris de tous ceux qui se trouvaient toujours devant les tombes des Simmons.

Bolan traversa lentement le nuage de poudre blanche qui montait du sac et il s'approcha du pick-up. D'un rapide coup d'œil, il put constater que les corps ne se trouvaient pas à l'arrière. Toutefois, il y avait d'autres traces de pneus près du cadavre du tueur. Hough, qui avait rejoint le Guerrier, suivit les traces des yeux.

— Je ne sais pas ce qu'ils ont utilisé comme corbillard, mais ils ont mis les bouts. Merde !

L'Exécuteur reporta son attention sur l'arrière du pick-up. En plus de pelles et d'un générateur électrique, il y avait plusieurs boîtes pleines d'un équipement semblable à celui qui se trouvait en bas.

— Ils devaient avoir un labo de drogue ici, dit-il.

— On dirait, ouais, approuva Hough en s'approchant pour jeter un regard au contenu des boîtes. Les Renégats sont de gros fournisseurs du marché local.

Bolan récupéra une des pipettes à bec et l'examina à la lumière.

— Qu'est-ce que vous cherchez ? lui demanda Hough.

— Venez regarder vous-même.

Le shérif plissa les yeux et fixa le dessous du récipient de verre.

— Propriété de la Gerley Chemical Company, lut-il.

CHAPITRE X

Cela faisait trois mois que Tim Jeffler volait des documents confidentiels, et plus généralement tout ce qui lui tombait sous la main, chez Gerley Chemical; cela durait en fait depuis qu'il était entré dans le département de gestion des déchets de l'entreprise. Il avait eu le poste en partie grâce aux lettres de recommandation de son frère et de quelques autres personnes de chez Sanicorp, où il avait travaillé au cours des trois dernières années.

Parfois, comme aujourd'hui, il se contentait de cacher des matériaux dans certains des fûts de deux cents litres que venait régulièrement récupérer Sanicorp. Et quand il mettait la main sur des documents très confidentiels pouvant être planqués dans des containers moins volumineux, il prenait sur sa pause déjeuner pour aller les déposer à un endroit convenu. Il était devenu pote avec deux des hommes de la sécurité, et il avait ainsi pu contrecarrer leurs efforts pour mettre fin à l'espionnage qui sévissait chez Gerley. Mais, maintenant, il avait l'impression qu'ils étaient sur le point de le démasquer et il commençait à paniquer.

— Je ne peux plus rien aller déposer dehors, dit-il à son frère. C'est vraiment trop risqué.

Todd Jeffler hocha la tête, gardant une expression décontractée.

— Je comprends.

— Ils commencent à vraiment serrer la vis, ici, poursuivit Tim. Je ne sais même pas combien de temps je pourrai continuer à glisser des trucs dans les fûts de déchets.

— Hé, regarde donc ce que tu fais, bon sang ! s'exclama Todd.

Il jeta un regard à la caméra qui surveillait la zone de chargement depuis le haut d'un toit.

— Tu vas exploser ton gobelet de café et te le renverser dessus.

Les deux frères se trouvaient à côté d'une rangée de distributeurs automatiques installés près des pontons de chargement. Il n'y avait personne dans le coin, ce qui leur permettait de parler librement. Au fond, un autre employé de chez Gerley surveillait l'enlèvement tandis que Pedro Billings utilisait un chariot élévateur pour hisser les fûts de déchets toxiques à l'arrière du camion Sanicorp.

Buvant une gorgée de café, Tim s'efforça de calmer l'agitation de ses mains. En revanche, il ne put rien faire contre la peur que son frère voyait briller dans ses yeux.

— On raconte que quelqu'un a été tué sur le parking, la semaine dernière, reprit Tim. Près de notre point de livraison. Tu sais quelque chose, là-dessus ?

Un instant, Todd se demanda s'il devait le mettre au courant, puis il décida que non. Son frangin était déjà assez fragile, et ça ne valait pas le coup de risquer de le faire complètement basculer.

— Ouais, j'ai entendu parler de ça, répondit-il, tout en cherchant une histoire à improviser. Un vagabond qui serait tombé sur ce couple, du côté de la rivière, et les choses auraient dégénéré.

— Ça n'empêche que je peux plus assurer mes petites livraisons, insista Tim. Si je peux encore avoir accès au département de Recherche et de Développement, j'essaierai de glisser des trucs dans les déchets, mais je ne peux...

— Tim ! Tim ! Tout va bien, d'accord ?

— J'veux dire, j'ai besoin du fric et tout ça, mais c'est...

— T'inquiète pas pour le fric, déclara Todd d'un ton rassurant. Il continuera à rentrer, même si on garde un profil bas pendant un moment.

— Tu es sûr ?

Le shérif adjoint hocha la tête, offrant un sourire tendu à son frère.

— Ce dont je voudrais surtout être sûr, c'est que tu ne l'ouvriras pas, d'accord ?

— Hé ! Quelle question ! répliqua Tim. Tu me connais, non ?

Todd termina son café et écrasa le gobelet, qu'il balança ensuite dans une poubelle.

— Faut que j'y aille, frangin. On se rappelle.

Il donna une petite claque sur la joue de Tim.

— Et fais pas cette tête, d'accord ? Rentre à la maison et prends-toi quelques bières, ce soir. Tu regardes un match à la télé, tu fais passer Stacie par une petite séance de baise, et ça ira mieux.

— Ouais ! fit Tim avec un rire forcé. Ouais, c'est une bonne idée.

Tandis qu'ils rejoignaient le camion, Todd Jeffler expira lentement. Il était inquiet. Son frère commençait vraiment à péter les plombs et représentait un risque pour l'opération. Ça n'était pas bon, surtout vu la manière dont les choses allaient. Si Tim n'avait pas été son frère, Todd aurait songé à arranger un petit accident qui le réduirait au silence avant qu'il n'ait le temps de faire capoter les choses. Il savait qu'il s'exposait à des ennuis en cachant à Tosca, Cerdae et compagnie les problèmes psychologiques de Tim.

Billings, qui venait de ranger le chariot élévateur, alla rejoindre les deux frères Jeffler.

— Tout est en place ? demanda Todd.

— Pas de problème, répondit Pedro.

— Alors, on se casse.

Todd se tourna vers son frère.

— Peut-être que je passerai regarder le match avec toi, dit-il.

— Ouais, ça serait sympa !

Jeffler et Billings montèrent à bord du camion et quittèrent l'aire de chargement. A la porte principale, ils stoppèrent le camion, mais laissèrent le moteur tourner. Comme c'était la coutume, une équipe de gardes se livra à une rapide inspection du véhicule, comparant la cargaison avec une fiche d'inventaire. Etant donné que tous les fûts étaient soigneusement scellés et étiquetés comme des déchets dangereux, personne n'avait jamais l'idée de les ouvrir.

Une fois l'inspection terminée, Jeffler et Billings rendirent leurs badges et regagnèrent le camion. Sortant du complexe, ils prirent le pont qui traversait la Long Noise River, puis tournèrent sur Birti Avenue, une route à deux voies qui longeait le camping. Jeffler jeta un coup d'œil par sa fenêtre et parvint à apercevoir l'emplacement noirci du mobil-home de Ken Bridony.

Au bout d'un moment, Billings demanda :

— Qu'est-ce qui se passe, avec ton frangin ?

— Comment ça ?

— Il m'a paru un peu nerveux, non ?

Jeffler haussa les épaules.

— Ouais, mais tu serais pas nerveux, toi, si ta copine t'annonçait qu'elle a une semaine de retard sur ses règles.

— Merde ! fit Billings. Tu m'étonnes que je serais secoué !

Après un peu plus de cinq kilomètres de route, ils roulaient en pleine campagne. Ils passèrent devant la ferme des Simmons, un peu en retrait, à l'abandon depuis le récent quadruple meurtre. Les mains de Jeffler se crispèrent sur le volant tandis qu'il risquait un regard furtif vers la propriété. Il était passé devant de très nombreuses fois depuis la tuerie, et, chaque fois, il sentait un frisson glacé lui courir dans le dos. Il lui était impossible de poser les yeux sur la maison et de ne pas penser à l'expression innocente des enfants Simmons endormis, cette nuit-là, alors que Tosca et lui passaient de pièce en pièce, déterminés à en finir avec le carnage qui avait commencé quand ils avaient descendu Joey Simmons du côté du ruisseau, derrière l'étable.

Jeffler tourna juste après la ferme et s'engagea sur une piste de terre. Il roula entre les champs, traversant un pont qui passait au-dessus du petit ruisseau.

Au bout de quatre kilomètres, il quitta le chemin pour suivre deux ornières parallèles qui menaient à une forêt de vieux chênes. Une fois que le véhicule se trouva invisible depuis la route, il coupa le moteur.

Les deux hommes sortirent et allèrent ouvrir les portes du camion, à l'arrière. Utilisant un monte-charge hydraulique, ils descendirent le premier fût jusqu'au sol.

— Bon, on s'équipe ! lança Jeffler en sautant du camion.

Après avoir enfilé leur équipement de protection, à l'exception des masques, les deux hommes couchèrent le fût sur le côté et le firent

rouler sur les feuilles jusqu'à ce qu'ils atteignent un fossé creusé par un cours d'eau asséché. Alors que la terre, tout autour, était plutôt aride, le fond du fossé était boueux et décoloré.

— Hé ! viens voir ça ! lança Billings.

Il désigna, à quelques mètres sur la droite du fossé, la carcasse d'un jeune daim en pleine putréfaction, couverte de mouches et à moitié dévorée par les prédateurs.

— Pas de bol, Bambi ! commenta Jeffler d'une voix traînante.

— Ouais, fit Billings en ricanant. Il a dû boire quelque chose qu'est pas passé.

Ils allèrent chercher les autres fûts, puis mirent en place leurs masques de protection. Redressant les containers, ils firent prudemment sauter les bandes de scellage, avant de les pencher lentement vers l'avant, déversant leurs déchets liquides dans le fossé. Si l'un d'eux contenait une espèce de vase très épaisse, les autres se vidèrent sans problème. Il leur fallut tout de même un peu plus d'une demi-heure pour en finir avec tous les fûts, à l'exception d'un, créant une piscine noire et puante dans le fond du fossé.

— Ça te dit de piquer une petite tête ? plaisanta Jeffler alors qu'ils contemplaient le résultat de leur travail.

— Ouais, mais après toi, répliqua Billings. Bon, on se débarrasse du dernier, on charge tout ça et on se tire.

— On a déjà fini, dit Jeffler.

— Mais il reste...

— Je m'en charge, coupa Jeffler.

— Ça me va.

Après qu'ils eurent rechargé les fûts vides à l'arrière du camion, les deux hommes utilisèrent des râteliers pour créer un tapis de feuilles sur les déchets.

— Ça ira ! dit soudain Jeffler. Le top du top en matière de gestion des déchets, comme ils disent.

Ils rejoignirent le camion et s'en allèrent, laissant les résidus toxiques imprégner lentement le sol du Michigan.

— Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment une bande de bikers a pu mettre la main sur les plans d'un asile de fous démolit il y a plus de vingt ans.

Grimaldi venait de faire cette remarque à Bolan, pendant que son hélicoptère Bell s'élevait au-dessus du cimetière de Farthing Meadows.

— J'espère qu'on pourra le découvrir très vite.

Bolan baissa les yeux et observa le shérif Hough qui formait un cercle avec le légiste et les services de secours dépêchés pour se charger des trois cadavres des Renégats. L'Exécuteur avait passé un appel demandant à ce que Grimaldi vienne le prendre. Leur objectif

était simple : atteindre le camp de base des Renégats avant que les bikers n'apprennent que leur chef et deux de ses hommes avaient été tués dans le cimetière. La police d'Etat devait se rendre là-bas dans l'heure, mais Bolan tenait à être le premier sur place.

— Helena a repris connaissance il y a environ une heure, annonça Grimaldi alors qu'ils survolaient la surface brillante de plusieurs petits lacs.

— Elle tient le coup ?

— Oui. Tu ne sors pas des épreuves qu'elle a traversées ce dernier mois sans t'endurcir. Le toubib dit qu'il faut la laisser récupérer encore un peu avant d'aller lui imposer nos questions.

— Ça me paraît logique, approuva Bolan. Mais ça vaudrait la peine qu'on lui demande l'autorisation d'aller jeter un coup d'œil aux notes qu'elle avait prises pour son article sur Gerley Chemical.

— Tu crois qu'il y a un lien entre tout ça ?

— Il le faut, même si c'est le fait du hasard.

— Comment ça ?

— Elle s'était penchée sur des questions qui n'ont rien à voir avec le problème qui nous intéresse, expliqua Bolan. En même temps, il se peut très bien qu'elle soit tombée sur des infos qui n'avaient aucun rapport avec son histoire, et qui sont directement liées à ce que nous recherchons.

— O.K., je vois où tu veux en venir.

— Et sur Bridony ? Tu n'as rien découvert de nouveau ?

Grimaldi secoua la tête.

— Rien de solide, en tout cas. Je suis allé faire un tour dans quelques-uns des endroits où il avait travaillé avant d'être embauché par Joey Simmons. Aucun problème. Et personne, au camping, ne se rappelle avoir vu quoi que ce soit d'étrange chez lui. Il se contentait de partir et de revenir. Si quelqu'un lui faisait bonjour de la main, il répondait, mais c'étaient ses seules relations avec les gens.

— Et à propos de l'institut ?

— C'est marrant que tu me demandes ça maintenant, dit le pilote avec un geste vers la fenêtre. Il est là, juste sur la rive est de ce grand lac.

Il fit virer l'appareil sur la droite, passant au-dessus des eaux du lac Jeltz.

Comme ils survolaient le campus du Beta Institute, Bolan remarqua :

— Ça a l'air plutôt bien entretenu.

— C'est l'endroit le plus clean que j'aie vu depuis Disneyland. J'ai parlé avec un des administrateurs, et il m'a dit que la plupart des internes faisaient du jardinage et toutes sortes de travaux de ce genre pour aider à payer leurs dépenses.

— Ça ressemble au bague, observa Bolan.

— En quelque sorte, sauf que les gens semblent s'y plaire un peu plus. Un petit peu trop, si tu veux mon avis.

— Comment ça ?

Grimaldi haussa les épaules.

— Eh bien, les quelques personnes que j'ai vues là-bas avaient une espèce de regard complètement béat. Tu sais, comme s'ils avaient passé un peu trop de temps à regarder leur nombril.

— Et pour ce qui concerne Bridony ? demanda Bolan en revenant à ce qui l'intéressait.

— Leurs fichiers confirment qu'il suivait un cours de formation pour adultes, un truc sur la programmation informatique. Il avait payé cash et visiblement il était très assidu. Je n'ai pas été en mesure d'entrer en contact avec le prof ou avec un des étudiants. Je suis reparti sans rien d'intéressant.

Alors qu'ils survolaient l'entrée principale de l'institut, Bolan s'intéressa de près à un des gardes qui se tenait à l'extérieur du kiosque de sécurité.

— Attends un peu ! Tu as vu l'attirail que ce gars trimballe ?

Grimaldi hocha la tête.

— C'est la première chose que j'ai remarquée. Ils disent que c'est une simple mesure de précaution à cause des gosses qui sont dans l'aile de désintoxication. Apparemment, ils leur échappent de temps en temps, et ils essayent de fuir ou bien ils viennent semer le trouble parmi les autres étudiants. Mais les flingues sont seulement chargées de balles en caoutchouc... enfin, c'est ce qu'on m'a raconté.

Bolan fronça les sourcils, gardant les yeux fixés sur le campus tandis qu'ils s'éloignaient.

— Tout ça ne nous mène pas très loin.

— En fait, je crois que notre visite aux Renégats est ce que nous avons de mieux à faire dans l'immédiat, mais il faudra quand même qu'on vienne à un moment ou à un autre regarder tout ça de plus près...

— D'accord.

Ils laissèrent le campus derrière eux et survolèrent un paysage de champs cultivés. La radio crachota soudain. C'était Brognola, qui appelait de Mosenan Isle, pour les informer qu'une équipe des Black Warriors venait d'arriver dans l'île et superviserait désormais la sécurité de l'hôpital pendant toute la durée du séjour d'Helena.

— Je suis heureux d'entendre ça, commenta Bolan.

Il demanda alors si l'on pouvait mettre en lieu sûr les notes que la jeune femme avait prises pour réaliser son article sur Gerley, ainsi que tout ce qui concernait les activités du coin susceptibles d'avoir un lien avec l'affaire.

— Bonne idée, approuva Brognola. J'aborderai le sujet avec elle dès que le toubib m'en donnera l'autorisation.

— Encore une chose. Quand tu appelleras le ranch, j'aimerais que tu demandes à Aaron et à Gadgets de faire une recherche informatique sur Farthing Meadows à l'époque où c'était un asile. Je me demande s'il n'y a pas un lien, quel qu'il soit, avec Gerley Chemical.

— C'est comme si c'était fait.

Aaron Kurtzman était l'expert en communication du Black Warriors Ranch, ainsi qu'un génie de l'informatique. On pouvait compter sur lui pour intégrer une foule d'informations sur n'importe quel sujet donné, mais aussi l'organiser, la condenser et l'évaluer, le plus souvent en un temps record. En binôme avec l'ami Gadgets, ils devenaient pratiquement imbattables.

Le shérif Hough avait communiqué à Bolan l'emplacement du repère des Renégats, et, alors que l'hélicoptère se rapprochait de son objectif, Bolan et Grimaldi réfléchirent à une stratégie. Si l'Exécuteur était pour atterrir à environ cinq cents mètres de leur but et faire le reste du chemin à pied, le pilote avait autre chose en tête.

— On perdrait tout le temps qu'on a gagné en venant jusqu'ici en hélico, remarqua-t-il. Et s'ils surveillent les environs, on va encore en perdre en essayant de passer à travers les mailles de leur filet.

Bolan lui jeta un coup d'œil.

— Tu comptes y aller avec l'appareil ?

— Pourquoi pas ? Ça ne sera pas la première fois que je franchirai les lignes ennemies. Et ça m'étonnerait que ces gus aient des armes antiaériennes...

— D'accord, mais s'ils ont des trucs de ce genre, ils risquent de faire des dégâts.

Tout en parlant, Bolan désigna le .454 Casull qu'il avait récupéré sur le cadavre d'un des bikers. Il avait supplanté le .44 Magnum comme le plus puissant revolver au monde. Les balles étaient si énormes qu'on ne pouvait en glisser que cinq dans le barillet du Casull, qui tirait avec une vélocité de soixante kilomètres par seconde, soit le double du Magnum. On avait même répertorié un certain nombre de propriétaires non préparés qui s'étaient retrouvés à l'hôpital avec le poignet cassé pour avoir sous-estimé la violence du recul.

— Moi je dis que nous devons tenter le coup, insista Grimaldi. Ça n'est pas comme s'ils nous attendaient. Et n'oublie pas qu'on a déjà fait un peu de ménage dans leurs rangs. Alors, qu'est-ce que tu en penses ? On y va ?

— Ouais, fit Bolan. Allons-y.

— D'accord ! lança Grimaldi en poussant encore la vitesse du Bell. Attention, petits connards, nous voilà !

CHAPITRE XI

— Ecoutez, docteur, je sais que vous êtes furieux, mais j'essaye de vous aider, c'est tout.

Le Dr Dykes leva les yeux de son bureau, son regard sombre étincelant de rage et de frustration.

— En quoi ce que je fais des patients que je perds vous intéresse-t-il ? demanda-t-il à Tosca.

— Je suis sûr que vous faites des analyses, histoire de savoir ce qui n'a pas tourné rond et tout ça.

Tout en parlant, Tosca marchait dans le bureau du médecin, une pièce spacieuse avec vue sur le lac.

— Mais il arrive bien un moment où vous devez vous débarrasser des cadavres, d'accord ? Et qu'est-ce que vous en faites ? Vous les enterrez ?

— Je n'ai pas d'explication à vous donner là-dessus.

— C'est bien ce que vous faites, pas vrai ? Vous les enterrez, probablement à l'intérieur de la propriété, où ils risquent de devenir un jour ou l'autre une preuve contre vous.

Tosca savait qu'il avait touché un point sensible. Il garda le silence et tourna le dos au médecin, faisant mine de s'intéresser à ce qui se passait sur le lac. Il pouvait voir le reflet de Dykes sur la vitre, et, au bout d'un moment, il le vit se lever de son fauteuil.

— Pourquoi me parlez-vous de cela ? demanda Dykes, une pointe de menace perçant derrière le ton posé de sa voix. Est-ce qu'il s'agirait de chantage, par hasard ?

Tosca s'obligea à rire et se tourna pour faire face au médecin.

— Vous êtes paranoïaque, doc. Non, je ne vous parle pas de chantage. Simplement de ce que vous faites pour vous débarrasser de vos... erreurs – ou, plutôt, de ce que vous devriez faire pour vous en débarrasser de manière à ce qu'elles ne puissent pas revenir vous hanter.

— Je vois. Et vous vous proposez de vous charger de cette question par simple bonté de cœur ?

— Bien sûr que non, répondit Tosca en secouant la tête. Ça vous coûtera de l'argent, mais je vous assure que ça vaut le coup.

— Combien ?

— Je laisse ça à votre appréciation, comme on dit. Jusque-là, vous avez toujours été généreux avec moi.

— Je suis heureux d'entendre cela, commenta Dykes en se dirigeant vers la porte.

L'ouvrant, il dit à Tosca :

— Laissez-moi y réfléchir. Vous aurez une réponse demain.

— Parfait.

Tosca serra la main du médecin et quitta le bureau. Tandis qu'il se dirigeait vers l'ascenseur, son visage s'illumina. Il avait manœuvré comme un chef ! Il savait qu'il avait convaincu Dykes, et, s'il pouvait se fier à sa précédente expérience, en laissant le toubib décider du prix, il s'était pratiquement assuré de faire une bien meilleure affaire qu'en en proposant un lui-même. Et en se rapprochant encore de Dykes, il s'était mis en position d'obtenir des éléments nouveaux sur ce qui se passait à l'Institut. Ça pouvait toujours être utile, et à de nombreux égards; une abondance de preuves compromettantes pouvait ainsi se révéler très précieuse dans le pire des scénarios, c'est-à-dire si jamais Tosca se retrouvait face à un procureur et obligé de traiter avec lui pour sauver sa peau. Plus il en saurait à propos de Dykes, et plus il serait en mesure de se sortir sans trop de casse de n'importe quelle situation un peu délicate. Pour être franc, il était assez fier de sa manœuvre.

Mais bien sûr, il y avait pour l'instant d'autres choses plus urgentes dont il lui fallait s'occuper.

Quittant le laboratoire, Tosca regagna sa voiture et alluma son téléphone cellulaire. Il voulait s'assurer que Jeffler était allé récupérer ce qui était prévu chez Gerley Chemical. Appuyant sur un des numéros présélectionnés de son appareil, il entra directement en contact avec le shérif adjoint, qui se trouvait à bord du camion Sanicorp. L'autre ne parut pas particulièrement ravi de l'entendre.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda-t-il.

— Hé ! calmos ! répliqua Tosca. T'as un problème ?

— Pas vraiment. Et toi ? Tu t'es débarrassé de tes corvées ?

Tosca ne répondit pas tout de suite. Il n'avait pour l'instant reçu aucune confirmation de Brewster ou de Sear, et il ne pouvait donc être sûr qu'Helena Simmons avait été descendue ni que le corps de Joey Simmons et ceux de sa famille avaient bien été enlevés du cimetière. Il décida donc de laisser Jeffler dans le flou.

— Je te parlerai de ça plus tard. Où es-tu, là ?

Jeffler indiqua qu'il venait juste de se débarrasser d'une cargaison de déchets et qu'il s'apprêtait à faire une livraison au Beta Institute.

— Le monde est petit ! lança Tosca. C'est de là que je t'appelle.

— Ah ouais ?

— Ouais. Le Dr Dykes jouait au savant fou et je voulais assister à la séance en matinée.

— Et alors ?

— Notre bonhomme m'a fait un sacré show, répondit Tosca de façon sibylline.

— Bon, j'ai des trucs pour toi, à part ça, dit Jeffler. Tu veux rester

où tu es et que je t'apporte tout ?

Tosca consulta sa montre.

— T'es loin ?

— Je sais pas, à une vingtaine de minutes maximum de l'Institut.

— Alors, je t'attends.

Dès que Tosca en eut terminé avec Jeffler, il essaya d'appeler Brewster et Sear. Il n'obtint pas de réponse chez Brewster, qui ne se trouvait pas non plus dans le repère des Renégats. Personne n'avait entendu parler de lui de la journée, mais Tosca savait qu'il ne passait jamais beaucoup de temps au Q.G. de sa bande; il n'y avait donc pas lieu de trop s'inquiéter. Pour ce qui concernait Sear, on expliqua à Tosca qu'il était parti avec quelques autres membres du gang au moins cinq heures plus tôt, pour des soi-disant courses ultra-secrètes. Tosca avait dans l'idée que les courses en question incluaient un passage du côté du cimetière de Farthing Meadows. Là encore, il ne s'agissait que d'une absence de nouvelles, sans plus. Pourtant, il eut beau se répéter que tout s'était déroulé sans problème, il ne put se débarrasser d'un vague malaise tandis qu'il descendait de la voiture.

— Calme-toi, Rosey, se dit-il. T'excite pas avec ça. Tout se passe bien. Il n'y a pas le moindre problème.

D'un pas tranquille, il s'éloigna du bâtiment qui abritait les laboratoires et se promena dans le campus, restant à l'écart des zones dont il savait par expérience qu'elles étaient interdites. Il pouvait voir des gardes discrètement postés à travers le domaine et qui, tout en restant très discrets, gardaient un œil sur lui et les groupes d'étudiants. Tosca savait que les emplois du temps, ici, étaient soigneusement calculés afin que les élèves venus de l'extérieur aient accès à l'Institut pour aller assister à leurs cours à l'heure où les résidents permanents étaient mis à l'abri des regards, soit dans des classes souterraines soit dans des bâtiments situés dans le coin le plus retiré du campus. Une telle organisation permettait au campus de conserver une certaine crédibilité vis-à-vis de l'extérieur, tout en lui assurant assez d'intimité pour mener des programmes plus douteux.

Près du plus grand bâtiment de salles de classe, il y avait une cafétéria avec des tables à l'extérieur. Tosca s'acheta une bouteille de jus de fruit, puis alla s'asseoir pour la boire à proximité d'une poignée d'étudiants occupés à discuter avec passion d'anthropologie. Ils avaient tous le regard clair et s'exprimaient de façon si nette que Tosca fut d'abord certain qu'il s'agissait d'étudiants venus de l'extérieur; puis il les regarda de plus près et reconnut parmi eux la fille dont il avait abusé dans le laboratoire une heure plus tôt. Rien ne montrait qu'elle avait été droguée récemment, et quand ses yeux croisèrent par hasard ceux de Tosca, rien ne montra non plus qu'elle le reconnaissait.

Tosca ne savait pas trop quoi en penser. Après avoir vu le gosse des fleurs mourir de façon si inattendue alors qu'il s'entretenait avec son « conseiller », il avait eu quelques doutes sur le succès des expériences du Dr Dykes; et voilà qu'il tombait sur cette jeune fille qui soutenait une conversation tout ce qu'il y avait de plus précise sur l'anthropologie, apparemment inconsciente des saloperies auxquelles Tosca l'avait soumise peu auparavant.

Avant qu'il n'ait pu s'étendre sur le sujet, il aperçut le camion Sanicorp qui traversait le campus. Il termina rapidement sa bouteille et rebroussa chemin, rejoignant le garage, au-dessus du laboratoire, au moment où Jeffler se préparait à décharger le fût de deux cents litres que Billings et lui n'avaient pas vidé dans les bois. Billings était invisible, Jeffler l'ayant laissé au camp des Renégats.

— Une seconde ! lança Tosca en passant devant un des gardes pour grimper à l'arrière du camion.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Jeffler.

Tosca donna un coup sur le fût.

— Est-ce que ma marchandise est là ?

— Ouais. Je comptais te la donner après avoir livré son petit mélange à Dykes.

— J'ai une bien meilleure idée, affirma Tosca. Pourquoi est-ce que tu n'ouvrirais pas ce truc pour me donner maintenant ce qui me revient ? Dykes n'a aucun besoin d'être au courant, n'est-ce pas ?

Jeffler réfléchit un instant à la question, puis il hocha la tête.

— O.K., ça me va.

Il sortit un trousseau de clés et déverrouilla les deux différentes bandes de métal serrées très étroitement autour du fût.

— Alors, dit-il en les ôtant, c'est quoi le truc avec Helena ? Tu t'es débarrassé d'elle, oui ou non ?

Cette fois, Tosca était obligé de répondre.

— J'attends toujours la réponse.

— Comment ça, tu attends la réponse ? demanda Jeffler, incrédule. Tu l'as eue, oui ou non ?

— Ecoute, j'ai plein d'autres trucs à faire, d'accord ? Alors, j'ai mis Brewster sur le coup.

— Brewster ?

— C'est ça, ouais. Et c'est Scotty Sear qui s'est occupé des corps. Pas la peine de t'énerver, vraiment !

Jeffler secoua la tête avec dégoût.

— Ça, c'est typique. Toujours à compter sur un autre pigeon pour faire le boulot à ta place.

— Va te faire foutre ! Qui c'est qui s'est arrangé pour que Ken Bridony porte le chapeau pour les Simmons ? J'ai failli y rester quand j'ai mis le feu à ce mobil-home, et, c'est bizarre, mais je ne te vois pas

en train de faire la même chose...

— D'accord, mettons qu'une fois, tu...

Tosca percuta Jeffler de plein fouet, le plaquant contre la paroi du camion. Ils se faisaient face, les yeux dans les yeux.

— Ecoute-moi bien, shérif adjoint. J'ai largement fait ma part du travail, dans cette opération, et je n'ai pas besoin que tu viennes me dire le contraire en te planquant derrière ce gros con de Frankie.

Il sortit son flingue et pressa le canon sous le menton de Jeffler.

— Tu veux me voir descendre quelqu'un d'autre ? Hein, c'est ça que tu veux voir ?

— Hé, du calme, l'ami, chuchota Jeffler. Je... j'étais juste...

— Je sais ce que tu étais en train de faire. Tu essayais de me remettre à ma place, pas vrai ?

— Non, je te posais juste une question. C'est tout, d'accord ? Je t'ai posé une question, et tu m'as donné une réponse. C'est réglé, maintenant. Il n'y a aucun problème.

Tosca garda son flingue contre la gorge du shérif adjoint pendant encore un moment, puis il l'écarta. Sur son visage, un sourire calme vint dissiper son expression rageuse.

— Aucun problème, répéta-t-il. Voilà qui est bien. Très bien, même. Bon, où est-ce qu'on en était ?

— J'allais sortir la camelote que tu dois livrer aux Boliviens ce soir, indiqua Jeffler en revenant vers le fût.

Il n'y avait eu aucun témoin de leur affrontement et, d'une certaine manière, il en était déçu. Une partie de lui-même aurait aimé qu'un des gardes repère Tosca et l'abatte. Cela aurait rendu les choses un petit peu plus simples. Telles qu'elles étaient, Jeffler allait devoir s'entendre avec son partenaire occasionnel. Pour l'instant, du moins.

Alors qu'ils ôtaient les bandes du fût, Tosca demanda soudain :

— Hé ! Est-ce que je ne devrais pas porter une combinaison spéciale, ou un truc comme ça ?

— Non. Tout ce qu'il y a à l'intérieur est super bien protégé. Tu pourrais mettre des œufs là-dedans et balancer le tout d'un immeuble du huit étages sans qu'il y ait de casse.

Une fois les bandes enlevées, Tosca et Jeffler soulevèrent prudemment le couvercle du fût. A l'intérieur, pris en sandwich entre deux épais coussinets de mousse, se trouvaient deux cylindres allongés d'environ dix-sept centimètres de diamètre et quarante centimètres de long. L'un contenait différents produits chimiques que le Dr Dykes avait demandés pour ses recherches. L'autre renfermait des ampoules conditionnées séparément, à l'intérieur desquelles se trouvaient des échantillons de différentes armes chimiques et bactériologiques pour lesquels on avait demandé à Gerley Chemical de développer des antidotes, ainsi que des moyens de détections. En plus de gaz

moutarde et d'une solution contenant le microbe bacillus anthracis causant le charbon, il y avait aussi des tubes de tabun et de sarin, les gaz neurotoxiques créés par les Nazis. En tout, il devait y avoir cent cinquante grammes de liquide dans les différents réceptacles. Pour quelqu'un de non averti, cela pouvait paraître insignifiant en quantité, mais Tosca et les gens avec qui il traitait savaient que, placés entre de bonnes mains, combinés avec les bons systèmes d'armement et utilisés dans les bonnes circonstances, ces quelques grammes pouvaient être capables de tuer l'entière population d'une ville de la taille de Détroit.

— O.K., fit Tosca une fois qu'il eut récupéré le second cylindre. Il est temps d'apporter ça aux Boliviens.

La parcelle de terre de deux hectares et demi qui servait de repère au *Renegades Bike Club* appartenait à l'origine aux parents de John Brewster. Ils s'étaient occupés d'une pépinière pendant plus de trente ans, avant de mourir tous les deux dans un accident de voiture, dix ans plus tôt. En tant qu'unique héritier, Brewster avait récupéré la propriété, et, moins de six mois plus tard, les Renégats étaient venus s'y installer avec lui. Si la plupart des stocks avaient été vendus aux pépinières de la région, les serres et autres bâtiments n'avaient pas été touchés. La culture de la marijuana était devenue la principale source de revenu du groupe, mais, après avoir essuyé de nombreux raids, ils avaient cessé la fabrication pour se concentrer sur la distribution. Et, au lieu de la marijuana, ils s'étaient tournés vers des commerces plus juteux, notamment la cocaïne, mais aussi un peu de crack et d'héroïne. Plutôt que d'entreposer et faire transiter les drogues par la pépinière, ils avaient en outre préféré se concentrer sur des endroits plus discrets, comme le cimetière de Farthing Meadows ou un petit entrepôt situé près de chez Mofo.

A présent, après la nouvelle de la mort de Brewster tôt dans la matinée, le moral des troupes était au plus bas. Au-delà de la peine qu'éprouvaient certains membres du gang, la plupart s'inquiétaient pour des motifs plus pragmatiques, à commencer par l'avenir de la propriété sur laquelle ils vivaient.

— Je veux dire, ça n'est pas comme si Brewster avait laissé un testament ou un truc de ce genre, gémit Pedro Billings en taillant un bout de bois près d'une des petites serres.

Il était assis sur sa Harley, à l'envers, les pieds posés sur l'arrière de la selle et tapant sur le chrome au rythme de la musique qui sortait d'un radio-cassettes.

Un autre des bikers, Vince Henhill, s'assit sur les marches menant à la serre et commença à se rouler un joint.

— Tu crois que quelqu'un va se pointer pour essayer de nous virer ?

Il alluma son pétard et s'emplit les poumons de fumée, puis la recracha en riant.

— Ouah ! J'aimerais bien voir ça.

Billings se pencha pour récupérer le joint, puis se laissa aller en arrière pour tirer dessus. Ses yeux s'écaraillèrent soudain tandis qu'il découvrait quelque chose au-dessus des arbres les plus proches.

— Ne regarde pas maintenant, Henny, dit-il, mais on dirait bien que c'est ce qui est sur le point d'arriver.

— Hein ? fit Henhill.

Il se dressa d'un bond en entendant un vrombissement intense dans l'air. Il se pencha pour arrêter la musique et leva les yeux vers le ciel jusqu'à ce qu'il repère l'hélicoptère.

— Putain, mais c'est qu'ils vont atterrir juste devant la baraque, ces cons !

— Peut-être qu'on devrait leur dérouler le tapis rouge, dit Billings en balançant le morceau de bois qu'il taillait.

— Tu veux dire avec leur sang ?

— Mais c'est qu'il y en a, là-dedans ! répliqua Billings d'une voix traînante.

Il glissa son poignard dans une gaine fixée à sa cuisse, avant de gravir les marches et de se pencher dans l'embrasure de la porte, où se trouvait un Interphone. Il pressa le bouton d'appel, entrant en communication avec le bâtiment principal.

— On a des visiteurs, et ils n'ont pas l'air très amicaux.

Le haut-parleur de l'Interphone crachota, et une voix répondit :

— On les suit. Essayons quand même de voir ce qu'ils veulent avant de tenter quoi que ce soit. Pigé, Billings ?

— Ouais, j'ai saisi, répondit Billings avec un sourire méprisant et en tendant le médium vers le haut-parleur. Clair et net.

Il descendit les marches et se glissa sur sa selle. Tout en mettant le gros moteur en marche, il cria à Henhill :

— Amène-toi !

Henhill grimpa à l'arrière de la selle et posa les pieds sur les calepieds de la Harley. L'ombre de l'hélicoptère qui approchait passa sur eux et, quand ils levèrent les yeux, ils purent voir l'appareil virer après la serre en même temps qu'il continuait de descendre.

Billings mit les gaz et prit de la vitesse pour se lancer à la poursuite de l'hélico tandis que Henhill sortait un Detonics .45 du harnais d'épaule caché sous son blouson de jean.

— J'attendais une occasion de m'amuser avec ce joujou, cria-t-il à l'oreille de Billings avec excitation. Je vais transformer cet hélico de merde en passoire !

CHAPITRE XII

— Je sais que c'était mon idée, déclara Grimaldi en faisant descendre le Bell sur le camp des Renégats, mais elle aurait été encore meilleure si on avait eu un appareil avec un peu plus de mordant. Quelque chose comme un Apache.

— On ne peut rien y changer pour l'instant, répliqua Bolan en glissant le Casull dans son holster d'épaule.

Aussi puissant le revolver soit-il, il ne comptait l'utiliser qu'en dernier lieu et préférerait se reposer sur le Beretta, auquel il était habitué et qui lui offrait une plus grande cadence de tir.

— Je vois plein de motos, remarqua Grimaldi, mais pas de véhicules utilitaires genre camions ou camionnettes. Tu penses qu'ils ne sont pas encore revenus du cimetière ?

— Si c'est le cas, il est possible qu'ils soient planqués dans un des bâtiments.

— Il y a aussi la possibilité qu'ils aient emporté les corps ailleurs, auquel cas on perdrait notre temps ici.

— Je n'irais pas jusque-là, répondit l'Exécuteur en s'emparant d'une puissante paire de jumelles Bushnell pour observer la propriété. On sait déjà qu'ils ont une tripotée d'activités autres que le pillage des tombes. On devrait bien les coincer sur quelque chose.

— Bien sûr, on va devoir passer sur certains détails, souligna Grimaldi. Comme s'occuper de ceux qui réussiront à s'enfuir.

— La police d'Etat se charge de ça, indiqua le Guerrier en portant son attention sur les limites de la propriété. Je compte cinq voitures de patrouille à moins de cinq cents mètres.

— Tu crois qu'on devrait les attendre ?

— Maintenant qu'on est là...

De nouveau, Bolan scruta le camp de base des Renégats, tâchant de déterminer la meilleure approche.

— Est-ce que tu pourrais t'arrêter derrière cette crête, là ? Juste le temps de me laisser descendre.

— Pas de problème.

Grimaldi examina le terrain, et modifia la direction du Bell.

— Et après ?

— Tu remontes, tu restes au-dessus de ces salauds et tu les occupes. Pendant ce temps, j'irai voir ce qu'il y a dans les bâtiments.

— Je les occupe ? répéta Grimaldi. En d'autres termes, je les laisse s'exercer au tir sur moi !

— N'oublie pas que la police d'Etat ne devrait pas tarder à leur tomber dessus.

— Bon, d'accord.

Grimaldi manœuvra le Bell au-dessus d'une rangée d'ormes. Alors qu'ils approchaient de la crête, les deux hommes entendirent et sentirent une balle ricocher sur le dessous de l'appareil. Jetant un regard vers le bas, Bolan repéra un Renégat qui se tenait près d'une serre et les visait avec ce qui ressemblait à un M. 16.

— Lâche-moi derrière la crête, fissa, avant qu'il nous hache menu !

Grimaldi vira très sec et se jeta comme une pierre vers le sol. Bolan sauta en voltige et, alors que le Bell s'élevait de nouveau, il s'élança et escalada la crête. Une fois au sommet, il se coucha, braquant ses jumelles sur le sniper qui se trouvait près de la serre.

Le type se concentrait sur l'hélicoptère, suivant sa trajectoire avec son M-16. Mais, avant qu'il ait pu de nouveau tirer, une triple rafale vomie par le Beretta de Bolan s'abattit sur lui. Il tournoya et s'abattit sur un des panneaux de la serre, qu'il explosa avec le canon de son fusil, puis il s'écroula dans l'ouverture et s'empala sur un gros fragment de verre. Le temps que Bolan le rejoigne, le biker était déjà mort, baignant dans une mare de sang.

L'Exécuteur glissa le Beretta dans sa ceinture, dans le dos, et récupéra le M-16 du mort.

Comme il s'engouffrait dans le bâtiment, il s'attendait à trouver des plants de marijuana. A sa grande surprise, il découvrit que la bâtisse de verre avait été reconvertie en salle de gym, avec plusieurs séries de poids, une machine Nautilus et une table de billard. La verrière, au fond de la salle, avait été passée à la peinture noire, et la moitié de la serre était convertie en night club avec écran vidéo géant et sono d'enfer crachant de l'heavy métal sur des images de danseuses au trois quarts nues. Deux mecs se trémoussaient sur la musique, mais l'un d'eux, lui faisant face, se jeta dans sa direction, dégainant un poignard de commando. L'arme de Bolan le faucha en plein vol et il vint s'abattre sur la crosse du M-16, avant de s'écraser violemment contre l'Exécuteur. Celui-ci grimaça de douleur et alla s'accroupir derrière la machine Nautilus. Du regard, il fit le tour de la pièce et repéra l'autre Renégat qui s'emparait d'un flingue posé au bord de la table de billard.

— Laisse ça ! cria Bolan.

Le biker attrapa le pistolet et grogna en renversant la table sur le côté, s'abritant derrière.

— Tout ce que je veux, c'est des informations, cria encore le Guerrier. Tu peux sortir de là vivant si tu...

Le reste de sa phrase se perdit quand le biker fit feu, aplatissant des balles contre les poids empilés de la machine Nautilus. Le Guerrier prit le M-16 dans sa main gauche et, de l'autre, il sortit lentement le Casull de son holster. Il attendit d'avoir essuyé un nouveau tir pour

appuyer son arme et répliquer. La table de billard aurait été assez épaisse pour absorber les balles de n'importe quelle arme de poing, mais les projectiles que balançait le Casull traversèrent sans problème le feutre, l'ardoise et le chêne, gardant assez de vitesse pour perforer le torse du flingueur. Incrédule, le Renégat lâcha son flingue et s'écroula.

Bolan se dirigea prudemment vers lui, s'assurant qu'il ne ferait aucun geste pour récupérer son arme. Dès qu'il l'eut rejoint, il le regarda dans les yeux et demanda :

— Certains de tes copains se trouvaient au cimetière il y a à peu près deux heures. Ils ont pris des corps. Je veux savoir où ils les ont emportés.

Le biker tendit légèrement la tête, le regard implorant.

— Je ne sais rien de cette histoire de cimetière, balbutia-t-il. Hé ! mec, je suis vraiment blessé. Tu devrais...

Il cracha un flot de sang et sa tête retomba sur le sol avec un bruit mat. Ses yeux restèrent ouverts, ainsi que sa bouche de laquelle un filet rouge vif continuait de se déverser.

Bolan enjamba le cadavre et trouva la télécommande de la vidéo. Il l'éteignit, et le silence se fit dans la serre. Alors qu'il se dirigeait vers la porte arrière, il entendit des sirènes encore lointaines, ainsi que le vrombissement de l'hélicoptère de Grimaldi et des rafales et coups de feu sporadiques.

Le combat était engagé.

— Arrête de gaspiller tes cartouches ! gueula Pedro Billings.

Henhill l'ignore et tira de nouveau.

— Allez, connard de merde ! lança-t-il à l'hélicoptère, qui continuait à jouer au yo-yo juste au-delà de la portée de son .45. Approche-toi !

Il se trouvait derrière la maison, où ils avaient uni leurs forces à trois autres membres du gang. Billings chevauchait toujours sa Harley, dont le moteur tournait au ralenti, mais Henhill était descendu pour pouvoir tirer avec plus de précision. Finalement, Billings mit pied à terre et alla agripper le poignet de l'autre biker, lui poussant le bras vers l'avant.

— Arrête ça, j'ai dit !

Henhill le dévisagea avec incrédulité.

— Hé ! Qu'est-ce que tu...

— Ecoute ! coupa Billings.

Henhill resta silencieux et tendit l'oreille.

— Des sirènes !

— Et c'est pas tout. Je suis sûr d'avoir entendu des coups de feu du côté de la salle de gym.

— Et alors ? demanda un des autres bikers. Qu'est-ce que t'en penses ?

— J'y comprends rien, avoua Billings.

Une main en visière sur le front pour se protéger du soleil, il suivait des yeux l'évolution de l'hélicoptère.

— Mais il n'y a aucune raison pour qu'on reste groupés et qu'on leur rende les choses plus faciles, ajouta-t-il. On se sépare.

Il ne prit pas la peine de faire voter la résolution. Enfourchant sa machine, il mit les gaz et s'éloigna de la maison dans un monstrueux rugissement. Contrairement à ce qu'il avait affirmé aux autres, il avait son idée pour expliquer l'arrivée des flics. Sans doute avaient-ils fini par faire le lien entre les Renégats et les déversements de déchets toxiques de Sanicorp; il se pouvait aussi que quelque chose ait mal tourné au cimetière et que le labo ait été découvert. Billings, qui était mouillé dans les deux cas, n'avait aucune envie de se faire coffrer. Et si Henhill et les autres avaient l'intention de quitter ce monde avec les honneurs, c'était leur droit. Pour sa part, il avait bien l'intention de se tirer et de vivre encore un jour de plus.

D'abord, il décida de suivre un chemin de terre qui menait à la grande serre, mais, à mi-parcours, il changea d'avis, engageant sa Harley à travers un maigre fourré et dans la zone la plus arborée de la propriété. Aucune voiture de patrouille ne pourrait l'y suivre, et les arbres étaient si nombreux que même l'hélicoptère serait incapable de suivre ses mouvements depuis le ciel. Tout ce qu'il avait à faire, c'était continuer son chemin jusqu'au cœur de la forêt, où le gang avait installé un certain nombre de bunkers très bien camouflés en cas d'attaques comme celle d'aujourd'hui. Il pourrait s'y planquer quelques jours, puis disparaître.

Dans ses projets, Billings avait simplement oublié de prévoir qu'il pouvait être suivi.

Alors qu'il se frayait un chemin entre les arbres et une végétation qui lui arrivait aux genoux, Billings reconnut le jacasement d'un M-16. Dans la fraction de seconde suivante, le pneu arrière de la Harley explosa, et il eut l'impression que sa jambe s'embrasait quand deux balles passèrent à travers. Perdant le contrôle de sa machine, le biker percuta le tronc d'un arbre abattu et passa par-dessus le guidon. Sa machine s'envola aussi dans les airs, s'écrasant près de lui après qu'il eut atterri sur le ventre. La moto tressauta un instant, jusqu'à ce que le moteur s'arrête, puis elle bascula sur Billings, lui écrasant la cuisse et le clouant au sol.

Si la douleur était horrible, le Renégat était toujours conscient et capable de bouger la partie supérieure de son corps. En grimaçant, il essayait d'atteindre son flingue quand il entendit quelqu'un qui se dirigeait vers lui à travers les broussailles. L'arme, toutefois, était

coincée entre sa cuisse et le réservoir de la Harley. Il essaya de repousser la machine, mais il n'avait pas la force nécessaire.

L'instant d'après, l'Exécuteur se tenait au-dessus de lui.

— On dirait que t'as besoin d'aide, dit-il d'une voix calme. Tu as de la chance, je suis là.

Billings déglutit péniblement, tâchant de repousser les vagues de douleur qui le mettaient au supplice.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Une famille a été assassinée près de Talville, il y a environ un mois. J'aimerais savoir ce que tes copains et toi vous avez à faire avec ça.

— Je vois pas de quoi vous parlez.

— Mauvaise réponse.

Bolan posa le pied sur le cadre de la Harley et se pencha en avant, pressant plus fortement la grosse machine sur les blessures de Billings, qui ne put retenir un cri de douleur.

— Essaye encore.

— D'accord, d'accord, je vais parler. O.K. ?

Bolan relâcha sa pression sur la moto.

— O.K., vas-y, je t'écoute.

— Si je parle, on pourra en tenir compte et faire un marché. Je veux dire, au tribunal...

— Tu es au tribunal, coupa Bolan. Le marché, c'est que tu vis si tu parles. C'est à prendre ou à laisser. Alors, pour en revenir aux meurtres ?

— On n'a rien à voir avec ça, je le jure. On a juste...

— Vous avez juste quoi ?

Billings grimaça alors qu'un flash de douleur le traversait de part en part.

— Arrête, mec, tu me fais mal !

— Crois-moi, tu ne sais pas encore ce que c'est que la douleur, le prévint Bolan. Alors, vous avez juste quoi ?

— On a juste déversé des trucs près de leur propriété, expliqua Billings. C'était tout. On n'a tué personne. En tout cas, pas moi.

— Déversé ? répéta Bolan. Déversé quoi ?

— Des trucs, répéta Billings. Des trucs qui venaient du site chimique, vous savez.

— Gerley ?

— Ouais. On récupère les saloperies dont ils peuvent pas se débarrasser par les voies régulières et on fait le boulot pour eux.

— Attends une minute ! Tu t'imagines que je vais croire que les gens de chez Gerley laissent entrer une bande de motards chez eux et repartir avec...

— C'est pas comme ça que ça se passe. On travaille avec une autre

boîte. Sanicorp. C'est tout ce qu'il y a de plus réglo.

— Réglo ? Tu trouves ça réglo de déverser des déchets toxiques chez des gens ?

— Bon, d'accord, peut-être que je vais un peu vite...

Bolan souleva la Harley Davidson pour libérer Billings, avant d'attraper l'arme du biker et de la balancer au loin.

— Qui est derrière Sanicorp ? demanda l'Exécuteur. Qui vous a mis en contact avec eux ?

— Deux types, marmonna Billings.

— Je veux des noms.

— Tosca. Rosey Tosca.

Le nom ne disait rien à Bolan, qui demanda :

— Qui d'autre ?

— Todd Jeffler.

— Jeffler ? répéta Bolan. Le shérif adjoint ?

— Ouais, confirma Billings en hochant la tête. Il bosse pour Sanicorp pendant ses jours de repos.

Bolan repensa à ce qui s'était passé au petit matin, quand Jeffler était sorti avec lui du bureau de Hough. Le Guerrier lui avait fait part de son intention d'aller chercher Helena. Jeffler avait alors eu tout le temps d'appeler les Renégats pour préparer la tentative d'embuscade près du champ de maïs.

Les pièces du puzzle commençaient enfin à s'assembler.

CHAPITRE XIII

Il y eut quelques coups de feu échangés quand la police donna l'assaut dans la propriété, mais les Renégats encore vaillants eurent vite fait de comprendre que la partie était perdue et ils se rendirent.

Bolan et Grimaldi restèrent à la pépinière et profitèrent des mandats de perquisition obtenus par la police d'Etat pour chercher des éléments de preuves des diverses activités du gang, notamment pour ce qui concernait la drogue et leur rôle dans la disparition des corps de la famille Simmons. Contre toute attente, ils ne trouvèrent rien de valable en rapport avec les deux affaires. En revanche, ils firent une découverte intéressante.

— Il y a un placard plein d'uniformes pour une entreprise appelée Sanicorp, leur annonça un des officiers en revenant d'une des pièces situées à l'arrière de la grande maison.

Bolan et Grimaldi se trouvaient dans la cuisine, fouillant méthodiquement dans les tiroirs et les placards. Aucun d'eux n'avait jusqu'à présent fait allusion à Sanicorp, et ils restèrent impassibles jusqu'à ce que l'officier les quitte pour aller inspecter les autres pièces. Bolan se tourna alors vers Grimaldi, lui tendant un bloc-notes qui se trouvait près du téléphone.

— Il est au nom de Sanicorp, indiqua-t-il. Et il y a l'adresse.

— Bingo ! Tu penses qu'ils ont pu utiliser un de leurs camions pour transporter les corps ?

— C'est une piste à étudier.

Ils finirent rapidement d'inspecter la cuisine, puis quittèrent la maison, échangèrent quelques mots avec l'officier responsable et se dirigèrent vers l'hélicoptère. Mais alors qu'ils allaient monter à bord, ils entendirent le klaxon d'une voiture et tournèrent la tête pour apercevoir le shérif Hough, qui arrivait au volant de sa voiture de patrouille. Le temps qu'ils le rejoignent, il s'était arrêté et sortait de son véhicule.

— C'est quoi cette histoire comme quoi un biker aurait montré du doigt un de mes shérifs adjoints ? demanda-t-il.

— Il s'agit de Jeffler.

Bolan lui rapporta l'essentiel de la confession de Billings, en particulier ce qui concernait les liens entre Sanicorp et Gerley, et aussi la famille Simmons. Hough l'écouta en silence, essayant visiblement de trouver un sens à tout cela.

— Si je vous suis bien, avança-t-il, le massacre aurait un rapport avec des déversements illégaux de déchets chimiques sur les terres des Simmons ?

— Oui, et je pense qu'on a voulu faire disparaître les corps de crainte que les déchets en question aient contaminé l'eau que buvaient les Simmons – ce que n'aurait pas manqué de relever une autopsie. Et les coupables auraient alors été tout désignés.

— Et si Jeffler participait à l'élimination des déchets, poursuivit Hough, dont le visage s'était empourpré de rage, il a probablement aussi pris part aux meurtres !

— Billings n'en a pas dit autant, mais on peut le penser, reconnut Bolan. Il a dû s'en charger avec Rosey Tosca.

— Je sais à peu près tout de Tosca, gronda Hough. C'est une espèce de multicartes de la crapulerie.

— Comment ça ? demanda Grimaldi.

— Il trempe dans une tripotée d'activités illégales. Il travaille avec les gangs, la mafia, il fait dans la drogue, le blanchiment de l'argent... entre autres. Sa technique consiste à avancer un peu sur tous les fronts en même temps, et si ça chauffe trop sur l'un d'eux, il se replie vers les autres. A première vue, il a tout d'un truand au rabais, mais si vous additionnez toutes les pièces qu'il a en sa possession, vous vous rendez compte que c'est un joueur capital.

— A quoi ressemble-t-il ? interrogea Bolan.

— Taille moyenne, bien bâti..., commença Hough.

— Ça pourrait être le type que j'ai affronté dans les bois, derrière chez Gerley.

— Maintenant que vous me le dites...

— Pourquoi est-ce qu'il n'est pas derrière les barreaux ?

Hough haussa les épaules.

— Demandez-vous pourquoi Jimmy Bariggia et la plupart des autres chefs de la mafia n'y sont pas, et vous aurez la réponse à votre question. Il laisse les autres se charger du sale boulot, la plupart du temps, et quand il met lui-même la main à la pâte, il réussit admirablement à effacer ses traces. On l'a bien amené devant un tribunal à plusieurs reprises, mais il s'en est toujours sorti sur des points techniques.

— Les avocats ?

— Bien sûr. Les mêmes qui s'occupent des gens de Bariggia...

— Bon, on va aller chez Sanicorp, dit Bolan. Avec un peu de chance, on trouvera Jeffler et Tosca là-bas, avec les corps et assez de preuves pour les mettre une bonne fois derrière les barreaux.

— Est-ce que votre oiseau pourrait accueillir un homme supplémentaire à son bord ? demanda Hough.

— Sans problème, répondit Grimaldi.

— Bien. Alors, comptez-moi en plus et mettons-nous au boulot !

— Voilà l'adresse, dit Bolan en lui montrant le feuillet de bloc-notes tandis qu'ils se dirigeaient vers l'hélicoptère. Vous savez où

c'est ?

— Bien sûr.

Les trois hommes embarquèrent à bord du Bell.

— Un détail, messieurs, déclara Hough avec détermination, tandis que Grimaldi mettait l'appareil en marche. Vous faites ce que vous voulez de Tosca, mais vous me laissez Jeffler.

Todd Jeffler ne voyait aucun intérêt à se livrer à de quelconques activités sexuelles au Beta Institute. Quand il faisait ses livraisons au Dr Dykes, il préférait être payé cash, ce qui convenait du reste très bien au médecin.

— Quinze, seize, dix-sept mille dollars, compta Dykes en empilant les liasses de mille dollars sur son bureau.

Le sourire aux lèvres, il fit glisser la pile vers Jeffler.

— Ils sont à vous.

— C'est toujours un plaisir de faire des affaires avec vous, docteur, dit Jeffler en récupérant les billets.

Il les entreposa dans la boîte qu'il avait utilisée pour livrer à Dykes sa cargaison de produits pharmaceutiques volés chez Gerley.

— Avant que vous ne partiez, ajouta le médecin, j'aimerais vous poser une question, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Allez-y.

— C'est à propos de Rosey Tosca... Est-ce qu'on peut lui faire confiance ?

Jeffler n'eut pas besoin de réfléchir trop longtemps.

— On peut lui faire confiance pour toujours chercher ce qui est son intérêt, je ne peux pas mieux dire. Pourquoi me demandez-vous ça ?

Tandis qu'il se levait de son bureau, Dykes appuya nonchalamment sur un bouton de son Interphone.

— Je dois descendre au laboratoire. Accompagnez-moi, voulez-vous.

— Aucun problème.

En réalité, Jeffler n'aimait pas trop la tournure que prenait la rencontre. Si le torchon commençait à brûler entre Dykes et Tosca, ce ne serait qu'une question de temps avant que lui-même se trouve pris dans des alliances conflictuelles; et la dernière chose dont il avait envie, c'était bien de se rendre la vie plus compliquée qu'elle ne l'était déjà.

Alors que les deux hommes débouchaient dans le couloir, ils furent rejoints par Frankie Cerdae, qui venait de répondre à l'appel transmis par Dykes avec son interphone.

— Frankie, déclara le médecin, pourquoi est-ce que vous ne mettriez pas notre ami au courant de nos problèmes ?

Tout en venant se placer entre Dykes et Jeffler, Cerdae demanda

au shérif adjoint :

— Vous avez été en contact avec le poste, depuis ce matin ?

— Non, je suis de repos. Je faisais mes tournées pour Sanicorp. Pourquoi ?

— Vous vous souvenez que nous avons demandé la nuit dernière à Tosca de se charger d'Helena Simmons ?

— Bien sûr. Je lui en ai encore parlé depuis. Il m'a dit qu'il avait chargé deux Renégats de l'affaire.

— C'est bien ça, confirma Cerdae. Et ils ont merdé dans les grandes largeurs.

Jeffler sentit soudain comme un élanement au niveau de l'estomac.

— Quel connard !

— Ce n'est pas tout, poursuivit Cerdae. Je viens d'apprendre que les Renégats ont terminé leur carrière.

— Comment ça ?

— Non seulement les flics ont débarqué sur leur camp, mais il y a aussi eu une fusillade à Farthing Meadows. Apparemment, leur labo a été découvert.

— Je n'y crois pas !

Alors qu'ils atteignaient l'extrémité de couloir, le shérif adjoint s'arrêta et donna un grand coup de poing sur le mur. Puis il se tourna vers Cerdae.

— Et les corps ?

— Nous n'en avons pas entendu parler, intervint Dykes. Mais je crois que vous avez idée de ce qui pourrait se passer si les autorités réussissaient à faire pratiquer des autopsies ?

— Evidemment que je sais ! Et Tosca aussi ! Je n'arrive pas à croire que cet abruti ne se soit pas chargé lui-même du boulot.

— C'est précisément ce qui nous inquiète. Pendant que tout capotait, lui semblait plus intéressé par la chasse aux fugeurs – ce qui lui a donné un alibi pour venir ici et faire joujou avec une de nos filles. Est-ce que cela a un sens, pour vous ?

— Quand on connaît Tosca, oui, répondit Jeffler avec amertume. Il a le cerveau au niveau du sexe.

Ils attendirent l'ascenseur, puis montèrent dedans ensemble. Dykes pressa le bouton du rez-de-chaussée, et, tandis que la cabine descendait, il dit à Jeffler :

— J'ai eu une conversation étrange avec Tosca avant qu'il ne parte d'ici. Il s'inquiétait apparemment de ce que nous pouvions faire des corps de nos patients décédés. Il m'a dit que si nous enterrions les cadavres dans la propriété, nous avions intérêt à reconsidérer le problème. D'où ma question : pensez-vous qu'il s'apprête à nous faire chanter ?

Jeffler réfléchit un instant, avant de secouer la tête.

— Ce serait le surestimer, je crois. Je pense qu'il cherchait plutôt le moyen de vous faire cracher encore un peu d'argent.

— Mais comment ? Pourquoi irait-il prendre le risque de se débarrasser de ces corps quand il n'a rien à voir avec leur disparition ?

— Et comment compte-t-il s'y prendre, à votre avis ? demanda Cerdae.

L'ascenseur arriva au rez-de-chaussée et les portes s'ouvrirent en chuintant.

— Chaux vive, répondit Jeffler en sortant.

— Je vous demande pardon ? lança Dykes.

— Nous en avons des pleines cuves, chez Sanicorp. Vous balancez un corps dedans, et vous n'avez plus à vous inquiéter de savoir s'il sera découvert ou non.

— Et vous pensez que c'est ce qu'il avait l'intention de faire avec les Simmons une fois qu'ils auraient sorti les corps du cimetière ?

— Ça ou les incinérateurs.

Jeffler désigna un téléphone mural.

— Laissez-moi passer un coup de fil et j'aurai sûrement une réponse sûre.

— Allez-y, fit Dykes.

Le shérif adjoint décrocha et composa le numéro des bureaux de chez Sanicorp. Il lui fallut argumenter un peu avant que l'appel ne soit transféré dans l'entrepôt de derrière sans éveiller les soupçons de la secrétaire, mais, finalement, il réussit son coup. La personne qui lui répondit n'était autre que Willie Grubb, l'un des plus fidèles lieutenants de Scotty Sear.

— Ecoute, Willie, lui dit Jeffler, j'ai pas le temps de déconner. Je veux simplement que tu me dises si tu as pris un des camions pour aller à Farthing Meadows, aujourd'hui ?

Il y eut un blanc, à l'autre bout de la ligne, et quand Grubb reprit la parole, sa voix n'était plus qu'un murmure.

— Ouais, et j'ai attendu presque deux heures que Scotty se ramène avec la camelote.

— Tu as les corps avec toi, n'est-ce pas ?

Ça n'était pas vraiment une question; plutôt une affirmation.

— Ouais. Et dès que Scotty sera là, on...

— Oublie Scotty ! coupa Jeffler. Débarrasse-toi de ces corps. Maintenant !

— Mais...

— J'ai dit maintenant, Willie ! Mets-les dans la chaux vive. Tu m'as compris ?

— Ouais, bien sûr, mais il y a pas mal de monde autour, et je sais pas si...

— Si nécessaire, utilise les incinérateurs ! aboya Jeffler. Fais comme tu veux, mais fais-le ! J'arrive.

Jeffler raccrocha et se tourna vers Dykes et Cerdae.

— J'imagine que vous avez entendu...

— Oui, confirma Dykes, nous avons entendu.

— Donc, si vous voulez bien m'excuser...

Alors que le shérif adjoint s'apprêtait à partir, Cerdae vint se placer en travers de son chemin.

— Pas si vite.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— C'est à propos de tout ce que vous avez sorti en fraude de chez Gerley, précisa Dykes. Y avait-il autre chose que ce que vous m'avez livré ?

— Je ne vous suis pas...

— Bien sûr que si. Il y avait un second cylindre. Un de mes gardes vous a vu le tendre à M. Tosca sur le parking. Alors ? La mémoire vous revient ?

De nouveau, Jeffler ressentit un tiraillement au niveau de l'estomac, plus fort que la première fois. Il avait été pris la main dans le sac. Et même si dans son esprit il n'était coupable de rien d'autre que de cacher certaines informations, son erreur pouvait lui coûter la vie s'il ne faisait pas rapidement travailler son cerveau.

Et sa langue.

— C'est une idée de Tosca, expliqua-t-il. Comme il piquait des trucs pour vous chez Gerley, il a pensé qu'il pouvait aussi bien prendre quelques autres bricoles qu'il pouvait aller vendre ailleurs. Tuer deux oiseaux avec la même pierre, vous voyez ?

Dykes hocha la tête.

— Continuez.

— Eh bien, en même temps qu'il vous apportait des produits pour vos expériences, il a aussi récupéré des substances qu'il comptait échanger contre de la cocaïne, plutôt que de l'argent.

— Je vois. Et ces transactions, il les fait avec la famille Bariggia ?

— Non, il traite en direct avec les Boliviens.

— Et les Bariggia sont au courant ?

— Pas que je sache. Bon, écoutez, je n'ai rien à voir avec tout ça, moi. Je lui sors juste la marchandise de chez Gerley. Ce qu'il fait de tout ça après, ça n'est pas mon problème.

— Bien sûr que non, acquiesça Dykes en échangeant un coup d'œil avec Cerdae. C'est plutôt le nôtre.

CHAPITRE XIV

Si une partie des déchets toxiques dont se chargeait Sanicorp disparaissait discrètement dans des zones isolées, comme le champ situé près de la ferme des Simmons, il n'aurait pas fallu croire que l'entreprise ne fonctionnait qu'à partir d'une vulgaire boîte postale. De nombreux facteurs, dont la nécessité de composer avec une législation très stricte, faisait qu'une certaine quantité des déchets ramassés par les camions de Sanicorp se retrouvait dans son usine du comté de Macomb. Là, ils étaient détruits par des incinérateurs ultra-modernes, ou bien déversés dans de grands réservoirs de conditionnement qui, une fois pleins, seraient transportés sur des sites autorisés. Cette activité, assez faible par rapport à toute celle effectuée dans l'illégalité, suffisait à sauver les apparences, et à satisfaire les inspections régulières des autorités compétentes ou d'éventuels nouveaux clients.

Les locaux de Sanicorp, intégrés à un site industriel situé non loin de chez Mofo, étaient pris en sandwich entre un ensemble de stockage et une verrerie. Ces entreprises, comme Sanicorp, appartenaient à la mafia et fonctionnaient largement grâce à elle. Les membres des Renégats venaient régulièrement travailler dans l'une ou l'autre, non seulement pour justifier de sources de revenus régulières, mais aussi parce que chaque entreprise avait un lien avec leurs autres activités. Les entrepôts étaient ainsi un excellent endroit pour entreposer des objets volés ou de la drogue. Et Tiger Glassworks les fournissait non seulement en pipes à eau qui étaient revendues de façon avantageuse, mais aussi en pipettes à bec et tubes divers pour leurs laboratoires de drogue clandestins. Ces derniers accessoires étaient le plus souvent détournés de cargaisons destinées à Gerley Chemical, un des plus gros clients de Tiger.

Willie Grubb, le bras droit de Scotty Sear, était l'agent de liaison des Renégats sur le site industriel. Il passait du temps dans les trois entreprises et savait à qui graisser la patte pour ne pas être ennuyé. Il appréciait beaucoup de se trouver à cheval entre les deux mondes, et il avait si bien fait son boulot qu'il était sur le point d'être recruté par un des syndicats d'ouvriers de l'automobile pour que les Renégats puissent éventuellement servir de bras armé contre les briseurs de grèves. Les négociations étaient en bonne voie, et Grubb avait la certitude qu'il aurait bientôt le marché qu'il attendait, un marché qui lui apporterait beaucoup.

Du moins le pensait-il jusqu'à ce que Jeffler l'appelle. Maintenant, il avait l'impression que ses plans étaient sérieusement compromis. A

l'évidence, quelque chose avait mal tourné au cimetière après son départ et, s'il se retrouvait impliqué d'une manière ou d'une autre dans cette histoire, il pouvait dire au revoir à ses rêves de grandeur.

— Je vais voir la camionnette, lança-t-il aux autres ouvriers en faisant passer sa carte dans la pointeuse de la salle de repos des employés.

Le véhicule qu'il avait utilisé pour transporter les corps était stationné derrière l'entrepôt. Si Grubb était en possession des clés, il avait aussi pris la précaution de trafiquer l'allumage du véhicule, pour être sûr que personne ne se tirerait par erreur avec les corps. Il procéda à une petite réparation, s'installa au volant et s'éloigna du bâtiment.

Son plan consistait à aller du côté des incinérateurs, deux imposants cônes d'acier dont le ventre générait assez de chaleur pour effectivement détruire les agents toxiques de certains déchets. Il avait les techniciens d'un des fourneaux à la bonne, et il savait qu'il pourrait éloigner tous les ouvriers de la zone assez longtemps pour se débarrasser des cadavres sans éveiller les soupçons – même s'il y avait une chance pour que les caméras de sécurité installées aux portes des fourneaux détectent les corps lorsqu'ils seraient balancés dans le feu. Le risque valait toutefois d'être pris, et Grubb projetait de voiler partiellement l'objectif de la caméra avec de la buée juste avant de passer à l'action.

Alors qu'il se dirigeait vers les incinérateurs, Grubb changea brusquement de direction et alla droit vers une rangée de quatre hangars de tôle ondulée qui flanquaient le mur séparant Sanicorp de Tiger Glassworks. Une équipe d'ouvriers sortait du dernier bâtiment, et Grubb ralentit pour les éviter – l'un des hommes étant de ceux qui ne détournaient pas la tête quand il y avait de l'embrouille dans l'air. Les cuves de chaux vive se trouvant dans le dernier hangar, Grubb avait jugé imprudent d'y détruire les corps; mais si les types de l'équipe s'en allaient, c'était une tout autre histoire.

Dès qu'il les vit rejoindre le bâtiment principal, Grubb fit le tour du dernier pour aller se garer près de l'entrée de derrière. Il sortit du véhicule, avant de déverrouiller les portes arrière ainsi que celles du hangar.

A l'intérieur, des étagères s'alignaient sur lesquelles étaient rangés toutes sortes de produits destinés au traitement des eaux non potables utilisées par Sanicorp. Il y avait diverses pièces de rechange, des sacs de terre diatomée et autres agents filtrants, et, dans le coin le plus retiré, deux immenses cuves pleines d'oxyde de calcium en poudre. Autrement dit, de la chaux vive. La substance, obtenue en faisant chauffer du calcaire jusqu'à ce qu'il soit débarrassé de tout son dioxyde de carbone, était élaborée à côté pour la fabrication du verre,

mais Sanicorp se faisait régulièrement ses provisions de cet ingrédient-clé dans le traitement des eaux.

Et, bien sûr, ses propriétés hautement corrosives le rendaient idéal pour d'autres besoins. Un corps placé au contact de la chaux était méconnaissable en quelques minutes; et il n'en restait plus rien au bout d'une heure.

Installé au volant d'un chariot élévateur, Grubb roula jusqu'à l'arrière de la camionnette, glissant avec précaution les fourches dans les entrées d'une palette qui supportait trois bidons de déchets Sanicorp soigneusement scellés. Les corps avaient été fourrés dans les gros récipients au cimetière et fermés avec un soin particulier pour éviter que la puanteur de cadavre ne s'échappe. Le couvercle des bidons était équipé d'embouts de tuyaux, et il y en avait de même calibre sur le bas des cuves de chaux. L'idée de Grubb n'était pas de jeter les corps dans ces cuves, mais de relier les embouts et de remplir les bidons : la chaux ferait ainsi son travail sans qu'il ait à exposer les cadavres.

Alors qu'il soulevait son chargement et reculait sur le sol de béton, Willie sentit ses inquiétudes passagères s'estomper peu à peu. Il n'y aurait bientôt plus aucune trace de la famille Simmons pour venir contrarier ses projets.

— La soupe est servie ! murmura-t-il.

Alors que l'hélicoptère se posait dans le coin le plus retiré du site industriel, le shérif Hough briefa rapidement Bolan sur la disposition des bâtiments.

— ... et ceux de Sanicorp sont situés juste à côté de Tiger Glassworks. Ils ont un mur mitoyen et le même système de sécurité. Vous devez bien garder ça à l'esprit.

— Je le ferai, dit Bolan. Et vous, vous jouez les mouches du coche.

— O.K. On reste au-dessus, répondit Grimaldi depuis le siège du pilote, et on surveille. Dès que tu seras dans la place, on piquera pour les occuper un peu. Pour le reste, c'est à toi de jouer.

Bolan hocha la tête, avant d'ouvrir la portière de l'hélico et de sauter au sol. Dès qu'il se fut assez éloigné de l'appareil, Grimaldi reprit de l'altitude et se dirigea vers le toit d'une usine qui les avait masqués durant leur court atterrissage.

Peu désireux d'attirer trop vite l'attention sur lui, Bolan garda son Beretta invisible tandis qu'il faisait le tour du parc par sa périphérie. A un endroit, le mur s'interrompait sur un petit ruisseau agité qui rejoignait la Long Noise River. Entre le mur et la pente assez forte qui descendait vers le bord de l'eau, il n'y avait qu'une étroite bande de terre jonchée d'ordures qui rendaient la progression de Bolan difficile.

A un moment, l'Exécuteur sortit son pistolet pour le diriger vers

une espèce de clochard qui venait de surgir d'un vieux congélateur transformé en abri de fortune.

— Hé ! tirez pas, tirez pas, fit le type en levant les mains. J'ai même pas de portefeuille.

— Je ne vous veux pas de mal, dit Bolan en exhibant rapidement sa carte au nom de Mike Belasko. Je suis agent fédéral. Contentez-vous de rester tranquille et de ne pas me gêner, et tout ira bien, d'accord ?

Le vagabond hocha la tête d'un air entendu.

— Z'allez embarquer quelqu'un, c'est ça ? Vous feriez bien de vous méfier des gardes.

— Me voilà prévenu, marmonna Bolan en s'éloignant.

Mais alors qu'il comptait s'en débarrasser, l'autre lui emboîta le pas parmi les mauvaises herbes et les ordures.

— Vous savez, je connais cet endroit comme ma poche, fanfaronna-t-il. J peux vous aider.

Bolan leva les yeux et vit Grimaldi qui volait au large du site industriel, assez près de l'autoroute toute proche pour laisser croire que l'hélicoptère était chargé de surveiller le trafic. La ruse durerait le temps qu'il faudrait aux gens de chez Sanicorp qui n'avaient pas la conscience tranquille pour s'apercevoir que quelque chose clochait. Bolan songea à courir pour se débarrasser du vagabond, et puis, au dernier moment, il décida de se fier à son instinct et de voir si le gars connaissait en effet suffisamment bien le terrain pour lui faire gagner du temps.

— Sanicorp, dit-il. J'ai besoin de rentrer chez eux sans alerter les gardes.

— Sanicorp, vous dites ?

Le type fronça les sourcils et se gratta le menton d'une main tandis qu'il fouillait dans ses poches de l'autre et en sortait une montre plutôt mal en point. Elle devait quand même marcher, car l'autre la consulta et dit :

— Vous avez de la chance.

— Pourquoi ?

— Suivez-moi.

L'homme partit à longues enjambées, le buste penché en avant, et Bolan n'eut aucune peine à le suivre.

— Y a une camionnette de restauration qui vient ici tous les jours. A l'heure qu'il est, elle doit être garée devant chez Sanicorp; et les gardes prennent toujours une pause pour aller manger un petit truc. Des beignets, la plupart du temps.

— Comment vous savez tout ça ? demanda Bolan en se demandant confusément s'il n'allait pas tomber dans un piège.

— J'ai le temps, voilà tout.

Désignant un pin isolé qui poussait au bord du ruisseau, l'homme ajouta :

— J'aime bien monter là et regarder, voir comment les choses fonctionnent. Ah ! nous y voilà...

Ils venaient d'atteindre une portion de mur sur la brique duquel le logo de Sanicorp avait été peint. L'escalader ne serait pas facile, sans parler de la perte de temps que cela occasionnerait. Le vagabond remarqua l'inquiétude de Bolan et précisa aussitôt :

— Vous n'avez pas à passer par là.

— Par où, alors ?

— Il y a un chemin plus facile.

S'écartant du mur, l'homme pointa le doigt vers le bas. Bolan baissa les yeux et découvrit une canalisation de béton qui sortait de la berge.

— La nuit, expliqua le type, il y a généralement beaucoup d'eau et de trucs divers qui passent par là. Mais à l'heure qu'il est, ça doit être sec. Même si c'est un peu étroit, vous devriez y arriver.

Bolan le remercia et commença de descendre vers l'eau. S'il ne parvenait pas à distinguer ses deux compagnons dans l'hélicoptère, il savait que Hough l'observait avec ses jumelles. Par signes, il lui fit comprendre qu'il allait essayer de passer dans la conduite de béton, puis il se tourna vers celle-ci.

Elle faisait environ un mètre quatre-vingts de diamètre, mais on avait fixé des blocs de roche avec du ciment sur le fond afin de décourager d'éventuels intrus. Une fois passé ce premier obstacle, Bolan tomba au bout d'une dizaine de mètres sur une grille de fer forgé. A première vue, elle semblait solide.

— Vous inquiétez pas de ça ! lui lança le vagabond depuis l'entrée. Le fer est complètement bouffé par les saloperies qu'ils déversent par là.

Jetant un coup d'œil derrière lui, Bolan vit la silhouette de l'homme qui se découpait dans la bouche du conduit.

— Ecoutez, j'apprécie beaucoup votre aide, mais j'aimerais vraiment me débrouiller tout seul, maintenant.

— Ouais, bien sûr, dit l'homme avec une note de déception dans la voix. Pas de problème.

Bolan se tourna de nouveau vers la grille. Ainsi que l'avait indiqué le vagabond, les montants avaient été rongés par diverses substances, et la grille ne tenait pas. Il n'eut aucun mal à la déplacer et à la franchir. Mais alors qu'il s'enfonçait dans le boyau sombre, il commença de s'inquiéter à propos des divers liquides qu'il sentait sous ses pieds et de la forte odeur de produits chimiques, presque étouffante, emplissant l'air. Il avait la certitude que les déversements nocturnes auxquels le vagabond avait fait allusion étaient illégaux et

mettaient en jeu des produits hautement volatiles et toxiques. Si ces saloperies étaient assez fortes pour ronger du fer forgé, il se demandait combien de temps la semelle de ses chaussures résisterait.

Heureusement, il tomba quelques secondes plus tard sur une jonction où la grosse canalisation en rejoignait trois autres, dont l'une qui montait à la verticale. Certain qu'il se trouvait sous les locaux de chez Sanicorp, Bolan s'engagea dans cette dernière, profitant des barreaux d'échelle encastrés dans la paroi. Il y avait très peu de lumière, mais juste assez pour qu'il repère une trappe au-dessus de sa tête. Marquant une pause quand il l'eut atteinte, il prit le temps de sortir son Beretta et de dégager la sûreté du pistolet.

Doucement, il poussa sur la porte, qui n'opposa aucune résistance; il l'ouvrit alors un peu plus, passa la tête et constata qu'il se trouvait juste derrière un des incinérateurs, dont la masse énorme le dissimulait aux regards.

Une fois sorti du conduit, Bolan s'avança à pas de loup sur le sol d'asphalte, sentant la chaleur que dégageaient les incinérateurs. A une centaine de mètres, l'hélicoptère atterrissait sur le parking, attirant l'attention des gardes et d'un certain nombre d'ouvriers. Bolan et les autres avaient estimé qu'il n'y aurait sans doute pas chez Sanicorp d'excités de la détente, comme chez les Renégats, et jusqu'ici ils avaient vu juste. Mais pour mettre toutes les chances de son côté, le Guerrier gardait son Beretta bien serré dans sa main.

Le territoire qu'il lui fallait explorer était vaste, mais il se contenta d'abord de chercher tous les petits véhicules qui auraient pu être utilisés pour transporter les corps depuis le cimetière. Tandis qu'il progressait derrière les rangées de hangars blottis dans l'ombre de Tiger Glassworks, il repéra quelque chose qui correspondait à ce qu'il cherchait et il s'en approcha.

Les portes arrière du véhicule étaient ouvertes; et quand Bolan jeta un coup d'œil à l'intérieur, il constata que ce qu'il avait pu contenir ne s'y trouvait plus. Il allait se tourner pour inspecter l'intérieur du hangar quand il détecta un mouvement à la périphérie de son regard.

Instinctivement, il commença à se jeter sur le côté, mais ses réflexes ne furent pas suffisants pour parer la lourde masse de bois qui vint s'écraser sur sa tête. Il s'écroula pour le compte.

Willie Grubb baissa les yeux sur sa victime, avant de regarder autour de lui pour s'assurer que personne n'avait assisté à ce qui venait de se passer. Satisfait, il tira l'homme dans le hangar, puis jusqu'à la cuve de chaux vive.

— Après tout, pensa-t-il à voix haute, je vais peut-être être obligé de jeter quelqu'un dedans.

CHAPITRE XV

Bolan ne demeura inconscient que quelques secondes, mais, quand il revint à lui, il choisit de rester immobile sur le sol de béton tandis qu'il s'efforçait de recouvrer ses esprits. Il était sur le dos, et il pouvait sentir un battement lancinant dans ses épaules et à la base du crâne. Il supposait que celui qui l'avait frappé l'avait aussi délesté de son Beretta, le laissant dans une position assez peu confortable.

Il entendit quelqu'un bouger dans le hangar, et il lui sembla que le son venait d'au-dessus de lui. Sachant qu'il risquait de se trahir en levant la tête, il se contenta d'entrouvrir lentement les yeux, juste assez pour être en mesure de voir entre ses cils.

D'abord, il découvrit le fût de trois cents litres près duquel il était couché et qui était relié par un tuyau à une grosse cuve en acier. En haut, perché sur une plate-forme, un homme était en train de défaire les serre-joints qui scellaient le couvercle de la cuve. Le type, qui portait l'automatique de Bolan passé dans sa ceinture, n'arrêtait pas de baisser les yeux vers le Guerrier, empêchant celui-ci d'avoir une idée claire de ce sur quoi il était tombé. Néanmoins, écrit au pochoir sur le flanc de la cuve, il parvint à déchiffrer quelques grosses lettres.

A U X V I.

De la chaux vive, comprit-il après un instant de réflexion.

Il avait rencontré assez souvent le produit par le passé pour connaître son potentiel mortel; et il avait maintenant une idée précise de l'avenir qu'on lui préparait.

Évaluant la situation, Bolan décida que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de rester allongé et faire le mort jusqu'à ce que le gus descende de la plate-forme. Puis, quand l'autre essaierait de le traîner jusqu'en haut, il pourrait passer à l'action.

Le destin voulut qu'il n'ait pas à attendre jusque-là.

Alors qu'il soulevait le couvercle de la cuve, l'homme entendit du bruit dans le hangar et tourna sur lui-même.

Ignorant les conseils de Bolan, le vagabond l'avait suivi, et il était maintenant sur le point d'essayer de jouer les héros. Poussant un interrupteur qui se trouvait sur le mur, l'homme actionna une alarme qui couina à l'intérieur et à l'extérieur du hangar.

— Allez, viens danser la gigue ! lança-t-il en s'accroupissant pour aller s'abriter derrière le chariot élévateur.

— Fils de pute ! gueula Grubb par-dessus la sirène.

Il sortit le Beretta de Bolan et tira sur le vagabond, soulevant une pluie d'étincelles sur la surface du chariot.

Bolan profita de la diversion pour rouler sur lui-même et se lever.

Le temps que Grubb comprenne ce qui venait de se passer, l'Exécuteur avait déjà gravi la moitié des marches menant à la plate-forme. Grubb voulut braquer le Beretta vers lui, mais avant qu'il n'ait pu tirer une nouvelle fois, le pied du Guerrier l'atteignit au poignet et lui fit lâcher le pistolet.

Tandis que les deux hommes se battaient, le vagabond sortit de derrière le chariot et ramassa le Beretta qui était tombé sur le sol. Alors qu'il l'avait levé pour tirer, il ne put se résoudre à faire feu de peur de blesser Bolan, qui était au corps à corps avec son adversaire.

Si Grubb était plus grand que Bolan, il était aussi plus mince et moins baraqué. Toutefois, comme la plupart des autres Renégats, il avait l'habitude des combats de rues et ne perdait pas son énergie en voulant donner dans le style hollywoodien quand il se bagarrait. En même temps qu'il essayait d'immobiliser Bolan avec ses longs bras, il donnait de méchants coups de pied et de coude, visant le visage, la gorge et l'entrejambe, là où ça pouvait vraiment faire mal. Malheureusement pour lui, Bolan avait une grande expérience en matière de combat rapproché, et il anticipait chaque mouvement, repoussait la plupart des attaques de son adversaire et y allait de ses propres coups.

Alors qu'ils percutaient la balustrade de la plateforme, il réussit finalement à se libérer de la prise de Grubb. Plutôt que de prendre ses distances avec lui, il profita de sa plus grande mobilité pour se rapprocher et se positionner de manière à utiliser le poids de son adversaire et peser contre lui. Un terrible coup de coude dans les côtes étourdit assez Grubb pour permettre à Bolan de tourner sur lui-même, de bien se camper sur ses pieds, puis de faire passer le biker sur son épaule. Grubb poussa un hurlement quand il se sentit soulevé et s'envola directement vers la cuve ouverte. Il plongea la tête la première dans la chaux vive...

— C'était moins une ! lança le vagabond en criant presque pour couvrir le bêlement strident de la sirène.

— Je vous avais dit de rester tranquille, rappela Bolan en descendant les marches pour aller récupérer son Beretta.

Et avec un mince sourire, il ajouta :

— Merci de ne pas m'avoir écouté.

Alors que le Guerrier traversait le hangar pour couper l'alarme, il fut intercepté par Grimaldi, Hough et deux gardes de la sécurité. L'un d'eux avait une clé qui correspondait au boîtier de la sirène, et dès qu'il l'eut insérée et fait tourner, le silence retomba dans le bâtiment.

— Tout va bien, ici ? demanda Hough en regardant autour de lui.

— Ça dépend de quel point de vue on se place, répondit Bolan.

Il entreprit de décrire rapidement sa rencontre avec Grubb.

— S'il avait juste commencé à soulever le couvercle de la chaux,

peut-être que les corps sont toujours intacts, remarqua Grimaldi avec espoir.

— Pas nécessairement.

Bolan conduisit les autres vers les trois fûts de trois cents litres et désigna le tuyau qui reliait l'un d'eux à la grande cuve.

— La valve a été ouverte, dit-il en tapant sur le côté du fût.

Au son, il comprit qu'il était déjà plein de chaux vive.

— S'il y avait un corps là-dedans, observa Grimaldi, il risque de ne pas en rester grand-chose.

— J'en ai bien peur, approuva Bolan.

Hough s'approcha des deux autres fûts et tapa dessus. Ils rendirent un son plus creux que le précédent.

— On dirait qu'il n'a pas eu le temps de s'occuper de ceux-là.

— Ça devrait pouvoir s'arranger ! lança un des gardes en levant son revolver de service et en le dirigeant vers le shérif. Ecartez-vous de là.

L'autre garde exhiba à son tour son flingue, l'agitant tour à tour vers Grimaldi et Bolan.

— Et vous, n'essayez pas de toucher à vos armes.

Comme ils lui obéissaient, Grimaldi jeta un coup d'œil à Hough et remarqua :

— Je trouvais bien qu'ils étaient un peu trop coopératifs.

— La ferme ! gueula le premier garde.

— Oh ! là ! là ! fit le vagabond en se rapprochant. Les voilà qui jouent aux gros durs avec leurs petites armes... Vous ne me faites pas peur, vous savez.

— Parce que tu crois que tu me fais peur, toi ? répliqua le premier garde.

Il marqua soudain un temps d'arrêt et regarda plus attentivement le vagabond.

— Hé ! Je te connais pas, toi ?

— Je travaillais là, avant. Tu te souviens ? Dale James. J'allais lâcher le morceau sur les déversements illicites, mais vous m'avez traîné jusqu'au ruisseau avec deux de vos copains. Là aussi, vous avez fait du bon boulot. Quand vous m'avez abandonné, j'étais comme mort.

— Si t'étais un peu plus futé, tu nous aurais laissés sur cette bonne impression, lui dit le second garde.

— Je voulais attendre d'avoir une chance de vous faire payer ce que vous aviez fait, dit James en s'approchant encore d'un pas vers les gardes.. Je vous ai surveillés. J'en sais encore plus que quand je travaillais ici.

— En tout cas, tu ne sais toujours pas fermer ta grande gueule.

Le premier garde leva tranquillement son revolver vers le torse de

James et pressa la détente. Les yeux du vagabond s'écarquillèrent de surprise et il tituba vers l'arrière.

Alors qu'il s'effondrait sur le sol, Bolan et Grimaldi passèrent tous les deux à l'action. L'Exécuteur sortit son Beretta tandis que Grimaldi faisait de même avec son Government Model .45. Durant la fusillade qui suivit, Hough se saisit de son revolver de service et se joignit à eux. Les coups de feu résonnèrent dans le hangar comme autant de coups de tonnerre. Et tout se termina aussi vite que cela avait commencé.

Les deux gardes avaient été tués. Leurs adversaires avaient été protégés des blessures mortelles par des gilets pare-balles, mais Grimaldi avait pris une balle dans la cuisse et Hough une balle dans le bras. Bolan se pencha sur Dale James, qui était toujours vivant mais saignait salement.

— On va vous transporter à l'hôpital, lui dit-il.

— Je sais pas si je tiendrai jusque-là, chuchota l'autre.

Il eut un sourire forcé et regarda vers le flingueur qui lui avait tiré dessus.

— Il m'a pas raté.

— Ecoutez, restez tranquille jusqu'à ce qu'on fasse venir des secours.

James secoua la tête.

— Ça... ça serait mieux si je vous faisais une espèce de déposition. Comme je... j'ai dit, j'en sais un max sur ces types. Je mourrai en paix si je sais que j'ai pu les faire... plonger.

— Je reste avec lui, proposa Grimaldi en grimaçant alors qu'il nouait un mouchoir autour de sa cuisse. La balle a traversé et ça devrait aller. Appelez-nous une ambulance.

Alors que Bolan et Hough quittaient le hangar, le shérif roula sa manche pour voir sa blessure.

— Juste une égratignure, assura-t-il.

— Tant mieux, dit Bolan. Maintenant, si on pouvait...

Il s'interrompt. Juste devant eux, un homme descendait d'un autre camion Sanicorp qui s'était arrêté devant le bâtiment. C'était Todd Jeffler.

— Eh bien, eh bien, regardez qui voilà ! lança Hough.

Il fit sursauter son shérif adjoint, qui porta la main à son arme quand il découvrit Bolan et Hough.

— Ne fais pas ça ! lui lança Hough en levant son revolver de service.

Mais l'autre essaya quand même. Avant même qu'il ait pu tirer, Hough lui perfora le torse d'une balle bien placée. Jeffler tituba et alla heurter l'avant de son camion. Il laissa tomber son revolver, regarda un instant Hough, puis ses jambes le lâchèrent et il s'effondra.

Le shérif secoua la tête, le visage livide, et remit lentement son arme dans son holster.

— O.K., dit-il à Bolan. Ça nous laisse Rosey Tosca.

Le Murry Athletic Club datait de cette époque où la boxe était à son top à l'Olympic. Les combattants de toutes les catégories de poids venaient alors passer des heures dans le gymnase, s'entraînant pour leur prochain combat ou récupérant du dernier. Les temps avaient changé, depuis. Si quelques boxeurs purs et durs continuaient de s'entraîner dans la salle, les droits d'admission avaient grimpé en flèche depuis un récent changement de propriétaire et une très onéreuse rénovation qui avait fait d'un trou à sueur de bas étage un temple de la forme haut de gamme. Sa clientèle consistait essentiellement en cadres dynamiques se battant sans relâche contre l'embonpoint qui les menaçait.

C'était après les derniers travaux que Rosey Tosca avait commencé de fréquenter le club, y trouvant, comme à Hazel Park, un endroit idéal pour développer un nouveau réseau de clients. Il y avait fait connaissance avec la plupart de ses clients cocaïnomanes; et c'était là aussi qu'il avait d'abord rencontré Frankie Cerdae et le Dr Mark Dykes. Et le fait que le nouveau propriétaire du club soit un neveu de Jimmy Bariggia expliquait pourquoi les liens de Tosca avec la mafia s'étaient renforcés.

À présent, assis dans le sauna après avoir effectué une quarantaine de longueurs dans le bassin olympique, Tosca se demandait s'il devait mêler les Bariggia à la transaction de drogue de ce soir. Il y avait plusieurs avantages évidents à cela. Avec leur mainmise sur le marché de la drogue à Détroit, les Bariggia étaient des pros, et un peu de soutien ne serait pas de trop quand viendrait pour Tosca le moment de se trouver face aux Boliviens, à Wyandotte. Bien sûr, il risquait d'y avoir des grincements de dents, quand il apparaîtrait que, en d'autres circonstances, il aurait mené cette affaire dans son coin jusqu'au bout et qu'il avait attendu le dernier moment pour les mettre dans le coup. L'implication la plus évidente était que Tosca avait songé à venir braconner sur une chasse gardée des Bariggia. Le fait qu'il ait traité avec les Boliviens plutôt que les gens de Medellin aurait sans doute aussi du mal à passer avec Jimmy Bariggia. Beaucoup d'hommes avaient payé de leur vie des ambitions beaucoup plus modestes; Tosca en avait d'ailleurs abattu lui-même certains.

Alors qu'il sortait du sauna et suivait le couloir pour rejoindre la salle de massage, l'attention de Tosca se porta sur un écran de télévision fixé au mur près du petit bar. Un bulletin d'informations venait de commencer, et, quand les titres furent annoncés, le flingueur eut toutes les peines du monde à rester à peu près impassible.

Le premier titre, et ça n'était pas surprenant, concernait la fusillade au cimetière et la disparition des corps de la famille Simmons. Les Renégats étaient impliqués dans les deux affaires, et des liens avaient été établis avec la tentative de meurtre dont Helena Simmons et un agent fédéral avaient été victimes.

Tout cela avait déjà de quoi contrarier Tosca. Mais les choses s'aggravèrent, quand il découvrit sur l'écran un reportage en direct depuis le site Sanicorp, où, d'après le journaliste, il y avait eu une nouvelle fusillade. On avait ensuite découvert deux des corps disparus, dissimulés dans des fûts de chez Sanicorp. Déjà, on soupçonnait que des déversements illégaux de déchets dont se rendait coupable l'entreprise étaient en rapport avec le meurtre jusque-là non résolu des Simmons. Le journaliste précisa encore que l'un des meurtriers présumés avait été tué durant la fusillade tandis que l'autre était activement recherché.

Tosca serra les bras autour de son torse et lutta contre une vague de panique, craignant de voir sa photo apparaître soudain sur l'écran. Heureusement pour lui, toutefois, le journaliste n'avait eu connaissance d'aucun nom. On revint au présentateur du journal, qui évoqua les autres informations de la journée.

Le flingueur se détourna et se dirigea vers la salle de massage, passant juste la tête dans l'entrebâillement de la porte pour annuler sa séance. Etant donné les circonstances, Tosca savait qu'il n'avait aucune chance de se relaxer; il voulait s'habiller le plus vite possible, craignant que les autorités aient réussi d'une manière ou d'une autre à le suivre jusqu'au club.

Après une douche rapide, il se changea et gagna la réception. Alors qu'il attendait devant le comptoir pour rendre sa clé de vestiaire, il vit un flic en uniforme sortir du bureau de la direction, en grande conversation avec le neveu de Jimmy Bariggia, Augusto Murry. Tosca ne pouvait pas entendre ce qu'ils se disaient, mais, par précaution, il tourna le dos aux deux hommes et ouvrit discrètement la fermeture à glissière de son sac de gym, se laissant ainsi un accès facile au .357 Magnum caché au milieu de ses affaires.

Comme les autres se rapprochaient, Tosca plongea lentement la main dans le sac et ferma les doigts sur le flingue. Si les choses tournaient vraiment très mal, il pensait être en mesure d'attraper quelqu'un autour de lui et le garder en otage tandis qu'il s'enfuirait.

Il se révéla que sa paranoïa n'était pas fondée. Les deux hommes passèrent devant lui sans le voir, et Tosca en entendit assez pour comprendre que le flic n'était pas là pour lui, mais parce qu'un des membres du club s'était fait piquer son système stéréo dans sa Porsche.

— Oui, nous allons devoir renforcer la sécurité sur notre parking,

dit Murry en accompagnant le flic jusqu'à la porte.

— Ça serait une bonne idée, oui. Sinon, vous risquez de commencer à perdre des clients.

Après que le policier l'eut quitté, Murry resta près de l'entrée et bavarda avec deux membres du club. Tosca ne voulait pas prendre le risque de s'empêtrer dans une conversation avec lui. Pas maintenant. Plus tard, peut-être, quand ça chaufferait, mais, dans l'immédiat, il devait avant tout songer à sauver sa peau.

Une fois qu'on lui eut rendu sa carte de membre, Tosca alla s'enfermer dans une des cabines téléphoniques du club d'où, grâce à un jeu de reflets, il pouvait voir Murry sans être vu. Tout en attendant que le neveu de Bariggia libère le passage, il appela Zane Ackson, un ami de confiance qui se trouvait aussi être son voisin de palier à Ridon. Ackson n'avait aucune idée des activités auxquelles se livrait Tosca, simplement qu'il s'agissait d'entreprises un peu floues, à la limite de la légalité. Il savait qu'il pouvait compter sur la discrétion de son voisin.

— Salut, Zane ! lança Tosca quand l'autre eut décroché.

— Hé, Rosey ! J'suis content de t'entendre !

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

— Je sais pas, mais j'avais dans l'idée que tu pourrais me l'expliquer.

— J'ai du mal à te suivre, Zane...

— Eh bien, tes chiens ont pas arrêté d'aboyer pendant l'après-midi, et, chaque fois que je regardais à travers les persiennes, je voyais des drôles de bagnoles qui passaient. Il se passe des trucs bizarres. Moi je dirais qu'il y a des gens, des flics en civil ou je ne sais quoi, qui t'attendent pour te tendre un piège.

— C'est vraiment cool à toi. de me prévenir, Zane, dit Tosca. Et tu as bien pigé ce qui se préparait, sauf qu'il ne s'agit pas de flics.

— Non ?

— Non. Ce sont des gars de la sécurité de la caisse d'épargne de Motown.

— Hein ?

— T'as pas entendu parler de ce gros scandale ?

Tosca inventa son histoire à mesure qu'il parlait.

— Ils ont pris tout leur fric à des pauvres gars comme toi et moi, et ils ont tout perdu en faisant des placements plus qu'hasardeux.

— Ouais, fit Ackson, j'ai entendu parler d'eux. Des enfoirés !

— Et ils sont un peu fâchés après moi, mentit Tosca. Un pote et moi, on a trouvé le moyen de rentrer dans leurs ordinateurs, et on a réussi à localiser de l'argent et à se rembourser.

— Ah ouais ?

— Ouais, fit Tosca. Je compte sur toi pour garder un œil sur ma

piaille, Zane. Tu peux faire ça ? Je viendrai faire un tour quand ils m'auront un peu lâché.

— Tu sais que tu peux toujours compter sur moi, Rosey.

— Ouais, t'es vraiment un mec bien, Zane.

Au même moment, Tosca vit Murry qui quittait enfin la porte d'entrée.

— Bon, il faut que je te quitte, maintenant. Je te rappellerai.

Tosca raccrocha et sortit rapidement du club. Il regagna sa voiture, roula sur trois blocs d'immeubles, puis tourna dans une allée et s'arrêta. Utilisant son téléphone cellulaire, il composa son propre numéro. Il avait eu la prudence de ne garder aucune trace de ses activités criminelles chez lui, mais, au cas où les autorités pénétreraient dans son appartement et le fouilleraient, il y avait encore un talon d'Achille potentiellement capable de lui attirer des ennuis. Quand son répondeur fit entendre un sifflement, il entra les codes appropriés et écouta ses messages. Comme il le soupçonnait, il y en avait un du lieutenant de Jax Allmus, son contact avec les Boliviens, à propos de la transaction de cocaïne prévue pour ce soir. Quelque chose allait de travers, visiblement, et Tosca était censé prendre de nouvelles dispositions. Bien que le message soit codé, Tosca était conscient que si les bonnes personnes l'interceptaient, elles seraient en mesure d'en percevoir le sens et d'entrevoir ce qui se préparait.

Grâce à une nouvelle combinaison, Tosca effaça les messages et coupa le répondeur de façon à ce qu'il n'en prenne plus. Puis il passa un rapide coup de fil à son contact. Les nouvelles n'étaient pas aussi mauvaises qu'il le craignait. Apparemment, un entrepôt situé près de Wyandotte avait brûlé. On craignait qu'entre la présence de la police et celle des médias, il y ait trop de risques à ce que la rencontre se déroule dans le même coin.

— Pas de problème, dit Tosca. J'ai plein d'autres endroits à proposer.

— En fait, nous en avons déjà un en tête, lui dit le lieutenant d'Allmus. Un golf miniature qui appartient à un de nos bons amis. Pour y aller...

Tandis que Tosca notait les indications, il s'avisa que le golf, de façon ironique, se trouvait à moins de huit kilomètres du Beta Institute.

— Je peux y être dans deux heures, indiqua Tosca en consultant sa montre.

— Parfait. Nous vous attendrons.

Tosca coupa la communication et sortit de l'allée, allumant la radio et s'arrêtant sur une fréquence qui diffusait de la musique classique. Il serait heureux quand cette affaire se terminerait. Déjà, il songeait aux

petites vacances qu'il allait s'offrir, histoire de prendre le large. Les Caraïbes le tentaient assez. Louer une maison sur la plage et passer une semaine à siroter des pina coladas, écouter le ressac, se faire des putes de luxe...

Sa plaisante rêverie s'interrompt soudain quand, à la suite d'une sonate de Beethoven, un speaker vint présenter les titres des informations – avec, parmi eux, la profanation des tombes des Simmons et la fusillade chez Sanicorp. Du coup, sa paranoïa se réveilla d'un coup.

Il était à deux blocks de l'autoroute, quand il changea brusquement d'avis et de chemin, empruntant tout un labyrinthe de rues jusqu'à ce qu'il arrive en vue d'un des plus grands centres commerciaux de Détroit. Il pénétra sur le parking, choisit une place relativement voyante, puis sortit avec son sac de gym et ouvrit le coffre de sa voiture pour en retirer une grande mallette contenant la boîte avec les fioles volées chez Gerley. Il porta tout cela jusqu'au premier coin de rue et héla un taxi. Il avait tout lieu de penser que sa voiture était aussi recherchée que lui, et que si la police la trouvait dans le centre commercial, les flics perdraient beaucoup de temps et emploieraient beaucoup d'hommes pour le chercher dans les magasins. Pendant ce temps, il serait à l'autre bout de la ville, avec les Boliviens.

— Où vous allez ? demanda le chauffeur quand il s'engouffra dans le taxi.

Tosca lui donna quelques instructions, puis se laissa aller contre le dossier de la banquette et soupira.

— Le golf miniature ? lança le chauffeur en commençant de rouler. Je déteste ça. Il y a trop d'obstacles.

« Ouais. Mais pas autant que dans cette putain de vie », pensa Tosca en essayant de se détendre.

CHAPITRE XVI

Après que les choses s'étaient un peu calmées, chez Sanicorp, les ambulances avaient emporté les blessés vers l'hôpital le plus proche. La blessure du shérif s'était révélée plus sérieuse qu'il n'y paraissait, et il récupérerait en post-op après avoir subi une intervention micro-chirurgicale. Grimaldi, lui, avait eu plus de chance : il avait reçu quelques soins et avait été autorisé à quitter l'hôpital, sa blessure à la cuisse, en séton, étant sans réelle gravité. Malgré sa jambe raide et la douleur lancinante qu'il éprouvait, il était en mesure de piloter le Bell. Il était d'ailleurs à présent aux commandes de l'appareil, volant vers l'appartement d'Helena Simmons avec Bolan. Les deux hommes avaient l'intention de chercher dans ses notes tous les indices qui permettraient de découvrir qui était le contact de Sanicorp chez Gerley Chemical.

Bolan était en contact radio avec Brognola, à Mosenan Isle, et lui livrait un résumé des derniers événements. Dès qu'il eut fini, le Guerrier demanda :

— Comment va Helena ?

— Bien. En fait, elle a pratiquement refusé de se coucher de la journée, pour établir une liste de fichiers que tu pourras ouvrir sur son ordinateur.

— Elle a fait ça de tête ?

— Eh oui ! Elle sait aussi dans quels anciens numéros trouver des articles en rapport avec ce qui nous intéresse. Je faxe la liste au gérant de son immeuble, qui la donnera aux gars chargés d'assurer la surveillance de l'appartement. Sinon, j'ai eu des nouvelles d'Aaron et de Gadgets. Ils ont déniché une info plutôt curieuse sur le vieil asile de Farthing Meadows. C'est lié à ce qui se passe maintenant, même si je ne sais pas trop comment faire le joint.

— Je t'écoute.

— Il semblerait qu'à la fin des années 50 et au début des années 60, des scientifiques de la C.I.A. aient fait partie du personnel de l'asile.

— La C.I.A. ? répéta Bolan.

— Ouais. Apparemment, ils dirigeaient des expériences de contrôle de la pensée sur des patients.

— Je savais qu'il y avait eu des trucs de ce genre sur la côte Ouest, mais pas par ici.

— Eh bien, Gadgets a de la doc sur le sujet. Et là où ça devient vraiment intéressant, c'est que les tests étaient réalisés en utilisant des hallucinogènes et drogues diverses fournies par...

— ... Gerley Chemical, compléta Bolan.
— Intéressant, non ?
— C'est le moins qu'on puisse dire.
— Aaron m'a faxé une liste des différentes drogues avec lesquelles ils travaillaient alors. Et devine quoi ?

— Certaines sont les mêmes qu'on a fait sortir en douce de chez Gerley.

— Exactement. Je viens de passer une heure à étudier l'inventaire des produits disparus, et il semble qu'on puisse les classer en trois catégories. D'abord, il y a tout ce qui est en rapport avec la guerre chimique et bactériologique; ensuite, on peut mettre dans un second groupe divers produits pouvant être liés aux Renégats et à leurs labos de drogue. Tu mets tout ça de côté et tu te retrouves avec une liste qui correspond pratiquement à celle des substances utilisées par la C.I.A. à Farthing – plus quelques drogues nouvelles qui ont complété les anciennes.

— Tu veux dire que la C.I.A. est derrière les vols ?

— Non, je ne pense pas, répondit Brognola, avant d'ajouter aussitôt : du moins, pas dans le cadre de ses activités officielles.

— Ce qui veut dire...

— Ce qui veut dire qu'en 1962, le bruit a couru que les patients étaient utilisés comme cobayes. La C.I.A. a quitté Farthing Meadows, puis de nombreuses familles ont engagé des poursuites contre l'asile, ce qui a conduit à la fermeture de l'endroit. L'homme qui dirigeait l'équipe de la C.I.A. était un certain Frederick Sigfreid, un psychothérapeute. Il a été viré et a dû quitter le pays. C'était en 1963, et on n'a plus entendu parler de lui depuis.

— Tu penses qu'il aurait refait surface trente ans plus tard ?

— Je n'ai aucune certitude, reconnut Brognola, mais la coïncidence me paraît un peu grosse.

— En tout cas, nous aurons sans doute quelques réponses une fois que nous aurons découvert qui se cache derrière les vols de chez Gerley.

L'hélico arrivait en vue de l'immeuble d'Helena Simmons et il mit un terme à sa conversation avec Brognola.

Grimaldi alla poser l'appareil dans un champ adjacent à la résidence. Les deux hommes chargés de surveiller l'appartement d'Helena avaient été prévenus de leur venue, et ils accueillirent Bolan et Grimaldi, leur confiant comme convenu le fax auquel Brognola avait fait allusion.

— Occupe-toi des magazines et je me charge de l'ordinateur, proposa Bolan quand Grimaldi et lui eurent pénétré dans l'appartement.

Il déchira la feuille de fax en deux, donnant au pilote la liste des

anciens numéros du *Détroit Monthly* dans lequel il devait se plonger. Puis lui-même alla s'installer devant l'ordinateur, dans le bureau. Il l'alluma et ouvrit les uns après les autres tous les fichiers que lui avait indiqués Helena, parcourant les notes à la recherche d'informations intéressantes.

— J'ai quelque chose ! lança soudain Grimaldi. Dans cet article sur les gangs de motards, elle explique comment les Renégats ont déboulonné d'autres bikers sur le marché de la cocaïne en s'alliant avec la famille Bariggia.

— Ça va plutôt dans le sens de ce qu'on a vu, remarqua Bolan. Et surtout si tu te souviens qu'à croire Hough, Bariggia a planté ses crochets de boucherie dans pratiquement tous les trucs juteux qui se présentaient dans le coin.

— Y compris, Gerley Chemical, j'imagine.

Grimaldi parcourut rapidement quelques pages de l'article.

— Hé ! il y a une photo de groupe des Renégats. Et ce gars, là, est un des types de chez Sanicorp qu'on a dû descendre. Tu sais, je me demande si on ne devrait pas se faire communiquer des photos de toutes les personnes qui travaillent chez Gerley. Peut-être qu'en faisant une comparaison avec...

— Ça ne sera pas nécessaire, coupa Bolan, les yeux fixés sur l'écran de l'ordinateur.

— Pourquoi ?

— Je crois que j'ai trouvé notre traître, expliqua le Guerrier en faisant signe à Grimaldi de le rejoindre. Regarde : il s'agit des entretiens qu'Helena a eus avec les employés de chez Gerley.

Grimaldi se pencha sur l'épaule de Bolan et repéra tout de suite un nom au milieu de la liste des interviewés.

— Timothy Jeffler, lut Bolan.

— Tu crois qu'il a un lien de famille avec le shérif adjoint ? demanda Grimaldi. Ça recouperait les infos que m'a donné James pendant son transfert à l'hôpital.

— La seule façon de le savoir, dit Bolan en coupant l'ordinateur, c'est de le retrouver et de le lui demander.

La nuit tombait quand le taxi de Rosey Tosca se rangea contre le trottoir, devant l'entrée du golf miniature Bijou Club. Le flingueur sortit du véhicule, laissa un pourboire au chauffeur, puis traversa le parking, ses deux sacs en main.

Le Bijou Club avait connu des jours meilleurs. Le revêtement des mini greens était défoncé par endroits, et l'ensemble des installations avaient besoin d'un bon coup de peinture. Alors qu'il restait encore une heure avant la fermeture, il n'y avait que trois voitures sur le parking, dont deux appartenaient aux employés de l'endroit. Les seuls

joueurs étaient un couple d'étudiants qui s'amusaient avec insouciance autour d'un petit moulin jadis peint en vert.

Tosca se dirigea vers un bâtiment situé juste à côté de l'entrée principale. Un Noir plutôt baraqué se trouvait derrière le comptoir, occupé à feuilleter un magazine.

— Neuf ou dix-huit trous ? demanda-t-il.

— J'ai rendez-vous avec quelqu'un.

Le type leva rapidement les yeux et répondit :

— Il est pas encore là.

— Il n'est jamais en retard, affirma Tosca en consultant sa montre. Il devrait déjà être là.

— Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse, moi ? répliqua le Noir en haussant les épaules.

Il désigna une porte, sur le côté.

— Il a dit que vous pouviez l'attendre là.

— D'accord, marmonna Tosca.

Soudain sur ses gardes, il fit un pas en arrière. Au même moment, il sentit quelque chose s'enfoncer dans le bas de son dos.

— Il fait plus chaud à l'intérieur, chuchota l'homme qui se trouvait derrière lui. Laissez-moi m'occuper de vos sacs...

Tosca savait qu'il était tombé dans un piège. Il savait aussi que le seul moyen de s'en sortir vivant c'était d'agir vite, et de réfléchir encore plus vite.

— Hé ! si j'avais eu besoin d'un porteur, je serais allé à l'hôtel ! lança-t-il en riant.

Tout en essayant de gagner du temps, il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, le temps de constater que le type qui le menaçait faisait au moins une tête et vingt-cinq kilos de moins que lui. Si Tosca ne le reconnut pas, il le soupçonna d'être bolivien, comme son contact et l'homme qui se trouvait derrière le comptoir du cabanon d'accueil.

— Vous allez attendre à l'intérieur, suggéra de nouveau le flingueur. Et je vais prendre vos sacs.

— D'accord, mais faut pas vous attendre à un pourboire, dit Tosca en haussant les épaules.

Il se félicita d'avoir fait passer son .357 Magnum de son sac de gym à son blouson tandis qu'il était dans le taxi. Mais il faudrait quand même qu'il puisse mettre la main dessus sans se faire exploser le dos par le petit Bolivien.

Alors que les doigts du type allaient se fermer sur la poignée du plus gros des sacs, Tosca le lâcha. Dans un mouvement réflexe, le Bolivien se jeta en avant pour le rattraper et, dans la manœuvre, le canon de son flingue se détourna un instant du dos de Tosca. Celui-ci ne laissa pas passer l'occasion.

Balançant son bras en arrière avec toute la force et la rapidité dont

il était capable, il percuta du coude le visage de son adversaire, lui défonçant la mâchoire et l'envoyant valser dans un râtelier de clubs. Le flingue du minus laissa échapper un coup de feu, et une balle vint s'enfoncer dans l'asphalte aux pieds de Tosca.

Mais celui-ci avait déjà sorti son arme et il balança deux projectiles dévastateurs dans le torse du Bolivien, tournoyant rapidement pour faire face à l'autre type, qui se baissait pour prendre quelque chose sous le comptoir.

— Laisse tomber ça ou tu es mort ! l'avertit Tosca.

Sur le parcours de golf, l'adolescente s'était mise à crier. Son petit ami l'attrapa par le bras et l'entraîna derrière un gros stégosaure en plastique au niveau du trou numéro sept.

Le Bolivien sortit prudemment les mains de sous le comptoir fixant Tosca sans aucune trace de peur dans ses yeux.

— Je sais rien ! affirma-t-il. Allmus m'a juste dit de vous faire attendre à l'intérieur. Je jure que c'est tout ce que je sais.

Tosca se pencha sur le comptoir, gardant son arme braquée sur le type, et il se pencha pour récupérer une carabine calibre .22, qu'il dirigea également vers l'homme.

— Où est Allmus ?

— Il arrive, répondit le Bolivien.

Il fit un geste vers le cadavre de son copain, vautré près des clubs.

— Don était supposé s'assurer que vous aviez apporté la marchandise, puis vous garder prisonnier jusqu'à ce qu'il arrive.

— Eh bien, il y a eu un changement de plan, annonça Tosca. Mets tes clés sur le comptoir et dis-moi quelle bagnole est la tienne.

D'un geste lent, le Bolivien plongea la main dans sa poche et en sortit un trousseau, duquel il ôta une clé avant de le poser sur le comptoir.

— C'est la Taurus.

Tosca s'en empara puis, calmement, il pressa la détente de la carabine. Le Bolivien n'eut même pas le temps de réagir avant que les balles ne lui déchirent la gorge et le haut du torse. Comme son copain, il mourut sur le coup, s'effondrant sur une chaise pliante, derrière lui.

Coinçant la carabine sous son bras, Tosca ramassa le grand sac qui contenait les échantillons de chez Gerley. Alors qu'il courait à longues enjambées sur le parking, il jeta un regard vers le parcours de golf qui se détachait sur un ciel pourpre et orangé. Il ne voyait les deux adolescents nulle part, mais il n'avait pas l'intention de perdre du temps à les courser.

Alors qu'il était à mi-chemin de la Taurus, il repéra une limousine blanche qui fonçait sur la route et allait s'engager sur le parking. Il savait qu'il devait s'agir de Allmus; il comprit aussi qu'il ne lui était plus possible d'atteindre la Ford et de s'enfuir.

— Merde ! lâcha-t-il.

Il changea de direction et fonça vers le parcours de golf.

La limousine s'engagea sur le parking et s'arrêta dans un dérapage. Les portières avant s'ouvrirent à la volée, laissant le passage à deux Boliviens armés d'automatiques .38. Ils ouvrirent le feu sur Tosca tandis que celui-ci s'engageait dans le labyrinthe d'obstacles. Une réplique modèle réduit d'une navette spatiale se prit deux balles et se fracassa.

S'arrêtant une première fois, le flingueur s'abrita derrière un mur de béton. Il vida le chargeur de sa carabine sur les deux flingueurs, réussit à tuer l'un d'eux et à coincer l'autre près de l'entrée du parcours. A l'arrière-plan, il vit la portière arrière de la limousine s'ouvrir. Allmus, pensa-t-il sans pouvoir bien voir. Allmus ou pas Allmus, il décida de ne pas gaspiller de précieuses munitions avec des tirs longue distance hasardeux.

Changeant de position, il esquiva plusieurs balles et plongea derrière une énorme tortue de plâtre.

Alors qu'il rampait pour s'en éloigner, il repéra les deux adolescents, tremblants, et les rejoignit derrière le moulin.

— Toi, dit-il au gosse, à trois, tu pars en courant.

— Mais... mais ils vont penser que c'est vous ! protesta l'adolescent.

— Ne discute pas, dit Tosca.

Il empoigna la fille et pressa le canon de son flingue contre sa tempe.

— Un... deux...

Les larmes aux yeux, le gamin déglutit péniblement et jaillit de derrière le moulin. Il ne parcourut que quelques mètres avant d'être fauché par une balle.

— Espèce de salaud ! hurla la fille.

— Ta gueule ! lui répliqua Tosca en le secouant. Tu la fermes, sinon c'est toi qui vas y aller.

Un court instant, Tosca songea à utiliser la fille comme otage ou bouclier humain, mais il savait que ça ne marcherait pas. Pas avec Allmus. Les Boliviens n'auraient aucun scrupule à descendre la fille s'il fallait en passer par là.

Avant qu'il n'ait pu envisager une autre tactique, son attention fut attirée par le bruit sourd de quelque chose qui rebondissait sur le côté du moulin. Il vit un objet arrondi atterrir sur le green et rouler vers le trou.

Une grenade.

Agissant d'instinct, Tosca poussa la fille vers le projectile, qui explosa alors qu'elle n'avait pas encore atterri dessus. S'il s'était agi d'une grenade à fragmentation, la fille et sans doute Tosca auraient

été déchiquetés. Mais Allmus avait balancé une Morlick BL-10, une grenade flash-and-stun spécialement conçue pour mettre l'adversaire hors service sans le démembrer et en minimisant les dommages collatéraux. Le projectile fonctionna très bien, produisant un éclair de lumière aveuglant et de violentes ondes de choc qui empêchèrent la fille de tomber en avant et la projetèrent en arrière. Tosca, lui, fut soulevé et propulsé contre le moulin, avec assez de force pour lui couper le souffle. Et avec l'éclair, il se trouva temporairement aveuglé.

Alors qu'il se retrouvait à genou, respirant bruyamment et cherchant à tâtons son arme sur le sol, Allmus et l'autre Bolivien fondirent sur lui. Allmus brandissait un M-16 et, après avoir enjambé la fille inconsciente, il balança la crosse de son arme sur la tempe de Tosca. Le flingueur s'écroula sur le côté, s'accrochant à ses derniers lambeaux de conscience tandis que du sang ruisselait d'une grosse entaille au cuir chevelu.

— On dirait que tu t'es fait mal à la tête, Rosey, murmura Allmus, alors que son lieutenant et lui soulevaient Tosca pour qu'il se redresse. Mais t'as de la chance. Je connais justement un toubib qui est sur le chemin. Peut-être que tu as entendu parler de lui. Le Dr Dykes...

CHAPITRE XVII

Tim Jeffler était à son travail quand il apprit la mort de son frère. Son chef d'équipe, qui était venu lui annoncer la nouvelle, lui accorda sa journée.

Alors qu'il quittait le site de Gerley Chemical, Tim s'efforçait de combattre sa panique, tout en essayant de préparer la suite des événements. Son patron ne lui avait donné que quelques détails vagues concernant la mort de Todd. Pourtant, après avoir fait le tour des radios d'informations locales, il en avait entendu assez sur ce qui s'était passé chez Sanicorp pour deviner que les autorités avaient fait le lien entre la société de traitement des déchets et les vols d'informations secrètes chez Gerley. Entre ça et le fait que Todd avait été tué durant le raid chez Sanicorp, il semblait tout aussi probable que les flics verraient en Tim un suspect, simplement parce qu'il était le frère de Todd. Avec de la chance, il avait un peu d'avance sur la police. Et sa meilleure carte à jouer, c'était de foutre le camp.

Mais d'abord, il devait s'arrêter quelque part.

La caisse d'épargne avait une agence près de chez Gerley qui restait ouverte jusqu'à 19 heures en semaine, et Tim Jeffler y arriva quelques minutes avant la fermeture. Il avait seize mille dollars sur un compte courant. Il en retira quinze mille en liquide, expliquant à la guichetière qu'il avait besoin de tout cet argent pour acheter une voiture à un particulier. Il demanda aussi à avoir accès à son coffre, dans lequel se trouvaient des documents confidentiels qu'il avait sortis de chez Gerley au cours des dernières semaines. Il n'avait pas la même habitude que son frère du marché noir, mais il savait que les papiers pouvaient lui rapporter bien plus que s'il était passé par l'intermédiaire de son frère.

Une fois qu'il eut quitté la banque, Jeffler dirigea son Oldsmobile Cutlass sur une route secondaire. Il n'était qu'à quelques kilomètres de l'autoroute, l'I-75, et il pensait l'emprunter vers le nord, jusqu'à la péninsule supérieure. De là, il traverserait le Wisconsin. Il savait que son patron avait une cabane d'été, assez isolée, près de Laona, dans la Nicolet National Forest. A cette période de l'année, la maisonnette était fermée jusqu'aux beaux jours, et il n'y avait pas d'autre habitation dans un rayon de dix kilomètres. Tim pouvait acheter des provisions, s'enfermer dans la maison et y rester terré pendant quelques semaines – le temps de faire le point et de décider de la suite.

Il n'y avait aucune circulation sur la route, et Jeffler fut surpris quand il crut entendre un autre véhicule. Il coupa sa radio et se rendit

compte que le son venait du ciel. Regardant par la vitre de sa portière, il finit par distinguer les lumières d'un hélicoptère dans la nuit. Il volait plutôt bas et semblait régler sa vitesse sur celle de la Oldsmobile. Quand Jeffler ralentit, l'hélico fit de même.

— Bon Dieu ! brailla Jeffler, envahi par une nouvelle vague d'effroi.

Il accéléra à fond, cette fois, faisant rugir son moteur 2,8 litres. La Cutlass bondit en avant dans un hurlement de pneus. Le vacarme qui régnait dans l'habitacle de la voiture était tel que Jeffler n'entendait plus l'hélicoptère; il n'osait toutefois pas lever les yeux. A moins de deux kilomètres, il apercevait déjà les lumières de l'autoroute. S'il pouvait l'atteindre, il était à peu près sûr de pouvoir semer l'appareil dans le trafic.

Mais il avait beau pousser la Cutlass, le Bell restait plus rapide. Il fut de nouveau visible quand il passa au-dessus de la voiture et fila juste sous son nez. Lorsqu'il eut dépassé la Oldsmobile d'une centaine de mètres, il ralentit et, contre toute attente, commença de faire du surplace, suspendu à un peu plus de trois mètres au-dessus de la route. Alors que Jeffler fonçait dessus, un puissant projecteur monté sur l'avant de l'appareil s'alluma soudain.

Jeffler n'était pas préparé à ça. Alors que, dans un geste réflexe, il se protégeait les yeux de la lumière aveuglante, il tourna maladroitement le volant. A la vitesse où il allait, cela suffit à lui faire perdre le contrôle du véhicule. Il leva le pied de l'accélérateur en même temps qu'il agrippait la direction à deux mains, mais la Oldsmobile, qui semblait désormais rouler toute seule, quitta la route.

A quelques mètres de l'accotement, se trouvait un fossé très large mais peu profond. La voiture en descendit la pente à toute allure, manquant de faire un tonneau alors qu'elle plongeait dans les feuilles mortes et la boue qui tapissaient le fond. Les obstacles diminuèrent considérablement sa vitesse, et, le temps qu'elle ait atteint l'autre côté du ravin, le compteur n'indiquait plus que quarante kilomètres à l'heure. C'était quand même assez pour bien esquinter le véhicule quand il heurta par le côté un gros chêne, puis un autre, avant de finalement s'arrêter.

Jeffler avait mis sa ceinture pour conduire, mais la collision avait laissé des traces. Etourdi et contusionné, il mit quelques secondes à recouvrer ses esprits. Il défit sa ceinture et se pencha pour ouvrir la boîte à gants. Alors qu'il allait récupérer son pistolet, la portière s'ouvrit à la volée côté passager, un homme au visage granitique l'agrippa par le poignet et le fit à moitié jaillir de la voiture.

— On a à causer, toi et moi, gronda l'Exécuteur.

Bolan et Grimaldi avaient été mis sur la piste de Jeffler grâce à la

guichetière de la caisse d'épargne. Celle-ci avait établi un rapport entre l'activité bancaire inhabituelle de Jeffler et la mort de son frère, assez pour en déduire que ça n'était pas pour acheter une voiture que Tim avait quasiment vidé son compte. Elle avait fait part de ses soupçons à son patron, lequel avait sans attendre transmis l'information au F.B.I. Hal Brognola, alerté à peine quelques minutes plus tard, avait appelé à son tour Bolan et Grimaldi, lesquels se dirigeaient justement vers le domicile de Jeffler. Avec comme éléments la localisation de la caisse d'épargne et une description de la voiture de Jeffler, ils avaient fait un détour par Talville, repérant assez rapidement le véhicule qu'ils cherchaient sur une route secondaire.

Et maintenant, ils tenaient Jeffler.

Une ambulance avait été appelée, le F.B.I. aussi. Pourtant, avant de se débarrasser de Jeffler, Bolan attendait de lui quelques réponses. Le fait qu'on ait découvert en sa possession des papiers volés chez Gerley l'empêchait de protester de son innocence, même s'il continuait d'affirmer ne rien savoir de ce qui se passait, une fois qu'il avait confié les produits volés à son frère ou déposé les documents derrière le parking.

— Je crois qu'il nous mène en bateau, dit Grimaldi sans rire.

— Mais non ! insista Jeffler. Ecoutez, je n'ai pas d'autres détails parce que je ne voulais pas être impliqué là-dedans. Pourquoi est-ce que vous ne pouvez pas me croire ?

Bolan désigna les documents volés.

— Pour commencer, si tu es vraiment dans le noir complet, pourquoi est-ce que tu te baladerais avec ces trucs alors que ton frère est mort ? Qu'est-ce que tu vas faire avec ?

— J'en sais rien, avoua Jeffler. C'était comme une petite assurance. Peut-être que je voulais avoir ça au cas où je changerais d'avis et où je... Bon sang, mais essayez donc de comprendre ! plaida-t-il, les yeux emplis de larmes. Je me suis laissé entraîner là-dedans. Je sais que c'est pas une excuse, mais mon frère... je ne sais pas, il m'a juste demandé de faire ça, un jour, comme une faveur. Et comme ça semblait facile, je me suis emballé.

— Des gens sont déjà morts parce que tu t'es emballé ! rappela Mack Bolan. Et il y a de fortes chances pour qu'il y en ait d'autres qui y passent avant que cette histoire ne soit finie. Alors, épargne-nous tes histoires larmoyantes. Si tu veux sauver ta peau, tu n'as qu'une solution : tu dois causer.

— Puisque je vous ai dit que je n'en sais pas plus !

— Tu as déjà entendu parler d'un type qui s'appellerait Frederick Sigfreid ?

Jeffler secoua la tête.

— Non.

— A combien de clients différents ton frangin livrait-il de la marchandise ?

— Des clients ? Je suis pas sûr de...

— Eh bien, fais un effort ! gronda l'Exécuteur.

— D'accord, d'accord !

— Nous savons qu'une partie de la marchandise était destinée à un gang de motards, indiqua Bolan. Les Renégats. Certains travaillaient chez Sanicorp avec ton frère. Ils avaient aussi installé un labo au cimetière de Farthing Meadows, dans l'étage souterrain de l'asile qui se trouvait là dans le temps. Mon idée, c'est qu'une personne qui avait travaillé dans cet asile leur a parlé de ce sous-sol; et cette même personne récupérerait une partie de tout ce qui était volé chez Gerley. Est-ce que tout ça te parle ?

Jeffler prit une longue inspiration, essayant de garder le contrôle de lui-même. Au loin, il pouvait apercevoir des gyrophares sur l'autoroute, ainsi que la sirène de l'ambulance qui approchait.

— Ecoutez, reprit-il d'une voix brisée, je suis au courant pour les bikers, et je sais aussi que mon frère avait fait allusion à la Bolivie à propos de tout ce qui était biochimique, mais...

— C'est quoi, cette histoire de Boliviens ? demanda aussitôt Bolan. Tu as des noms ? Des lieux ?

Jeffler secoua la tête.

— J'essaye de me souvenir. Mais comme je l'ai dit... Hé, attendez ! Si, je me souviens d'un truc. C'était il y a deux mois, et ça n'était pas à propos des Boliviens.

— Quoi, alors ? demanda Grimaldi.

— C'était une des cargaisons de drogues, expliqua Jeffler. Je me souviens qu'il y avait beaucoup d'hallucinogènes synthétiques, et j'ai déconné en demandant à Todd s'il dealait avec les hippies de Haight-Ashbury. Il m'a dit que non, que c'était pour les étudiants du collège. Enfin, pas du collège, de l'Institut. Le Bet quelque chose, je ne me rappelle plus.

— Beta, dit Bolan, le Beta Institute.

— Je sais pas, fit Jeffler en haussant les épaules. C'est peut-être ça, oui.

L'Exécuteur échangea un regard avec Grimaldi.

— Bingo !

CHAPITRE XVIII

Grimaldi posa l'hélicoptère sur le parking du camp de jeunesse situé juste à côté du Beta Institute. Bolan défit son harnais et s'apprêta à descendre.

— Bon, dit-il à Grimaldi, tu me laisses une heure. Si tu n'as pas eu de nouvelles de moi, tu...

— Négatif, l'interrompit Grimaldi en coupant le moteur du Bell. Je viens avec toi.

— Oublie ça, Jack. Et ta jambe ?

— Qu'est-ce qu'elle a, ma jambe ?

— Le toubib t'a dit de...

— Rien du tout ! gronda Grimaldi en commençant d'ouvrir sa portière. On y va.

Devant la résolution et l'obstination du pilote, Bolan ne put s'empêcher de grimacer.

— J'aurais dû m'en douter. Mais tu fais ce que je dis. O.K. ?

Les deux hommes sortirent leurs armes et les équipèrent de réducteurs de son tandis qu'ils traversaient le camp, évitant des amas de feuilles mortes. Grimaldi, qui boitillait légèrement, soulageait au maximum sa jambe blessée.

Un silence presque surnaturel régnait dans le camp fermé pour l'hiver. Le clair de lune miroitait sur les baraquements aux fenêtres condamnées, et les balançoires et divers appareils de gymnastique projetaient de longues ombres sur une aire de jeu herbeuse.

Un haut mur de pierre couvert d'une épaisse couche de lierre séparait le camp de l'Institut. Quand ils l'atteignirent, Bolan passa les mains à travers les feuilles et testa la solidité des grosses racines. Elles semblaient supporter son poids.

— Ça devrait aller, dit-il en remettant son pistolet dans son holster de manière à pouvoir escalader avec les deux mains. Tu vas y arriver ? demanda-t-il à Grimaldi.

— Du gâteau.

Alors qu'ils approchaient du sommet du mur, Bolan glissa à son partenaire :

— J'imagine que les types de la sécurité tirent avec autre chose que des balles en caoutchouc. Alors, prudence.

— Je suis toujours prudent, répliqua Grimaldi. Tu me fais signe dès que tu es prêt.

— On y va !

Dans un même mouvement, les deux hommes se hissèrent de manière à être en mesure de voir ce qui se passait de l'autre côté du

mur. Ils étaient à une cinquantaine de mètres des bâtiments les plus proches. Juste au-dessous d'eux, une rangée ininterrompue de rosiers sauvages non taillés, dépourvus de fleurs et de feuilles, mais pas d'épines, constituait à l'évidence une barrière naturelle destinée à dissuader ceux qui auraient eu la tentation de s'enfuir de l'Institut; elle posait aussi un problème à Bolan et Grimaldi, qui devaient descendre du mur.

— On se fait un petit concours de saut en longueur ? marmonna Grimaldi après avoir évalué la situation.

— C'est bien comme ça que je vois les choses, dit Bolan. Mais toi, tu peux l'oublier. Et c'est un ordre !

Même Grimaldi n'était pas téméraire au point de penser qu'il pouvait se permettre un tel saut sans aggraver sa blessure. Du regard, il suivit le mur sur sa droite, puis sur sa gauche, essayant de trouver une autre solution.

— D'accord, dit-il enfin. Bon, écoute : tu y vas, et moi je vais retourner au lac et le contourner.

— Ça me paraît une bonne solution. On se retrouve où ?

Le pilote désigna un bâtiment qui se trouvait près du bord de l'eau.

— Le hangar à bateaux ?

— Adjugé.

Tandis que Grimaldi se laissait glisser au bas du mur, Bolan se hissa avec précaution jusqu'au sommet, où il s'accroupit. Détendant ses jambes, il plongea en avant avec assez d'élan pour éviter les rosiers, atténuant sa chute en culbutant avec l'expertise d'un parachutiste expérimenté. La seconde d'après, il était sur pied, son Beretta en main.

Il avait eu le temps de faire un pas quand il entendit un bruissement dans les broussailles, sur sa gauche. Tournoyant, il leva son arme vers un garde qui venait de surgir de derrière un arbre. L'homme avait le doigt sur la détente d'un fusil belge FN, mais il hésita un instant de trop et il n'en fallut pas plus à Bolan pour le neutraliser d'une seule balle.

Le Guerrier se précipita vers le garde et examina rapidement son arme. Comme il le soupçonnait, le chargeur de vingt cartouches n'était pas rempli de munitions en caoutchouc, relativement inoffensives, mais de 7.62 tout à fait mortelles.

S'il avait pu avoir des doutes auparavant, ils n'avaient plus lieu d'être. Il avait engagé le combat avec l'ennemi, un ennemi qui jouait pour de bon.

L'eau était affreusement froide, mais Grimaldi n'était pas en état de faire vite. La surface de l'eau était calme, et le moindre mouvement trop brusque ne réussirait qu'à trahir sa présence auprès de l'ennemi.

Le mur qui séparait l'Institut et le camp d'été se prolongeait d'une douzaine de mètres dans le lac Jeltz. A mesure qu'il progressait, Grimaldi sentait de plus en plus d'algues sur le mur, sous ses pieds, et le niveau de l'eau montait à chaque pas. Le temps qu'il atteigne l'extrémité du mur, il fut obligé de nager pour rester à flot.

Une fois qu'il eut contourné le mur et qu'il se trouva à l'intérieur du Beta Institute, Grimaldi resta un instant dans l'eau à scruter le rivage. Sa vue était partiellement bouchée par un ponton qui surplombait le lac, et il ne pouvait donc voir la section de mur que Bolan avait escaladée, ni déterminer si le Guerrier avait bien rejoint la terre ferme et se dirigeait vers leur point de rendez-vous. De nombreuses lampes halogènes étaient installées dans la propriété, qui baignait dans une lumière jaune irréaliste. A une cinquantaine de mètres de l'endroit où il se trouvait, Grimaldi finit par repérer un garde qui faisait le guet près du hangar à bateaux où il était censé rejoindre son ami.

Une autre sentinelle arpentait le ponton, tournant le dos à Grimaldi. L'homme avait un fusil suspendu dans le dos, et, dans le silence absolu qui régnait, le pilote pouvait entendre le type fredonner. Le son était si net que Grimaldi avait encore plus d'appréhension à se diriger vers le rivage. Mais il ne pouvait pas rester où il était plus longtemps : l'extrémité de ses doigts et ses orteils commençait de s'engourdir.

Par chance, à environ deux cents mètres de là, à l'est, un pêcheur décida qu'il était l'heure de rentrer chez lui et il alluma le moteur de sa petite embarcation, attirant l'attention de la sentinelle et créant un remous à la surface de l'eau. Grimaldi en profita pour gagner discrètement l'extrémité du ponton. Il risqua un coup d'œil à travers les planches de bois, d'où il pouvait voir le garde sans être vu; de là, il bénéficiait aussi d'un meilleur point de vue sur le rivage. Quand ses yeux se furent habitués à la nouvelle luminosité, il finit par repérer les mouvements presque imperceptibles de Bolan à travers une futaie de jeunes pins, entre le mur et le hangar à bateaux. Dans le même temps, Grimaldi se rendit compte que si la sentinelle s'avisait d'y regarder de plus près, elle apercevrait aussi Bolan.

Le bateau du pêcheur accéléra sa progression vers le ponton, visiblement désireux de rejoindre en ligne droite une grosse vedette située de l'autre côté du lac. La surface de l'eau se rida, permettant cette fois à Grimaldi de rallier sans être repéré une échelle de bois qui descendait du ponton jusque dans l'eau.

Une fois qu'il eut agrippé un des échelons, le pilote sortit son Colt .45. Il retint son souffle, espérant que le pêcheur ne le verrait pas et n'alerterait pas la sentinelle.

Alors que le bateau à moteur passait à hauteur du ponton, le pilote

passa à l'action. Il sortit de l'eau et passa le dernier degré de l'échelle. Il avait les pieds sur le ponton quand la sentinelle l'entendit enfin par-dessus le vrombissement du moteur. Le type commença de se tourner, mais Grimaldi était déjà sur lui. Il lui plaqua une main sur la bouche, avant de l'assommer d'un coup violent donné sur la nuque. Il accompagna la chute du garde jusqu'aux planches de bois, puis regarda vers le rivage.

Bolan était à couvert, et Grimaldi le vit franchir les quelques mètres qui le séparaient du hangar à bateaux, puis s'approcher sans bruit du garde et le neutraliser.

— Parfait, chuchota Grimaldi.

Il rejoignit le hangar alors que Bolan était déjà en train d'interroger la sentinelle, un adolescent terrifié qu'il avait plaqué au sol.

— Nous sommes là pour une visite, lui dit Bolan. Et tu vas nous servir de guide.

CHAPITRE XIX

S'il avait été mort et s'était retrouvé en enfer, Rosey Tosca n'aurait pas pu se sentir aussi mal.

Alors qu'il avait repris connaissance depuis quelques secondes, il avait compris qu'il se trouvait dans une des salles d'observation des laboratoires souterrains du Beta Institute. Et il n'était pas seul. Devant la porte, se tenait Jax Allmus, les bras croisés sur le torse, une expression de malice glacée sur les traits. Le Dr Dykes se trouvait lui aussi dans la pièce, recroquevillé derrière une table installée près du mur opposé.

Et il y avait un troisième homme.

Jimmy Bariggia.

Il n'avait rien du parrain typique, mais vraiment rien. Alors qu'il n'avait pas encore atteint la quarantaine, il devait avoisiner le mètre quatre-vingt-dix, dépasser les cent kilos, et, grâce aux heures qu'il passait dans le club de son neveu, il semblait en parfaite condition physique. Il portait un costume gris et une chemise bleue sans cravate.

— Rosey ! lança-t-il soudain avec entrain en souriant à Tosca. Comment va, mon garçon ?

Tosca ne répondit pas. Tout cela n'avait aucun sens.

Au cours des derniers mois, il avait fait des affaires avec les trois hommes, mais toujours dans des circonstances indépendantes et sans que chacun ne sache rien des relations qu'il entretenait avec les autres. Du moins le croyait-il. Car ils étaient bien là tous les trois, réunis dans une alliance contre nature, et visiblement bien renseignés.

— Eh bien, eh bien, Rosey, fit Bariggia. Que se passe-t-il ? Tu as perdu ta langue ?

D'un pas nonchalant, il était venu rejoindre le coin de la pièce où Tosca était allongé par terre. Il souriait toujours quand la pointe de sa chaussure partit soudain et s'enfonça dans les côtes de Tosca. Le flingueur gémit alors que la douleur fulgurante surpassait celle, tenace, qui le mettait déjà au supplice. Il se sentit nauséeux et se détourna de Bariggia. Mais celui-ci lui colla une main sur la bouche et se pencha en avant, lui plaquant le dos sur le sol tandis que, de sa main libre, il sortait un couteau à cran d'arrêt et exhibait la lame.

— Tu me vomis sur la main, et tu auras vraiment perdu ta langue, pigé ? lança-t-il.

Alors que Tosca combattait les vagues de nausée, une petite voix lui soufflait qu'il avait peut-être intérêt à y aller et à vomir, et aussi à résister aussi violemment que possible à Bariggia. Avec un peu de chance, il serait tué tout de suite et échapperait ainsi aux horreurs qui,

il en était certain, l'attendaient. Mais il était trop faible pour envisager un combat et quand il essaya de bouger ses bras et ses jambes, il s'aperçut qu'il était ligoté au niveau des poignets et des chevilles.

Bariggia donna un léger coup de poignet, presque imperceptible. La lumière de la lampe qui se trouvait au plafond réfléchit la lame alors qu'elle survolait le visage de Tosca, lui laissant une fine entaille sanglante sur sa pommette.

— Tu sais, Rosey, dit Bariggia en se redressant pour essuyer la lame avec un mouchoir, le plus triste, dans toute cette histoire, c'est que ça n'aurait même pas dû arriver. Je veux dire, tout ce que tu avais à faire c'était jouer franc-jeu avec moi. Mais non, tu t'es imaginé que, comme je traite toujours avec le cartel de Medellin, cela ne m'intéresserait pas de faire des affaires avec M. Allmus, ici présent. Ou peut-être que je me trompe. Peut-être que tu savais que je serais intéressé, mais que tu ne voulais pas me mêler à l'histoire. Tu t'imaginais que les Boliviens, une fois qu'ils auraient ouvert boutique à Détroit, pourraient foutre dehors les Colombiens et, qu'alors, tu deviendrais quelqu'un d'important, un peu comme moi. Je chauffe, Rosey ? Parle-moi, voyons...

Tosca déglutit avec peine. Il avait la gorge serrée, ses cordes vocales semblaient hors d'état. Pourtant, il essaya de forcer les mots.

« Dis-lui quelque chose, pensa-t-il. Dis-lui n'importe quoi. »

— Je... je voulais d'abord que les choses soient en place, articula-t-il avec peine. Cela devait... devait être un cadeau.

Bariggia jeta un coup d'œil vers Allmus, une lueur joyeuse dans le regard.

— Un cadeau ? C'est vrai ?

Allmus secoua la tête. Il n'y avait pas la moindre trace d'humour dans son expression.

— Il n'a jamais fait allusion à un cadeau.

— Ecoute, Jimmy, plaida Tosca, je savais qu'il y avait beaucoup d'incertitudes à propos de gens avec qui tu traites à Medellin. Tout le réseau pouvait s'effondrer à n'importe quel moment. C'est toujours le cas, d'ailleurs, et tu le sais. Allmus le sait aussi. Je voulais juste m'assurer qu'il était prêt à franchir le pas et à assurer son rôle de fournisseur sur une large échelle.

— Connard ! cria Allmus. Vous m'avez dit que vous aviez vos propres hommes, vos propres réseaux. Que vous n'aviez pas besoin de Bariggia. Que vous pouviez me donner un meilleur prix si j'acceptais de faire entrer de la marchandise par votre intermédiaire, sans tenir compte de ce qui se passait avec Medellin.

— Je n'ai jamais dit ça ! protesta Tosca.

— Bien sûr que si !

Avant que l'affrontement ne dégénère, Dykes contourna la table et

cria :

— Assez !

Quand il eut l'attention de tout le monde, il déclara calmement :

— Tous ces bavardages sont inutiles. J'ai là un moyen de nous assurer que M. Tosca dit la vérité.

Tosca jeta un regard horrifié vers le médecin et découvrit qu'il tenait une seringue hypodermique.

— Ce sérum est un peu différent de celui qui a été fatal à mon dernier patient, lui expliqua Dykes. Avec de la chance, non seulement vous nous direz la vérité, mais vous réussirez aussi à survivre aux effets secondaires.

Frankie Cerdae, le chauffeur bolivien de Jax Allmus, et deux des gardes du corps de Jimmy Bariggia se trouvaient à l'extérieur de la salle d'observation. A eux quatre, au fil des années, ils avaient exécuté plus d'une cinquantaine de personnes pour leurs employeurs, et, derrière le mince vernis de leur prétendu ennui, ils se surveillaient mutuellement. Les différentes parties en présence ne se faisaient aucune confiance, et si jamais quelque chose allait de travers dans la pièce à côté, on pouvait compter sur les quatre hommes pour sortir leurs flingueues et ouvrir le feu dans la seconde suivante.

Quelque chose allait de travers, à vrai dire, mais pas dans la salle d'observation.

Les quatre flingueurs portèrent leur attention sur la porte de la grande pièce qui venait de s'ouvrir sur un homme de la sécurité en uniforme.

— Je dois parler au docteur, dit l'homme. C'est urgent.

— Il est occupé, répliqua Cerdae.

Regardant de plus près le garde, il fronça les sourcils.

— Hé ! attendez une seconde. Je vous ai jamais vu, vous...

— Je suis nouveau.

L'uniforme était un peu juste pour Bolan, mais il avait conservé toute sa mobilité; aussi fut-il en mesure de sortir son Beretta avant que les autres ne puissent réagir.

— Tout le monde reste tranquille, conseilla-t-il.

Derrière lui, Grimaldi apparut dans l'embrasure de la porte, brandissant un des FN belges.

Un des gardes du corps, qui se tenait à côté d'un chariot servant à transporter les patients, se pencha un avant et le poussa avec sa cuisse. Tandis que le petit véhicule roulait à travers la pièce vers Bolan, le flingueur bondit d'un côté, passant la main sous son manteau. Bolan, qui ne se laissait pas aussi facilement distraire, tira et tua l'homme sans lui donner le temps d'exhiber son pistolet.

Les hostilités étaient déclarées.

Les trois autres gardes du corps sortirent leurs armes, tout en se ruant pour se mettre à l'abri. Bolan perfora le chauffeur d'Allmus d'une balle en plein torse, avant de plonger sur sa droite quand Frankie Cerdæ répliqua avec son automatique, creusant de gros trous dans le mur carrelé juste derrière l'Exécuteur.

Grimaldi battit en retraite derrière l'encadrement de la porte, et il se mit ainsi partiellement à l'abri tandis qu'il mitraillait l'ennemi. Il réussit à abattre le second garde du corps de Bariggia, dont l'arme vomit un torrent de balles perdues de 7.62 mm qui explosèrent le miroir sans tain de la salle d'observation, blessant le Dr Dykes.

A l'intérieur de l'autre pièce, Allmus sortit un mini-Uzi et se joignit à la fusillade, tirant à travers ce qui restait de la vitre de séparation. Grimaldi disparut derrière l'encadrement de la porte alors qu'un feu de 9 mm traçait une bordure de plomb dans le mur, juste devant lui.

Bolan repéra Allmus et balançâ une triple rafale sur sa cible, qu'il atteignit à deux reprises. Une balle déchiqueta l'épaule du Bolivien tandis que l'autre lui déchirait la gorge. Allmus disparut du champ de vision de l'Exécuteur, mais celui-ci était certain d'avoir neutralisé sa cible.

Dans le mouvement où Cerdæ sortait à découvert et se précipitait vers le couloir, il essaya d'abattre Bolan. S'il manqua le Guerrier, il réussit à atteindre le couloir. Mais avant qu'il ait pu rejoindre les marches, Grimaldi revint à la charge dans la pièce et le coucha au sol d'une rafale du FN.

Alors que le silence tombait soudain dans le laboratoire, Bolan et Grimaldi approchèrent prudemment de la salle d'observation, enjambant les corps des gardes. D'un signe, Bolan indiqua qu'il se chargeait de la porte. Grimaldi abandonna le fusil au profit de son Government Model .45 et se dirigea vers ce qui restait de la baie de séparation.

— Ne tirez pas ! lança Jimmy Bariggia depuis l'intérieur de la salle. Nous nous rendons.

Ni Bolan ni Grimaldi n'étaient disposés à prendre l'homme au pied de la lettre. Ils se rapprochèrent encore, puis le Guerrier chargea par la porte tandis que Grimaldi enjambait la fenêtre.

Allmus était affalé, visiblement mort, près de l'endroit où le pilote était entré dans la pièce. Jimmy Bariggia, lui, se tenait dans le coin le plus reculé, les mains en l'air. Il avait tout à gagner en abandonnant le combat maintenant : il savait que ses avocats avaient une chance de lui rendre la liberté, alors que lui n'en avait aucune en résistant aux deux hommes armés qui se trouvaient en face de lui.

Tosca était au sol, à peine conscient, la seringue hypodermique toujours plantée dans son bras droit. Dykes était accroupi près de là, sur un océan de fragments de miroir. Il avait sa blouse de labo et le

côté de son visage rouges de sang.

Bolan marcha jusqu'à lui et l'obligea à se redresser.

— Docteur Sigfreid, je présume.

ÉPILOGUE

Allmus était mort, et Bariggia entre les mains du F.B.I. Le Dr Dykes avait déjà livré une confession partielle tandis que Rosey Tosca, les veines pleines de sérum de vérité, était plus que disposé à assembler les pièces du puzzle que Bolan et les autres avaient déjà réunies.

Le temps que l'Exécuteur et Grimaldi rejoignent Mosenan Isle et Hal Brognola, tout était en place.

— Après s'être envolé pour l'Europe, expliqua Bolan, Sigfreid a changé de nom et trouvé du travail dans un laboratoire pharmaceutique est-allemand. Apparemment, il continuait de mener ses recherches sur le contrôle de la pensée, et, une fois qu'il a été sur le point d'aboutir, il est passé aux Etats-Unis et a créé le Beta Institute. Une parfaite couverture pour ses expérimentations.

— Nous savons que Tosca et Ken Bridony procuraient à Sigfreid des adolescents en fugue, qu'il utilisait comme cobayes pour ses recherches, précisa Grimaldi.

— Je vois, fit Brognola. Et c'est Tosca qui a tué Bridony et Don White. C'est bien ça ?

— Oui. Il a flingué Bridony parce qu'il savait que les flics le soupçonnaient déjà d'être pour quelque chose dans le kidnapping des petits gamins des rues; et il s'imaginait qu'avec quelques indices apportés par ses soins, il pourrait faire aussi porter le chapeau à Bridony pour le massacre de la famille Simmons.

— Que l'on doit à Tosca et Todd Jeffler...

— Exactement, acquiesça Bolan.

Tandis qu'il faisait les cent pas devant une baie vitrée qui donnait sur la Détroit River, Brognola triturait comme à son habitude un cigare non allumé. Ça n'était pas dans sa nature de donner dans l'euphorie, mais il lui fallait bien reconnaître que de bout en bout cette mission avait réussi bien au-delà de ses objectifs initiaux. En plus d'avoir mis un terme aux fuites chez Gerley Chemical, les Black Warriors et l'Exécuteur avaient aussi réduit à néant le réseau de drogue des Renégats, mis à jour les déversements illégaux de déchets toxiques qu'effectuait Sanicorp, dévoilé les expériences plus que douteuses menées par le Dr Sigfreid au Beta Institute, et donné un sacré coup d'arrêt aux vellétés des Boliviens de supplanter le cartel de Medellin moribond dans le trafic international de cocaïne. Et même si l'armée d'avocats de Jimmy Bariggia réussissait à faire sortir le parrain de prison, il lui faudrait des années pour se remettre de la publicité faite sur les activités criminelles de sa Famille dans la région de Détroit.

— Tout compte fait, déclara enfin Brognola, je dois dire que nous avons fait du bon boulot, ces derniers jours.

— Et maintenant ? demanda Bolan.

— Eh bien, le shérif est sorti de l'hôpital et il a en sa possession quelques tickets pour le match des Lions de ce week-end. Ils jouent contre les Red-skins, et ça devrait être un bon match. Nous sommes invités. Ça vous dit ?

— O.K. pour moi ! lança Grimaldi.

— Je passe, déclara Bolan en se dirigeant vers la porte.

— Où vas-tu ?

— Je crois que je vais aller rendre visite à Helena. Elle veut rattraper son retard et se remettre au travail pour rendre deux articles pour le prochain numéro de son magazine.

— Et après ?

— Après ? J'essaierai de vous oublier un peu. Vous deux, les Black Warriors, et vos coups foireux. Je pense que je vais aller réchauffer mes courbatures au soleil du Texas !

[i] *Les noces noires de Palerme*, L'Exécuteur N° 100.

[ii] *Les cendres du Phénix*, L'Exécuteur N° 168.